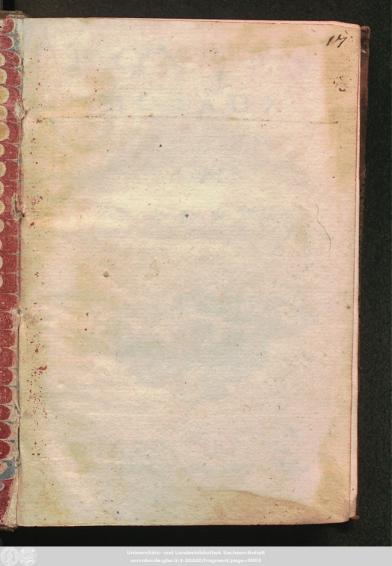


Jniversitats- und Landesbibliothek Sachsen-Anho urn:nbn:de:abv:3:3-20440/fragment/page=0002



do l'anje, or all.

CONTES

Par MR. MARMONTEL,
SUIVIS

d'une Apologie du Théâtre.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLXL

CONTES

MORAUX

EARLE ENDING TO THE MILE AND A

BRIOFRE

CARLED BY STATE



when the cost alors of all most and the same and the same

to his collegens

CONTES MORAUX

LABERGERE

DES

ÁLPES.

non loin de la route de Briancon à Modane, est une vallée folitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre où sont répandues de loin à loin quelques cabanes de Pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; & comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où

Tome II.

A

pal-

passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

" Que le Soleil couchant brille d'une " douce lumiere! C'est ainsi (disoit-elle) " qu'au terme d'une carriere pénible, " l'ame épuisée va se rajeunir dans la " source pure de l'immortalité. Mais " hélas, que le terme est loin, & que la " vie est lente"! En disant ces mots, la Bergere s'éloignoit, la tête inclinée; mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de maiesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublerent le pas pour atteindre cette Bergere qu'ils admiroient. Mais quelle sur surprise, lorsque sons la coëffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies! Ma fille, lui dit la Marquise en voyant qu'elle les évitoit,

he craignez rien; nous fommes des vovageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un réfuge pour attendre le jour : voulez - vous bien nous servir de guide? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergere en baissant les veux & en rougissant; ces cabanes sont habitées par des malheureux, & vous y ferez mal logée. Vous y logez fans-doute vousmême, reprit la Marquise, & je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous fouffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la Bergere avec une modestie charmante. Non certainement dit Mr. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long tems l'émotion qu'elle lui causoit; non, vous n'êtes pas faite pour fouffrir . & la fortune est bien injuste. Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes foient enfévelis dans ce désert sous ces habits? La fortune. Monsieur, reprit Adélaide (c'étoit le nom de la Bergere), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon érat a ses douceurs pour qui n'en connoît pas d'autre, & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Palteurs. Cela peut être dit le Marquis, pour ceux que le Ciel

a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que i'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage tout yous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaide. il y a mille moyens d'en fortir; pour une femme, vous le sçavez, il n'y a de ressource honnête que la servitude, & dans le choix des Maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la fimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloifon de l'étable où l'inconnue sit entrer
ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner
s'occuper davantage des étrangers qui la
contemploient. Un vieillard & sa femme;
tels qu'on nous peint Philémon & Baucis, vinrent au -devant de leurs hôtes

avec

avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'Age d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne-femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit, & du pain de seigle pour nourriture; mais le peu que le Ciel nous donne. nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noyer le mieux poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chere fille, dit la bonne-femme, qui prend soin du ménage. Le matin avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître autour de la maison l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi! dit la Marquise, cette Bergere est votre fille? Ah, Madame! Plut au Ciel, s'écria la bonne vieille! C'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mere; mais je ne fuis pas affez heureuse pour l'avoir por-A 3

tée dans mon sein; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître, - Qui estelle donc? d'où vient-elle ? & quel mal= heur l'a réduite à la condition des Bergers? - Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de payfane s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions prise pour rien . tant sa bonne mine & la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutames qu'elle n'étoit pas née villageoise; mais nos questions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu fon ame; mais plus nous voulons nous abaitser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses pere & mere des attentions plus foutenues, ni des emprefsemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander; mais il femble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous nous appercevions qu'elle y pense, C'est un Ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait - elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise? -

Elle donne au troupeau une litiere fraîche; elle trait le lait des brebis & des chevres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chere enfant s'occupe, en gardant fon troupeau, à des ouvrages de paille & d'ozier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissez avec quelle adresse elle entrelace le jone slexible. Tout devient précieux fous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aifée & tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Estelle heureuse elle-même, demanda Mr. de Fonrose? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voir, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume: nous n'ofons la lui demander. Ah, Madame! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant lorsqu'elle s'obstine à

A 4

me-

mener paître ses troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissat prendre sa place; ma priere a été inutile. Elle s'en va au lever du Soleil, & revient le soir transie de froid. Jugez, me dit elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, & vous exposer à votre âge aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je rélister moi-même. Cependant elle apporte fous son bras le bois dont nous nous chauffons; & quand ie me plains de la fatigue qu'elle se donne: laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mere, c'est par l'exercice que je me garamis du froid : le travail est fait pour mon âge. Enfin , Madame , elle est bonne autant qu'elle est belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on yous l'enlevoit? demanda la Marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde; mais si elle devoit être plus heureuse, nous mourrions contens avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible! Mon espérance étoit que cette

main

main si chere me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son ar-

rivée les interrompit.

Elle parut avec un sceau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; & après les avoir salués avec une grace charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chere enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes Maîtres, qui desirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge groffier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde. mais il a beaucoup de saveur; les œufs font frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la faison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergere merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses Maîtres, soit qu'elle leur adressat la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils desiroient qu'elle fît, tout celà

A 5

pénétroit d'étonnement & d'admiration Monsieur & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle - même : Notre aventure tient du prodige, se dirent ils l'un à l'autre. Il faut éclaireir ce mysteré, il faut amener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la Bergere. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance, & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que i'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevé au-dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des fentimens conformes à votre condition présente: vos charmes & vos vertus la rendent respectable, mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable Inconnue, vous faire un meilleur sort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la priere que je vous fais. toute idée de servitude, je ne vous crois pas faite pour cer état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répete, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au-moins auront-ils dequoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce difcours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune Inconnue d'accepter ces offres généreules; lui représentoient, en verfant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre confolation que de les rendre henreux dans leur vieillesse; & qu'à leur mortgelivrée à elle - même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitudel. La Bergere, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs; elle rendit graces aux bontés de Monfieur & de Madame de Fonrose,

Pendant la route, Monsieur & Madame de Fonrose ne s'occuperent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espece de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne sut pas gardé, & ce sut un sujet inépuisable de réslexions & de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans

l'âge

l'âge où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement; mais c'étoit un de ces caracteres dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espece de dissipation Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergere de Savoie, allume dans fon ame le plus ardent desir de la voir. Il s'en est fait une image qui lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit. & tout ce qu'il voit s'efface apprès d'elle. Mais plus fon impatience redouble, plus il a foin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au Monde fon plus bel ornement, attire fon ame toute entiere. C'est-là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu il y voit les plus grands obstacles; on ne confentira jamais au voyage qu'il médite; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conféquences ; la Bergere elle-même, effrayée de ses pourfuites, ne manquera pas de s'y dérober: il la perd, s'il en est connu. D'après toutes ces réflexions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans sa solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît, on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille ; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur penfée, & ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voifins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le foin d'un troupeau

Les premiers jours il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentis à découvrir les lieux où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle Solitaire: si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le Monde, & que le goût d'une vie tran-

quil-

quille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & defirer une société qui l'amufe ou qui la confole : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce fera bientôt pour elle un besoin: alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout nous voilà feuls dans l'Univers, & nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raifonnoit ainfi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais trois mois de reflexion sur le même objet, développent bien des idées. Tandis qu'il se livroit à fes penfées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. ,, C'est ici, n disoit la Bergere dans ses chants plainn tifs, c'est ici que mon cœur jouit de " l'unique bien qui lui reste. Ma dou-, leur a des délices pour mon ame; je préfere fon amertume aux douceurs " trompeuses de la joie ". Ces accens déchiroient le cœur sensible de Fonrose. Quelle

Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume ? Ou'il seroit doux de la consoler! Un espoir plus doux encore osoit à peine flatter ses desirs. Il craignit d'allarmer la Bergere s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la premiere fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage; & après avoir observé la route qu'elle avoit prife, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose à la plus jolie figure du monde joignoit des talens que ne néglige pas la jeune Noblesse d'Italie. Il jouoit du haut-bois comme Besuzzi, dont il avoit pris les leçons, & qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément enfévelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, & les échos gardoient le filence. Tout-à-coup ce filence fut interrompu par les sons plaintifs du hauthois de Fonrose. Ces sons inconnus exciterent dans l'ame d'Adélaïde une furprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans fur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons

des trompes rustiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle appercoit de loin un jeune Pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paifsoit son troupeau; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les finesses de l'Art. Peut on donner des sons plus purs? Quelle délicatesse dans les inflexions! Quelle variété dans les nuances! Oue l'on dise après cela que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette solitude, c'étoit la premiere fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livroit son ame à la douce émotion du plaisir. Fonrose, qui l'avoit vu s'approcher & s'affeoir au pied d'un faule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en appercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, & mesura la marche de son troupeau de maniere à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard sur elle, & continua la route comme n'étant occupé que du foin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues! Tome II.

Ouels yeux! quelle bouche divine! que ces traits si nobles & si touchans dans leur langueur, feroient plus ravissans, si l'amour les ranimoit! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printems les roses de ses belles joues: mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche : à la fouplesse de ses mouvemens, on crovoit voir un jeune cedre dont la tige droite & flexible cede mollement any zéphirs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement. disoit-il, cette Beauté inconnue à la Terre, dont elle mérite les adorations! & c'est un désert qu'elle habite! & c'est le chaume qui la couvre! Elle qui devroit voir les Rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau. Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue? Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat! des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grands Dieux! Et pour qui sont faites les roses? Oui, je veux la tirer de

cette

cette condition trop malheureuse & trop indigne d'elle. Le fommeil interrompit ses réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaide de fon côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la Nature va-t-elle rafsembler, disoit-elle, tant de talens & tant de graces! Mais, hélas! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles, feroient peutêtre fon malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne caufe-t-elle pas dans le Monde! Malheureuse! est-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion désolante vint empoisonner dans fon ame le plaifir qu'elle avoit goûté; elle fe reprocha d'y avoir été sensible, & résolut de s'y resuser à l'avenir. Le lendemain Fonrose crut s'appercevoir qu'elle évitoit son approche ; il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit elle de mon déguisement, disoit-il? me serois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & son hautbois fut négligé. Adélaide n'étoit pas fi loin qu'elle ne pût bien l'entendre, & fon filence l'étonna. Elle fe mit à chanter elle-même. . Il femble, disoit sa chanfon, il femble que tout ce qui " m'en-B 2

" m'environne partage mes ennuis: les oiseaux ne font entendre que de tristes accens, l'écho me répond par des plaintes, les zéphirs gémissent parmi ces , feuillages, le bruit des ruisseaux imite mes foupirs, on diroit qu'ils roulent " des pleurs ". Fonrose, atrendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Tamais concert ne fut plus touchant que celui de fon hautbois avec la voix d'Adélaïde. O Ciel, dit-elle, est-ce un enchantement! Je n'ose en croire mon oreille: ce n'est pas un Berger, c'est un Dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces accords? Comme elle parloit ainfi, une mélodie champêtre, ou plutôt célefte, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliser les prodiges que la Poésie attribue à la Musique sa brillante sœur. Confuse. interdite, elle ne scavoit si elle devoit se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui; son ame simple n'en est pas plus vaine; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir -113 111 00

de la Musique: c'est le seul des talens qui jouisse de lui-même; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence: c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas! c'est le seul que je goûte encore, & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans Fonrose affecta de s'éloigner à fon tour. Adélaïde en fut affligée. Le fort, dit-elle, sembloit m'avoir ménagé cette foible consolation; je m'y suis livrée trop aisément, & pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils se rencontrerent sur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menezvous bien loin vos troupeaux? Ces premieres paroles d'Adélaïde causerent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sçai, dit-il en hésitant; ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau, c'est mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui font plus connus qu'à moi, je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la Bergere? J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. - Etes-vous né parmi les Pasteurs, poursuivit-elle? - Puisque je suis Pasteur . e1131

teur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. - C'est de quoi je doute, reprit Adélaïde, en l'observant avec attention. Vos talens. votre langage, votre air même, tout m'annonce que le fort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose; mais est-ce à vous de croire que la Nature refuse tout aux Bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adélaïde rougit à cette réponse; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au fon du hautbois vous avez accompagné mes chants avec un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple Bergere. -Mais personne ne vous a-t-il inttruit? le n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur fent, mon hautbois l'exprime; je lui inspire mon ame, voilà tout mon secret; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose, cependant il l'a bien fallu croire. Que voulez-vous? la Nature & l'Amour se font quelquefois un jeu de réunir tout

ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée; & Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah! de grace, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un fentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur; ses échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane; ici tout gémit avec moi. J'ai dequoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; & ces mots prononcés avec un foupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adélaïde! Est-ce des hommes? Est-ce du sort? Je ne sçai, dit-il, mais je ne suis pas heureux: ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde, le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes font comme un poids accablant dont mon cœur est oppresse. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur vous devez être comparissant, & je vous crois digne de ma confiance; mais promettez-moi qu'elle B 4

fera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux font tels que je serai peut-être condamné à ne les relever jamais. Ce mystere ne fit que redoubler la curiofité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui ditelle, au pied de cette colline, fous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son fort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille penfées effrayantes venoient l'agiter tour-à-tour. Il appréhendoit sur tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidele. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la trissesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adéla de parla ainsi: "Vous voyez ces pierres que l'herbe commence à couvrir, c'est le tou beau du plus tendre, du plus vertueux des hommes, à qui mon amour & mon imprudence ont coûté la vie. Je suis Françoise, d'une famille distinguée & trop riche pour mon malheur. Le Comte d'Orestan

concut pour moi l'amour le plus ten-, dre; j'y fus sensible; je le fus à l'excès. Mes parens s'opposerent au penchant de nos cœurs, & ma passion in-, sensée me fit consentir à un hymen sarecré pour des ames vertueuses, mais defavoué par les Loix. L'Italie étoit n alors le théâtre de la guerre. Mon én poux y alloit joindre le corps qu'il , devoit commander: je le suivis jusn qu'à Briançon ; ma folle tendresse l'v retint deux jours malgré lui. Ce jeune , homme plein d'honneur n'y prolongea son séjour qu'avec une extrême répugnance. Il me facrifioit fon devoir; mais que ne lui avois-je pas facrifié moi-même? En un mot je l'exigeai, il ne put résister à mes larmes. Il partit avec un pressentiment dont je fus moimême effrayée: je l'accompagnai jusques dans cette vallée où je reçus fes , adieux, & pour attendre de ses nouvelles je retournai à Briançon. Peu , de jours après se répandit le bruit d'u-" ne bataille. Je doutois si d'Orestan " s'y étoit trouvé; je le fouhaitois pour " fa gloire; je le craignois pour mon a-" mour, quand je reçus de lui une letn tre que je croyois bien consolante! Je n fe-B 5

" serai tel jour, à telle heure, me disoita il, dans la vallée & fous le chêne où nous nous fommes féparés; je m'y ren-" drai feul, je vous conjure d'aller m'y at-, tendre feule; je ne vis encore que pour vous. Quel étoit mon égarement! Je n'apperçus dans ce billet que l'impatience de me revoir, & je m'applaudis de cette impatience. Je me rendis donc fous ce même chêne. D'Orestan arrive, & après le plus tendre accueil. Vous l'avez voulu, ma chere Adélaïde, me dit-il, j'ai manqué à mon devoir dans le moment le plus important de ma vie. Ce que je craignois est arrivé. La bataille s'est donnée, mon Régiment a chargé; il a fait des prodiges de valeur, & je n'y étois pas. Je fuis deshonoré, perdu fans reffource. le ne vous reproche pas mon malheur; mais je n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire. & mon cœur vient le consommer. A ce discours, pâle, tremblante. & respirant à peine, je recus mon époux dans mes bras. Je sentis mon fang se glacer dans mes veines, mes genoux ployerent fous moi, & je tombai sans connoissance. Il profita de mon evanouissement pour s'arracher de mon " fein "

sein, & bientôt je fus rappellée à la vie par le bruit du coup qui lui donna la mort. Je ne vous peindrai point la situation où je me trouvai, elle est inexprimable; & les larmes que vous voyez couler, les fanglots qui étouffent ma voix, en sont une trop foible image. Après avoir passé une nuit entiere auprès de ce corps sanglant dans une douleur stupide, mon premier soin fut d'ensévelir avec lui ma honte : mes mains creuserent son tombeau. Je ne cherche point à vous attendrir; mais le moment où il fallut que la terre me séparât des tristes restes de mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi que ne peut l'être celui qui féparera mon corps de mon ame. Epuisée de dou-, leur & privée de nourriture, mes dén faillantes mains employerent deux jours " à creuser ce tombeau avec des peines n inconcevables. Ouand mes forces m'a-» bandonnoient, je me reposois sur le n fein livide & glacé de mon époux. Enfin je lui rendis les devoirs de la sé-, pulture, & mon cœur lui promit d'atn tendre en ces lieux que le trépas nous " réunit. Cependant la faim cruelle commençoit à dévorer mes entrailles dessé-., chées.

chées. Je me fis un crime de refuser à a la nature les soutiens d'une vie plus douloureuse que la mort. Je changeai mes vêtemens en un simple habit de " Bergere, & j'en embrassai l'état comme mon unique réfuge. Depuissice tems, toute ma confolation eft de venir pleurer sur ce tombeau qui fera le mien. Vous voyeza poursuivit - elle. , avec quelle fincérité je vous ouvre mon ame. Je puis avec vous déformais pleurer en liberté, c'est un soulagement dont j'avois besoin; mais j'attends de vous la même confiance. Ne crovez pas m'avoir abusée. le vois clairement , que l'état de Pasteur vous est aussi étranger & plus nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être sensible; & si j'en crois mes conjectures, nos " malheurs ont eu la même fource, & , comme moi vous avez aimé. Nous n'en ferons que plus compatiffans l'un pour l'aurret Je vous regarde comme un ami que le Ciel, touché de mes maux, daigne m'envoyer dans ma fo-, litude. Regardez moi comme une amie capable de vous donner, finon des con-, feils falutaires, au moins des exemples confolans".

Vous

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque sensibilité que vous me suppofiezat vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le récit de vos malheurs. Héla! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez. & dont vous êtes si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle est la nature de mes peines, qu'un filence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse, ajouta-t-il avec un profond soupir! Te fuis encore plus malheureux: c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence : il m'est affreux divièrre condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines: je vous verrai pleurer sur cette tombe. i'v mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas! trop sensible. Je m'en repens dès-à-présent. dit-elle avec confusion; & tous, les yeux baissés, se retirerent en silence. Adélaide, en quittant Fontosed crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelles disoit-elle, le fentiment de ses peines; & quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore

plus malheureux que moi!

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose & Adélaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre: des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de prosonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette fituation pénible, & Adélaide voyoit
la jeunesse de Fonrose se flétrir comme
une fleur. Le chagrin qui le consumoit
l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue.
Elle étoit bien éloignée de soupçonner
qu'elle en sût l'objet. Cependant, comme
il est naturel que deux sentimens qui
partagent une ame s'affoiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort
d'Orestan devenoient moins viss chaque
jour, à mesure qu'elle se livroit davantage
à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle
étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien

que d'innocent; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; & l'objet de ce sentiment généreux sans-cesse présent à fa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laisser plus longtems livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui fous mes yeux, fans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chere; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines: vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les foutenir. Votre secret fût - il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abîme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espere vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes.

Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. - O Ciel, qu'entends - je! s'écria - t - elle éperdue. Qui, moi , j'aurois contribué aux maux qui vous accablent? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Hélas, je tremble! O Ciel! ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux? Parlez, vous dis-je : il n'est plus tems de me cacher qui vous êtes: vous en avez trop dit pour dissimuler plus longtems. - Eh bien, je fuis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je fçai ce qui vous attache en ces lieux, je sçai que le seul espoir qui me reste est d'y mourir en vous adorant Epargnez-moi des conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si en trahissant mon fecret yous troubliez

les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le déséspoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ses parens le service de le rappeller à la vie, sauvons leur unique espérance: le Ciel m'offre cette occasion de reconnoître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant, fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux; votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur; je-le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé, mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais, le mien

est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans sa Tome II.

cabane. Mon pere, dit-elle à son vieux Maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à Monfieur & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zele pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adélaide : vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique : apprenez - leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, & que c'est moi qui veux le leur rendre; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savove. Ah! s'écria Madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergere. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peutêtre qu'elle consent à vivre auprès de Après la perte de mon fils, dit la Marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il. je viens vous dire qu'il est vivant d'c'est

notre chere enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoie pour vous en instruire; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainsi, la surprise & la joie avoient ôté à Madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La Marquise reprenant ses esprits, Que serons-nous, dit-elle, en saississant les mains du vieillard & les serrant avec tendresse. que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit & jour, ils fe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergere étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle est leur surprise! leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle fous l'habit d'un fimple Pasteur : leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoiffent. Ah! cruel enfant! s'écrie fa mere en se jettant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous

C 2

dérober à notre tendresse ? Et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-mêmes. Pardon Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassoit les genoux de fon pere qui le relevoit avec bonté; pardon de vous avoir laissés si longtems dans la douleur: si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature. Fonrose étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous reposer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son pere qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma rai. son pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus facrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli fur la Terre: vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'est l'honl'honnêteté, la sensibilité, la vertu même; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sçai qu'elle ne peut être à moi. Ous a-telle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance? J'en ai appris asfez, dit Fonrose, pour vous affurer qu'elle ne le cede en rien à la mienne; elle a même renoncé à une fortune confidérable pour s'ensévelir dans ce désert. -Et sçavez-vous ce qui l'y a engagée? -Oui mon pere, mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. - Elle est mariée peut-être? - Elle est veuve, mais son cœur n'en est pas plus libre; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en arrivant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'ils ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille; voyez combien de malheureux vous feriez a-

C gotsu

vec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle vos bontés me confondent; mais écoutez, & jugez-moi. Alors, en présence du vieillard & de sa femme, Adélaide leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnue à Mr. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin luimême de la fidélité invioble qu'elle devoit à son époux. A ces mots la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose, que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le pere attendri va au secours de son enfant: voyez, disoit-il, ma chere Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose, qui étoit auprès d'Adélaide, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard & sa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés sur Adélaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'est témoin, dit Adélaide en se levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. plainere Cependant Amenitée

Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge : laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous sçavez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois ceffer de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laifser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, ou de renoncer à moi,

de vous vaincre & de m'oublier, ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des fentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, dit Fonrose, & d'une ame comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je ferai jaloux fans-doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cause de cette ialousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chere à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il, en venant se jetter dans les bras de ses parens; c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adélaide ne put

se dégager.

Ne céda t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance? le veux le croire pour l'admirer encore : Adélaïde le croyoit elle-même: quoi qu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Orestan! dit elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer de facrifice

que

que je fais : je le dois aux fentimens généreux de cette vertueuse famille; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, fans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espece de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, & que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que folitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de sa jeunesse. Le tems, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert fon ame aux impressions d'une nouvelle tendresse; & on la cite pour exemple d'une femme intérellante & respectable jusques dans son infidélité.

C 5 L'HEU:

L'HEUREUX DIVORCE.

INQUIETUDE & l'inconstance ne font, dans la plupart des hommes, que la suite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuse pour les biens qu'on desire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les possède, ce mal-aise & ce dégoût qui ne nous laissent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent se portent à de nouveaux objets. dont la perspective nous éblouit à son tour, & dont l'approche nous desabuse. Ainsi d'illusion en illusion on passe sa vie à changer de chimere : c'est la maladie des ames vives & délicates; la nature n'a rien d'assez parfait pour elles : delà vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile au Couvent s'étoit peint les charmes de l'amour & les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit

terni la fleur.

Elle n'avoit vu le Monde que dans ces fictions ingénieuses, qui sont le roman de l'Humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent pour donner à l'A-

mour

mour & à l'Hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les Amans & les Epoux comme ils ne font que dans les Fables, toujours tendres & passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du foin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du Couvent pour épouser le Marquis de Life. Sa figure intéressante & noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens acheverent de déterminer l'irrésolution de son ame. Elle ne voyoit point encore dans le Marquis l'ardeur d'un amour passionné, mais elle pensoit assez modestement d'elle-même pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût tranquille dans sa naissance alloit faire des progrès rapides: il falloit lui en donner le tems. Cependant le mariage fut conclu & terminé avant que l'inclination du Marquis fût devenue une paffion violente.

Rien de plus vrai, de plus solide que le caractere du Marquis de Lisere. En épousant une jeune personne, il se proposoit, pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une semme bien née, quand il a gagné sa consiance; & qu'un époux qui se fait craindre, invite sa semme à le tromper & l'autorise à le haïr.

Pour suivre le plan qu'il s'étoit tracé, il étoit essentiel de n'être point amant passionné: la passion ne consoir point de regle. Il s'étoit bien consulté avant de s'engager, sur l'espece de goût que lui inspiroit Lucile, résolu de n'épouser jamais celle dont il seroit follement épris. Lucile ne trouva dans son mari que cette amitié vive & tendre, cette complaisance attentive & soutenue, cette volupté douce & pure, cet amour ensin qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle se stattoit que l'ivresse, l'enchantement, les transports auroient leur tour; l'ame de Lisere sur inaltérable.

Cela est singulier, disoit-elle; je suis jeune, je suis belle, & mon mari ne m'aime pas. Je lui appartiens, c'en est assez pour me posséder avec froideur. Mais aussi pourquoi le laisser tranquille? Peut-il desirer ce qui est à lui sans réserve & sans trouble? Il seroit passionné s'il

étoit jaloux. Que les hommes font injuftes! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidele, empressée, ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuye. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance les réveillent, les excitent: ils n'attachent du prix au plaisir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Lisere moins sûr d'être aimé, en seroit mille fois plus amoureux luimême. Cela est bien aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de jalousse.

D'après ce beau projet, Lucile joua la distipation, la coquetterie; elle mit du mystere dans ses démarches; elle se sit des sociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, disoit-il en lui-même, que j'avois une semme comme une autre? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je serois un joli homme si j'étois amoureux de ma semme! Heureusement mon goût & mon estime pour elle me laissent toute ma raisson: il saut en saire usage, dissimuler, me vaincre, & n'employer pour la retenir que la douceur & les bons procédés: ils ne réussissent projets pas toujours; mais

les reproches, les plaintes, la gêne & la violence réussissent encore moins. La modération, la complaifance, la tranquillité du Marquis, achevoient d'impatienter Lucile. Hélas! disoit - elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera iamais : c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse, & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sait aimer ni hair! O délices des ames fenfibles! charme des cœurs passionnés! Amour, qui nous éleves au Ciel fur tes aîles enflammées! où font ces traits brûlans dont tu blesses les Amans heureux? Où est l'yvresse où tu les plonges? Où font ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour-à-tour ? Où ils font, poursuivoit-elle? dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui se donnent eux-mêmes. Er pourquoi le Marquis feroit-il passionné? Ouel facrifice lui ai-je fait? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la sensibilité de son ame? où est le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choisi fans mon aveu? Est-ce à l'amour à se mêler d'un mariage de convenance? Cepenpendant, est-ce-là le fort d'une femme de seize ans, à qui, sans vanité, la Nature a donné de quoi plaire, & plus encore de quoi aimer? Car enfin je ne puis me dissimuler ni les graces de ma figure, ni la sensibilité de mon cœur. A seize ans languir sans espoir dans une froide indifférence & voir s'écouler sans plaisir au-moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuses! Je dis une vingtaine au-moins, & ce n'est pas vouloir ennuver le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille! estce pour toi que j'ai pris un époux? Tu m'as choifi un honnête homme; le rare présent que tu m'as fait! S'ennuyer avec un honnête homme, & s'ennuyer toute sa vie! En-vérité cela est bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile, & Lifere crut enfin s'appercevoir qu'elle l'avoit pris en aversion. Ses amis lui déplaisoient, leur société lui étoit importune, elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put dissimuler plus longtems. Madame, ditil à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux; nous ne le sommes pas ensemble, & il est inutile de nous pi-

quer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait imprudemment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi; je ne vous demande pour moi que la décence, & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit; & dès ce moment tout sut arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot sa maison à elle.

Le fouper de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa fociété fut recherchée par tout ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas, le feul, dit-on, qui foit difficile. Cependant elle jouissoit des hommages d'une cour brillante; & fon cœur, irrelo-lu encore, fembloit ne suspendre son choix que pour le rendre plus slatteur. On crut voir ensin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blanzé, tous les Aspirans baisserent le ton. C'étoit l'homme de la Cour le plus

redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui résister, & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, se présentoit avec grace, parloit peu mais très-bien; & s'il disoit des choses communes, il les rendoit intéressantes par le son de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'osoit dire que Blamzé fût un fat, tant sa fatuité avoit de noblesse. Une hauteur modeste formoit fon caractere; il décidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique: il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un sourire; & gardoit le silence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit pris la peine de rendre raison du sien: c'étoit la politesse la plus attentive, & la présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette assurance avoit quelque chose d'imposant qui le rendoit l'Oracle du Goût & le Législateur de la Mode. On n'étoit für d'avoir bien choisi le dessein d'un babit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coupd'œil. Il est bien, elle est jolie, étoient Tome II.

de sa bouche des mots précieux, & son filence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit & les graces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avoit honorée d'une attention particuliere, étoit à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avoit précédé chez Lucile; mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublerent l'estime qu'elle avoit pour lui. Elle fut éblouie de sa beauté, & plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'assit à la derniere place; mais bientôt tous les regards se dirigerent sur lui. Sa parure étoit un modele de goût; tous les jeunes gens qui l'environnoient l'étudioient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coëffure, on examinoit tout : on écrivoit les noms de ses Marchands & de ses Onvriers. Cela est singulier, disoit-on, je ne vois ces desseins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avouoit modestement qu'il lui en coûtoit peu de soin. L'industrie, disoit-il, est au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabae en disant ces mots, & sa boëte excitoit une curiosité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune Artiste que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en souriant qu'il ne sçavoit le prix de rien; & les femmes fe disoient à l'oreille le nom de celle qui

étoit chargée de ces détails.

Te fuis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit se réunir sur un objet bien plus intéressant, Pardon si je me prête aux questions frivoles de cette jeunesse: jamais complaisancene m'a tant coûté. J'espere, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en serai fort aise, répondit Lucile en rougissant; & à sa rougeur & au sourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence respectueuse, l'assemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne sentoit pas la conséquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes se lançoient, & aux légeres plaisanteries qui échappoient aux home hommes. Elle se livra insensiblement à ses réflexions, & fut rêveuse toute la soirée. On ramena souvent le propos sur Blamzé; tout le monde en dit du bien; ses rivaux en parloient avec estime; les rivales de Lucile en parloient avec complaisance. Personne n'étoit plus honnête, plus galant, plus respectueux; & de vingt femmes dont il avoit eu à se louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes! disoit-elle en elle-même, cela est bien fort! mais fautil en être surpris? il en cherche une qui foit digne de le fixer, & capable de se fixer elle-même.

On espéroit le lendemain qu'il viendroit de bonne-heure & avant la foule : on l'attendit, on fut inquiéte; il ne vint point, on eut de l'humeur; il écrivit, on lut son billet, & l'humeur cessa. Il étoit désespéré de perdre les plus beaux momens de sa vie. Des importuns l'excédoient, il eût voulu pouvoir s'échapper, mais ces importuns étoient des personmages. Il ne pouvoit être heureux que le jour suivant; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, disoit-il, de quelques heures les ennuis

crueis

cruels de l'absence. La société s'assembla comme de coutume, & Lucile reçut fon monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce soir, dit Clarice d'un air affligé, il va souper à la petite maison d'Araminte. A ces mots Lucile pâlit, & la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchoit de dissimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalousie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit après tout s'engager à rien, que de le voir encore une fois; & avant que de le condamner, il étoit juste de l'entendre.

Comme elle étoit à sa toilette, Blamzé arrive en polisson, mais le plus élégant polisson du monde. Lucile sut un peu surprise de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoissoit à peine; & s'il lui en avoit donné le tems, peut-être se seroit-elle sâchée. Mais il lui dit tant de jolies choses sur la fraîcheur de son teint, sur la beauté de ses cheveux, sur l'éclat de son réveil, qu'elle n'eut pas le courage de se plaindre. Cependant Araminte ne lui sortoit pas de l'idée; mais il n'eût

D 3

pas été décent de paroître sitôt jalouse, & un reproche pouvoit la trahir. Elle se contenta de lui demander ce qu'il avoit fait la veille. - Ce que j'ai fait! & le scais-je moi - même ? Ah que le monde est fatigant ! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être à ce qu'on aime! Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne; plus de repos, plus de liberté sitôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour? Ils se disputent votre conquête: avez - vous daigné faire un choix? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peutêtre, reprit Blamzé qui s'en apperçut. Point du tout, répondit Lucile avec douceur; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légéreté de cette Jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me senible digne d'un attachement l'érieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva que Lucile les jurgeoit trop févérement. Cléon, par exemple, disoitil, a dequoi être aimable; il ne sçait rien

encore, c'est dommage; car il parle assez bien des choses qu'il ne sçait pas, & il me prouve qu'avec de l'esprit on se passe du fens - commun. Clairfons est un étourdi, mais c'est le premier feu de l'âge, & il n'a besoin que d'être discipliné par une femme qui ait vécu. Le caractere de Plomblac annonce un homme à sentiment, & cette naïveté qui ressemble à la bêtise, me plairoit assez si j'étois femme: quelque Coquette en fera fon profit. Le petit Linval est suffisant; mais il n'aura pas été supplanté cinq ou six fois, qu'on sera surpris de le voir modeste. Quant à présent, poursuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient; cependant vous voilà libre: que faitesvous de cette liberté? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'est une enfance, reprit le Comte; on ne jouit de sa liberté qu'au moment qu'on y renonce, & l'on ne doit la conserver avec soin, qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle, ne vous flattez pas d'être long-tems à vous-même : si vous ne donniez pas votre cœur, il fe donneroit tout feul; mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il est important de choisir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous serez aimée infailliblement: ce n'est point là ce qui m'inquiéte; mais à votre âge on a besoin de trouver dans un Amant un conseil, un guide, un ami, un homme formé par l'usage du monde, & en état de vous éclairer fur les dangers que vous y allez courir. Un homme comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un fourire moqueur. Vraiment oui, continua Blamzé, je serois assez votre fait fans tout ce monde qui m'assiege; mais le moyen de m'en débarrasser? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plaintes, dit froidement le Comte, i'v suis accoutumé. A l'égard des ennemis, on ne s'en met guere en peine lorsqu'on a dequoi se suffire, & le bon-sens de vivre pour foi. A mon âge, dit Lucile en souriant, on est trop timide encore; & quand il n'y auroit à essuyer que le désespoir d'une Araminte, cela feul me feroit trembler. Une Araminte, reprit Blamzé sans s'émouvoir? une Araminte est une bonne femme qui entend raifon, & qui ne se désespere point: je vois qu'on vous en a parlé; voici mon histoire avec elle.

Araminte est une de ces beautés qui se voyant sur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur considération expirante, ont besoin de tems en tems de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques soins, & à lui marquer quelque empressement. Il n'eût pas été honnête de la refuser; je me suis prêté à ses vues. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maison. J'ai eu beau lui représenter que ce n'étoir pas la peine pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner. La petite maison a été meublée à mon insqu, & le plus galamment du monde: on m'a fait promettre, & c'étoit-là le grand point, d'y souper avec l'air du mystere : c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de secret, n'y avoit invité que cinq de ses amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. Jy allai donc: j'eus l'air du plaisir; je fus galant, empressé auprès d'elle: en un mot, je laissai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure 2près eux : c'est-là, je crois, tout ce qu'exigeoir la bienséance; aussi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'en est 85-

affez pour lui attirer la vogue; & je puis désormais prendre congé d'elle quand il me plaira, fans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle est ma façon de me conduire. La réputation d'une femme m'est aussi chere que la mienne: je vous dirai plus; il ne m'en coûte rien de faire à sa gloire le sacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'est d'être quittée; je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais semblant même d'en être inconsolable; & il m'est arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de suite sans voir personne, pour laisser à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne sont pas tous auffi malhonnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les Romans du tems passé, n'étoit point accourumée à ce nouveau siyle, & sa surprise redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monsieur, dit-elle, c'est-là ce que vous appellez des mœurs & des principes!— Oui, Madame; mais cela est rarre; & la considération singuliere que mes

A FOM E STY

procédés m'ont acquise, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y pense, & plus je voudrois pour votre intérêt même que vous eussiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je ferois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le desagrément d'être quittée. - C'est une plaifanterie, Madame; mais ce qui n'en est pas une, c'est que vous méritez un homme qui pense, & qui scache développer les qualités de l'esprit & du cœur que je crois démêler en vous. Lisere est un bon enfant, mais il n'auroit jamais sçu tirer parti de sa femme; & en général le desir de plaire à un mari n'est pas assez vif, pour qu'on se donne la peine d'être aimable avec lui jusqu'à un certain point. Heureusement qu'il vous laisse à votre aise; & vous ne seriez pas digne d'un procédé aussi raisonnable, si vous perdiez le tems le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la diffipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès.— On ne voit pourtant que cela dans le monde.— Je le sçai bien, Monsieur; & voilà pourquoi je serois difficile dans le choix, si

i'avois dessein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il est solide & durable. - Quoi Lucile! à votre âge vous piqueriez-vous de constance? En-vérité, si je le croyois, je serois capable de faire une folie. - Et cette folie seroit? - D'être sage & de m'attacher tout de bon. - Sérieusement, vous auriez ce courage? - Ma foi j'en ai peur, si vous voulez que je vous parle vrai. - Voilà une finguliere déclaration. -Elle est assez mal tournée, mais je vous prie de me pardonner: c'est la premiere de ma vie. - La premiere, dites-vous?-Oui, Madame: jusqu'ici on avoit eu la bonté de m'épargner les avances, mais je vois bien que je vieillis. - Eh bien, Monsieur, pour la rareté du fait je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore; je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. - En-vérité? Cela est heureux! Madame approuve que je l'aime! & me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer? - Ah c'est autre chose, le tems m'apprendra si vous le méritez. - Regardez-moi, Lucile. - Je vous regarde. - Et vous ne riez pas? - De quoi rirois-je? - De votre réponse: me prenez-vous pour un enfant? - le vous

parle raison, ce me semble. - Et c'est pour me parler raifon que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête-àtête? - Je ne croyois pas que pour être raisonnables nous eussions besoin de rémoins; après tout, que vous ai je dit à quoi vous n'ayez dû vous attendre? Je vous trouve des graces, de l'esprit, un air intéressant & noble. - Vous avez bien de la bonté. - Mais ce n'est pas assez pour mériter ma consiance, & pour déterminer mon inclination. - Ce n'est pas affez, Madame? Excusez du peu. Et que faut-il de plus s'il vous plait? - Une connoissance plus approfondie de votre caractere, une persuasion plus intime de vos fentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien: vous avez tout à espérer, mais rien à prétendre : c'est à vous de voir si cela vous convient. - Rien ne doit coûter fans-doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir; mais de bonne-foi voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain? Je suis, vous le sçavez, & je ne m'en fais pas accroire, je suis l'homme de France le plus recherché: soit goût foir

foit caprice, il n'importe; c'est à qui m'aura, ne fût-ce qu'en passant. Vous avez raison, dit Lucile, j'étois injuste. & vos momens font trop précieux. Non, je l'avoue de bonne-foi, je suis las d'être à la mode; je cherchois un objet qui pût me fixer; je l'ai trouvé, je m'y attache: rien de plus heureux; mais encore faut - il que ce ne foit pas en vain. Vous voulez le tems de la réflexion, je vous donne vingt-quatre heures: je crois que cela est bien honnête, & je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop lente, reprit Lucile, & vous êtes trop pressé pour nous accorder sur ce point. Je suis jeune, peut-être sensible; mais mon âge & ma fenfibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit : si mon cœur se donne, le tems, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'estime, l'auront décidé dans son choix. - Mais, Madame, debonne-foi, croyez-vous trouver un homme aimable affez desœuvré pour perdre son tems à filer une intrigue? & vous même, prétendez - vous passer votre jeunesse à confulter si vous aimerez? Je ne sçai, répondit Lucile, si j'aimerai jamais, ni quel

quel tems j'employerai à m'y résoudre; mais ce tems ne sera pas perdu s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne Chevalerie, & je n'étois pas venu si matin pour composer avec vous un Roman.

Lucile étourdie de la scene qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, passa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'est donclà, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence? Il daigne me trouver jolie; & s'il me croyoit capable de constance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le loisir d'attendre que je me sois consultée: il falloit saisir le moment de lui plaire. me décider dans les vingt-quatre heures: il n'en a jamais tant donné. Est-ce donc ainsi que les semmes s'avilissent, & que les hommes leur font la loi! Heureusement il s'est fait connoître. Sous cet air modeste qui m'avoit séduite, quelle suffilance, quelle présomption! Ah! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme est celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'Opéra, la To-

ciété de Lucile étant assemblée, Pomblac vint lui dire avec l'air du mystere qu'elle n'auroit à fouper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit elle. le n'exige pas de mes amis une affiduïté qui les gêne: il y a même telles gens dont l'assiduïté me gêneroit. Si Blamze étoit de ce nombre, reprit ingénuement Plombac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque tems. - Comment cela? - Ne vous effrayez point: tout s'est passé le mieux du monde. -Hé quoi, Monsieur, que s'est-il passé? -Après l'Opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, & selon notre usage nous écoutions Blamzé décidant sur tout. Après nous avoir dit son avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite Marquise (pardon, Madame, c'est de vous qu'il parloit): nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en serai point, a-t-il dit; depuis ce matin nous nous boudons. l'ai demandé quel pouvoit être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendezvous, qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée; qu'il avoit réparé cela ce matin; que vous faissez l'enfant; qu'il

qu'il s'étoit pressé de conclure; que vous aviez demandé le tems de la réflexion: & qu'ennuyé de vos si & de vos mais. il vous avoit plantée-là. Il nous a dit que vous vouliez débuter par un engagement férieux, qu'il en avoit eu quelque envie mais qu'il n'avoit pas affez de momens à lui : qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit soutenir un siege, & qu'il n'étoit bon, luis que pour les coups de main. C'est un exploit digne de quelqu'un de vous, a t-il ajouté; vous êtes jeunes, c'est l'âge où l'onaime à trouver des difficultés pour les vaincre; mais je vous préviens que la vertu est son fort, & que le sentiment est son foible: tout étoit dit si j'avois pris la peine de jouer l'Amant passionné. l'étois bien persuadé qu'il mentoit reprit le jeune homme, mais j'ai eu la prudence de me taire. Clarifons n'a pas été aussi patient que moi ; il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de son hilloire; à ce propos ils sont sortis ensemble. Te les ai fuivis, Clarifons a reçu un coup d'épée. - Et Blamzé? - Blamzé en tient deux, dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner son carrosfe: Si Clairfons, m'a-t-il dit, scait tiper Tome II.

avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme se désend mal contre un homme qui la désend si bien. Dis-lui que je le dispense du secret avec elle; il est juste qu'elle sçache ce qu'elle doit à son Chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête, & l'on sçait qu'un mal de tête pour une jolie femme est une maniere civilé de congédier les importuns. On la

laissa feule au fortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne se consoloit pas d'être le sujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairfons avoit vengé fon injure; mais quelle humiliation pour elle si cette aventure faisoit de l'éclat, & si Lisere en étoit instruit! Heureusement le fecret fut gardé. Pomblac & Clarifons se firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile; & Blamzé guéri de ses blessures n'eut garde de se vanter d'une imprudence dont il étoit si bien punis On demandera peut - être comment un homme si discret jusqu'alors, avoit com- àcoup cessé de l'être? C'est qu'on est bien moins moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette premiere indiscrétion faillit à lui coûter la vie. Il fut un mois au bord du tombeau. Clairfons eut moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrifsement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clarifons devint donc éperduement amoureux de Lucile; mais plus elle lui devoit de retour, moins il ofoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux, & il alloit cesser de l'être s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile; aussi fut - il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité; mais Lucile lut dans son ame, & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoissance, ou elle de la porter trop loin, lui sit dissimuler la considence que Pomblac lui avoit faite; ainsi la bienveil-

E o

lance qu'elle témoignoit à Clairfons paroissoit libre & desintéressée, & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès fensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écoutoient avec complaisance, se rendoient compte de leurs démarches, à - la - vérité sans affectation & comme pour dire quelque chose: mais avec tant d'exactitude, qu'ils scavoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient se revoir. Insensiblement Clairfons devint plus familier, & Lucile moins réservée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer, & pour cela il n'étoit pas besoin de l'un de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au fecours des Amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son éventail; Clairfons le releve & le lui présente; elle le reçoit avec un doux fourire; ce fourire donne à son Amant la hardiesse de lui baiser la main: cette main étoit la plus belle du monde, & dès que la bouche de Clairfons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile dans son émotion fit un léger effort pour retirer fa main; il lui opposa une douce violence, & ses yeux tendre-

ment

ment attachés sur les yeux de Lucile acheverent de la désarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée; & l'aveu mutuel de leur amour sur fait & rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Clarisons enyvré de joie. Hélas! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un prosond soupir, il n'est plus tems de s'en dédire. Mais souvenez vous que je suis liée par des devoirs: ces devoirs sont inviolables, & si je vous suis chere, ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naissant, & Clairfons le respectoit trop pour s'en prévaloir comme d'une foiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna longtems ses desirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux & fidele. Qu'on aime peu, disoit-illui-même dans fon délire, quand on n'est pas heureux du feul plaisir d'aimer! Quel est le fauvage stupide qui le premier appella rigueur la résistance que la pudeur craintive oppose aux desirs insensés ?- Est-il, belle Lucile, est il un refus que n'adoucissent vos regards? Puis-je me plaindre quand yous me souriez? Et mon ame

STEPPE

a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puisent dans les vôtres cette volupté céleste dont vous enyvrez tous mes sens? Loin de nous, j'y contens, tous ces plaifirs suivis de regrets qui troubleroient la sérénité de votre vie. Je respecte votre vertu autant que vous la chérissez, & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le sein de l'innocence même. Des sentimens si héroïques enchantoient Lucile; & Clarifons plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaifanteries de ses amis & les soupcons qu'on lui fit naître sur cette vertu qu'il adoroit, empoisonnerent son bonheur. Il devint sombre, inquier, jaloux; tout l'importunoit, tout lui faisoit ombrage. Chaque jour Lucile sentoit resferrer & appelantir fa chaîne, chaque jour c'étoit de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à estuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers facrifices qu'il exigea, lui furent faits sans résistance; il en demanda de nouveaux, il les obtint; il en voulutencore, on se lassa de lui obéir. Clarifons CLUE crut voir dans l'impatience de Lucile un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendoit ; & cet amour d'abord fi délicat & fi foumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effrayée; elle tâcha de l'appaiser, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairfons, je ne croirai que vous m'aimez, que lorfque vous vivrez pour moi seul comme je vis pour vous feule. Hé! si je possede, si je remplis votre ame, que vous fait ce monde importun? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige? M'en coûteroit il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit? Que dis-je? n'estce pas une violence continuelle que je me fais de voir tout ce qui n'est pas Lucile? Plût au Ciel être délivré de cette foule qui vous assiege, & qui me dérobe à chaque instant ou vos regards, ou vos pensées! La solitude qui vous effraye mettroit le comble à tous mes yœux. Nos armes ne font-elles pas de la même nature? Ou l'amour que vous croyez refsentir, n'est il pas le même que je ressens? Vous vous plaignez que je vous demande des facrifices ! Exigez, Lucile, exigez à votre tour; choisssez parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus dou-E 4

loureuses; vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe, il n'est point d'effort que je ne fasse; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout; & ce qu'on appelle des privations, seront pour moi des jouisfances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit la tendre & naive Lucile; mais vous vous faites illusion. Chacune de ces privations est peu de chose, mais toutes ensemble font beaucoup. C'est la continuité qui en est fatigante : vous m'avez fait éprouver qu'il n'est point de complaisance inépuisable. Tandis qu'elle parloit ainsi, les yeux de Clairfons étincelans d'impatience, tantôt se tournoient vers le Ciel. & tantôt s'attachoient sur elle. Croyez-moi, poursuivit Lucile, les facrifices du véritable amour se font dans le cœur & fous le voile du mystere ; l'amour-propre seul en veut de solemnels: pour lui c'est peu de la victoire, il aspire aux honneurs du triomphe : c'estlà ce que vous demandez.

Quelle froide analyse, s'écria t-il, & quelle vaine métaphysique! C'est bien ainsi que raisonne l'Amour! Je vous aime, Madame, rien n'est plus vrai pour

mon malheur; je facrifierois mille vies pour vous plaire ; & quel que soit cesentiment que vous appellez amour-propre, il me détache de l'Univers entier pour me livrer tout entier à vous; mais en m'abandonnant ainsi je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter: je ne réponds pas de moi-même. Après cela si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous de la dissiper. Mais que dis-je une folie ? Vous ne rendez que trop raifonnables mes allarmes & mes foupçons Et comment ferois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi?

Ah, Monsieur, que je vous dois de reconnoissance! dit Lucile avec un soupir: vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'est point d'esclavage comparable à celui qu'impose un Amant jaloux. - Moi, Madame, je vous rends eschave? N'avez-vous pas vousmême un empire absolu sur moi? Ne disposez-vous pas? - C'en est assez, Monsieur: J'ai souffert longtems, je me F. 5

fuis flattée; vous me tirez de mon illufion. & rien ne peut m'y ramener. Sovez mon ami fi vous pouvez l'être: c'est le feul titre qui vous reste avec moi. -Ah cruelle, voulez-vous ma mort? - Je veux votre repos & le mien. - Vous m'accablez. Quel est mon crime? - De vous aimer trop vous-même, & de ne m'estimer pas assez. - Ah je vous jure. -Ne jurez de rien : votre jalousie est un vice de caractere, & le caractere ne se corrige pas. Je vous connois, Clairfonds; ie commence à vous craindre, & je cesse de vous aimer. Dans ce moment je le vois, ma franchife vous désespere; mais de deux supplices je choisis le plus court. & en vous ôtant le droit d'être jaloux. ie vous fais une heureuse nécessité de cesfer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée: la délicatesse d'une ame sensible s'accorde mal avec la légéreté de la votre; c'est un Blamzé qu'il vous faut pour Amant, & j'étois bien fou de trouver mauvais... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile, je sçai tout ce que je vous dois; mais je me retire pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clair-

Clairfons s'en alla furieux, & bien refolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit si tendrement aimée, & qui le con-

gédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile, rendue à elle-même, se sentit comme foulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais d'un côté les dangers de l'amour qu'elle venoit de connoître, de l'autre la trifte perspective d'une éternelle indifférence, ne lui laisserent voir dans l'avenir que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Hé quoi difoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible que pour me rendre le jouët d'un fat, la victime d'un tyran, ou la trifte compagne d'une espece de Sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien? Ces réflexions la plongerent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler; sa fociété s'en ressentit, & devint bientôt aussi trifte qu'elle. Les femmes, dont sa maison étoit le rendez-vous, en furent allarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la retirons de cet état funcite la voil dégoûtée du monde; elle n'aime plus que la solitude; les symptômes de sa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles; & à moins de quelque passion violente qui la ranime, il est à craindre

qu'elle ne retombe en puissance de mari. Ne connoissons-nous personne qui puisse tourner cette jeune tête? Blamzé lui-même s'y est mal pris, & n'en est pas venu à bout. Pour ce Clairfons sur lequel nous comptions, c'est un petit sot qui aime comme un fou, il n'est pas étonnant qu'elle en soit excédée. Attendez dit Céphise après avoir rêvé quelque tems, Lucile a du romanesque dans l'esprit, il lui faut de la féerie, & le magnifique Dorimon est justement l'homme qui lui convient. Elle en rafolera, j'en fuis sûre; engageons - la seulement à lui aller demander à fouper dans sa belle maison de campagne: je me charge de le prévenir, & de lui faire sa lecon. La partie fut acceptée, & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui fçavoit le mieux quels étoient les plus habiles Artistes, qui les accueilloit avec le plus de graces & qui les récompensoit le plus libéralement; aussi avoit-il la réputation de connoisseur & d'homme de goût.

Si dans quelques siecles on lisoit ce Conte, on le croiroit fait à plaisir, & le séjour que je vais décrire passeroit pour un Château de Fée; mais ce n'est pas ma faute fi le luxe de notre tems le difpute au merveilleux des Fables, & si dans la peinture de nos folies la vraisemblance

manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'éleve en Amphithéâtre un côteau exposé aux premiers rayons de l'Aurore, & aux feux ardens du Midi. La forêt qui le couronne le défend du fouffle glacé des vents du Nord, & de l'humide influence du Couchant. Du fommet de la colline tombent en cascades trois sources abondantes d'une eau plus pure que le crystal; la main industrieuse de l'Art les a conduites par mille détours fur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux se divisent, & serpentent en ruisseaux; tantôt elles se réunissent dans des bassins où le Ciel se plait à se mirer; tantôt elles se précipitent & vont se briser contre des rochers taillés en grottes, où le ciseau a imité les jeux variés de la Nature. La Seine qui se courbe au pied de la colline, les reçoit dans son paisible sein; & leur chûte rappelle ce tems fabuleux où les Nymphes des Fontaines descendoient dans l'humide Palais des Fleuves, pour y tem-

pérer

pérer les ardeurs de la jeunesse & de l'amour.

Un caprice ingénieux semble avoir de se siné les jardins que ces ondes arrosent. Toutes les parties de ce riant tableau sont d'accord sans monotonie, la symétrie meme en est piquante; la vue s'y promene sans lassitude & s'y repose sans ennui. Une élégance noble, une richesse bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat, ont pris soin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rieu de recherché avec trop d'art. Le concours des beautés simples en fait la magnificence; & l'équilibre des masses jointe à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des bosquers ornés de statues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux décorent tous les jardins connus; mais le plus souvent ces richesses étalées fans intelligence & sans goût, ne causent qu'une admiration froide & triste, que suit de près la satiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait de mille sensations diverses qu'un enchantement continu. Le second objet qu'on découvre, ajoute au plaisir que le premier

a fait; & l'un & l'autre s'embellissent encore des charmes de l'objet nouveau qui

leur succede sans les effacer.

Ce paylage délicieux est terminé par un Palais d'une Architecture Aërienne l'Ordre Corinthien lui-même a moins d'élégance & de légéreté. Ici les colonnes imitent des palmiers unis en berceaux. La naissance des palmes forme un chapiteau plus naturel & aussi noble que le vase de Callimaque. Ces palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes. & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux séduits la pesanteur de l'entablement. Comme les colonnes suffisent la solidité de l'édifice, elles laissent aux murs une transparence continue, au moven des vuides ménagés avec art On n'y voit point de ces toits redoublés qui é crasent notre Architecture moderne, & l'irrégularité choquante de nos cheminées Gothiques se perd dans le couronnement.

Le luxe intérieur du Palais répond à la magnificence des dehors. C'est le Temple des Arts & du Goût. Le pinceau, le ciseau, le burin, tout ce que l'industrie a inventé pour les délices de la vie, y est étalé avec une sage profusion; & les vo-

luptés, filles de l'opulence, y flattent

l'ame par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence; la premiere soirée lui parut un songe: ce ne fut qu'un tissu de Spectacles & de Fêtes dont elle s'appercut bien qu'elle étoit la Divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scene qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les arts & sur les plaisirs, rappelloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lu des plus célebres Enchanreurs. Elle n'osoit se sier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'yvresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant; & tout ce qu'il ofa se permettre, fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir fon hermitage: car c'est ainsi qu'il nommoit ce séjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient obfervée avec foin. Les plus expérimentées jugerent que Dorimon s'étoit trop occupé de sa magnificence, & pas affez de son bonheur. Il falloit saisir disoient-

elles.

elles, le premier moment de la surprise : c'est une espece de ravissement que l'on

n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, se faisoit de Dorimon lui - même la plus merveilleuse idée. Tant de galanterie supposoit une imagination vive & brillante, un efprit cultivé, un goût délicat, & un Amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du foin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de ressemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéressante, & du caractere le plus enjoué. Son esprit étoit tout en faillies; il avoit dans le fentiment peu de chaleur, mais beaucoup de finesse. Personne ne disoit des choses plus galantes. mais il n'avoit pas le don de les perfuader: on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, & le moins dangereux pour une femme à fentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui, & ce furent de nouvelles sêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit rassemble tous les plaisirs qu'elle faisoit naître; en vain ces plaisirs furent variés

Tome II.

à chaque instant avec autant d'art que de goût. Lucile en fut d'abord légérement émue, bientôt après rassassée; & avant la fin du jour elle conçut qu'on pouvoit s'ennuver dans ce féjour délicieux. Dorimon, qui ne la quittoit pas, mit en ufage tous les talens de plaire ; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle crovoit trouver un Dieu, & Dorimon n'étoit qu'un homme; le faste de sa maison l'éclipsoit, les proportions n'étoient pas gardées; & Dorimon, en se surpassant, fut toujours au-dessous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de foupçonner le tort que lui faifoit cette comparaison dans l'efprit de Lucile, & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter de ses avantages. Après le concert & avant le fouper, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit réver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre, & Lucile voit son image répétée mille sois dans des trumeaux éblouissans; les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle.

Lu

I scile crut voir en se mirant la Déesse des Amours. A cespectacle il lui échappa un cri de furprise & d'admiration, & Dorimon faisit l'instant de cette émotion foudaine. Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône! dit Lucile en s'afféyant, & fur le ton de la gayeté: mais oui, je m'y trouve affez bien, & je suis Reine d'un joli Peuple Elle parloit de la foule des Amours qu'elle appercevoit dans les glaces. Parmi ces Sujets daignerez-vous m'admettre, dit Dorimon avec ardeur, en se jettant à ses genoux ? Ah! pour vous, dit elle d'un air férieux, vous n'êtes pas un enfant; & à ces mots elle voulut se lever, mais il la retint d'une main hardie; & l'effort qu'elle fit pour l'échapper. le rendit plus audacieux. Où suis-je donc? dit-elle avec frayeur. Laissez-moi, laissezmoi, vous dis-je, ou mes cris .. Ces mots lui imposerent: excusez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici tête à tête se repofer fur ce fopha, comme vous avez fait, c'est donner à entendre, selon l'usage reçu, qu'on veut bien souffrir un peu de violence. Avec vous je vois bien Fa que.

La fomptuosité de ce festin sembloit renchérir encore sur tous les plaisirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre sur lui-même, il n'eut point cette gayeté qui lui étoit si naturelle; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adressoit pour la tirer de sa rêverie, que par ce sourire forcé avec lequel la politesse tâche de déguiser la mauvaise humeur.

Voilà, lui dirent ses amies en se retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient: avec lui la vie est un enchantement continuel; il semble que tous les plaisirs reconnoissent sa voix: dès qu'il commande ils arrivent en soule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point: ils sont au-

dessus des richesses; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chere Enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien dissicile. Oui, Madame, bien dissicile, réponditelle avec un soupir; & pendant tout le reste du voyage elle garda un prosond silence. Ce n'est-là qu'une jolie semme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjoués, on s'en amuseroit; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le Monde!

Est-ce donc-là ce Monde si vanté, difoit de son côté Lucile? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable; qu'ai-je trouvé? un fat, un jaloux, un homme avantageux qui s'attribue comme autant de charmes ses jardins. son palais & ses fêtes, & qui croit que la vertu la plus sévere ne demande pas mieux que de lui céder. Ah! que je hais ces faiseur de Romans qui m'ont bercée de leurs fables! L'imagination pleine de mille chimeres, j'ai trouvé mon mari insipide; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il est simple; mais sa simplicité n'est-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé? Il est

F 3

tranquille dans ses goûts; & que deviendrois-je s'il étoit violent & passionné comme Clairfons? Il m'aimoit peu, mais il n'aimoit que moi; & si j'avois été raifonnable, il m'aimoit affez pour me rendre heureuse. le n'avois point avec lui de ces plaifirs fastueux & bruyans qui nous enivrent d'abord, & qui bientôt nous excedent. Mais fa complaifance, fa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus folides, si j'avois bien sçu les goûter, Insensée que j'étois! je courois après des illusions, & je fuyoison le bonheur même: il est dans le silence el des passions, dans l'équilibre & le repos & de l'ame. Mais hélas! il est bien tems de reconnoîtte mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance peut-être l'estime de mon mari. Graceup au Ciel, je n'ai à me reprocher que les 5 imprudences de mon âge. Mais Lisere in est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter? Ah, qu'il est mal-aisé de de rentrer dans son devoir quand on en s'il est une foi forti! Mal-aise! Pourquoiup donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lifere est honnête-hom-ob me; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'accableroit-il dans mon retour? Je n'ai qu'à me détacher d'une fociété pernicieule, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux respecte, & que je puis voir sans rougir. Tant qu'il m'a vu livrée au Monde, il ne s'est pas rapproché de moi; mais s'il me voir rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeller à lui; & si son cœur ne m'est pas rendu, la seule consolation qui me reste est celle de m'en rendre digne: je serai du-moins réconciliée avec moi-même, si je ne puis l'être avec mon mari.

Lisere en gémissant l'avoit suivie des yeux dans le tourbillon du Monde : il comptoit sur la justesse de son esprit & fur l'honnêteté de son ame. Elle sentira, disoit-il, la frivolité des plaisirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fausseté des uns & des autres; & si elle revient vertueuse, sa vertu n'en sera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la féduction, aux attraits de la volupté ? On méprise le Monde quand on le connoît bien; mais FA

on s'y livre avant de le connoître. & souvent le cœur est égaré avant que la raifon l'éclaire. O Lucile! s'écrioit il en regardant le portrait de sa femme, qui étoit dans la folitude fon unique entretien, & Lucile, vous étiez si digne d'être heureuse! & je me flattois que vous le feriez avec moi. Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du Monde, est il actuellement occupé à séduire fon innocence, & ne s'obstine à sa défaite que pour le plaisir de s'en glorisier. Quoi, la honte de ma femme éléveroit entre nous une éternelle barrière! Il ne me feroit plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devoit me séparer! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choisi pour gardien de sa jeunesse imprudente & fragile. Je n'ai consulté que l'usage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être hai comme un Tyran.

Tandis que Lisere flottoit ainsi dans cette cruelle incertitude. Lucile n'étoit pas moins agitée entre le desir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir passé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée

dans

dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jetter à ses pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui est bien connue des ames sensibles & délicates, avoit toujours retenu ses pas. Si Lisere ne la méprisoit point, s'il conservoit encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime; depuis le tems qu'elle avoit rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle vivoit recirée & folitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une seule fois? Tous les jours, en passant, il s'informoit de la fanté de Madame; elle l'entendoit, elle espéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir; chaque jour cet espoir renaissoit; elle attendoit toute tremblante le moment du passage de Lisere; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit possible pour l'écouter, & se retiroit toute en larmes après avoir entendu demander en passant, comment se porte Madame? Elle auroit voulu que Lisere fût instruit de son repentir, de son retour à elle-même : mais à qui se fier, disoltelle? à des amis? En est-il d'assez sûrs, d'assez discrets, d'assez sages pour une entremise si délicate? Les uns en auroient les talens, & n'en auroient pas le zele; & les autres en auroient le zele,

& n'en auroient pas les talens: d'ailleurs il est si dur de consier aux autres ce qu'on n'ole s'avouer à soi-même. Une lettre... Mais que lui écrirois-je? des mots vagues ne le toucheroient pas, & les détails sont si humilians! Enfin il lui vint une idée dont sa délicatesse & sa sensibilité furent également satisfaites. Lisere s'étoit absenté pour deux jours, & Lucile faisit le tems de son absence pour exécuter son dessein.

Lifere avoit un vieux domestique que Lucile avoit vu s'attendrir au moment de leur séparation, & dont le zele, l'honnêteté, la discrétion lui étoient connus, Ambroise, lui dit elle, j'ai un service à vous demander. Ah! Madame, dit le bon-homme, ordonnez; je suis à vous de toute mon ame: plût à Dieu que vous & mon Maître vous vous aimassiez comme je vous aime! Je ne fçai qui de vous deux a tort, mais je vous plains tous les deux : c'étoit un charme de vous voir ensemble, & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'est peut-être ma faute, dir Lucile humiliée; mais, mon enfant, le mal n'est pas sans remede : fais seulement ce que je te dirai.

fçais

sçais que mon portrait est dans la chambre de ton Maître? Oh oui, Madame, il le sçait bien aussi; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entieres: c'est toute sa consolation; il le regarde, il lui parle, il soupire à faire pitié; & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir a-? vec vous, qu'avec votre ressemblance. Tu me dis-là des choses fort consolantes. mon cher Ambroife; mais va prendre ce portrait en cachette, & choisis, pour l'apporter chez moi, un moment où tue ne fois vu de perfonne. - Moi, Mada-o me, priver mon Maître de ce qu'il a de plus cher au Monde! Demandez-moi ma vie. Rassure-toi, reprit Lucile, mon dessein n'est pas de l'en priver. Demain au foir tu viendras le prendre & le remettre en place; je te demanderai seulement de n'en rien dire à mon mari. Ala bonne-heure, dit Ambroise. Je sçai que vous êtes la bonté même y & vous ne voudriez pas me donner à la fin de mes jours le chagrin d'avoir affligé mon Maître. Le fidele Ambroise exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans son portrait l'air tendre & languissant, qui lui étoit naturel; mais fon regard étoit ferein,

& ses cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir son Peintre, lui ordonna de la représenter échevelée, & de faire couler des larmes de ses yeux. Dès que son idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Lifere. Il arrive. & bientôt ses veux se levent sur cet objet chéri. Il est aisé de concevoir quel fut l'excès de sa surprise. Les cheveux épars le frapperent d'abord : il approche, & il voit couler des larmes. Ah! s'écria-t-il, ah Lucile! sont-ce les larmes du repentir? Est-ce là la douleur de l'amour ? Il fort transporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, & il la trou-ve dans la même fituation où le tableau la lui avoit présentée. Immobile un in-stant, il la contemple avec attendrissement, & tout-à-coup se précipitant à ses genoux: Eil-il bien vrai, dit-il, que ma femme me soit rendue? Oui, dit Lucile avec des sanglots, oui, si vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir cessé de l'être, reprit Lisere en la ferrant dans ses bras? Non mon Enfant, raffure - toi : je connois ton ame, & je n'ai jamais cesse de te plaindre & de t'estimer. Tu ne reviendrois pas à moi si le Monde avoit pu te féduire, & ce retour

volontaire est la preuve de ta vertu. Oh! grace au Ciel, dit-elle, (le cœur foulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ses yeux) grace au Ciel, je n'ai à rougir d'aucune foiblesse honteuse : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, serois-tu dans mon sein, reprit Lisere? & à ces mots... Mais qui peut rendre les transports de deux cœurs senfibles, qui après avoir gémi d'une féparation cruelle, se réunissent pour toujours? En apprenant leur réconciliation. leurs gens furent saisis de joie, & le bon homme Ambroise disoit, les yeux mouillés de larmes: Dieu soit loué, je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux sert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le Monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre ; & c'est ce que

j'appelle un Divorce heureux. anne froide de matel que

differe lei Massagnastee of the despartice with the ivertes ou or a charge our une fecond orses we or person of somment plaifir que le esercit

ANNETE ET LUBIN.

Histoire véritable.

S'IL est dangereux de tout dire aux Enfans, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les Loix, qui ne sont point telles aux yeux de la Nature ; & l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence qui a le bandeau fur

les veux.

Annete & Lubin étoient enfans de deux fœurs. Ces liens étroits du fang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annete & Lubin ne se doutoient pas qu'il y eût au Monde d'autres Loix, que les Loix simples de la Nature. Depuis l'âge de huit ans ils gardoient les moutons ensemble fur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur seizieme année; mais leur jeunesse ne différoit gueres de l'enfance, que par un sentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annete fous un fimple bavolet, relevoit négligemment sa chevelure d'un noir d'ébene. Deux grands yeux bleus petil-

loient à-travers ses longues paupieres & disoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides Coquettes. Ses levres de rose appelloient le baiser. Son teint bruni par le Soleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoit la blancheur des lys: on crovoit voir la tête d'une Brune piquante sur les

épaules d'une belle Blonde.

Lubin avoit cet air décidé, onvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du desir. fon ire celui de la joie. En éclatant il laissoit voir des dents plus blanches que l'yvoire. La fraîcheur de fes joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une folfette au menton, des cheveux blonds argentins, bouçlés des mains de la Nature : une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'Age d'or, qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le pormait du confin d'Annete.

La Philosophie rapproche l'homme de la Nature, & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois

donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu philosophes; mais j'aver-

tis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient fouvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce qui se palsoit dans le Monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur fort à celui des Citoyens les plus opulens, & se trouvoient plus heureux & plus fages. Les insensés, disoit Lubin! pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres! N'est-il pas vrai, Annete, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des Palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le Soleil, je vais dans la forêt voifine, & je te fais dans moins d'une heure une nouvelle maifon plus riante que la premiere. L'air & la lumiere sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du Levant ou du Nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du Midi & des pluies du Couchant; cela n'est pas bien cher, THE PERSON OF THE COURT CONTROL Annete 2

Non vraiment, disoit - elle; & je ne fçai

sçais pas pourquoi dans la belle saison ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As tu vu, Lubin, ces tapis dont ils font si glorieux? Quelle comparaison avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y éveille! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? Ces paysages qu'ils tâchent d'imiter, la Nature les a faits pour nous; c'est pour nous que le Soleil les éclaire; c'est pour nous que les saisons se plaisent à les varier. Tu as bien raison; disoit Annete. Je portai l'autre jour des fraises à une Dame de qualité; on lui faisoit de la musique. Ah, Lubin! quel bruit terrible! Je disois en moi-même, que ne vient-elle quelque matin entendre nos rossignols? La malheureuse femme étoit couchée sur des coussins; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame. On me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Scais-tu, Lubin, ce que c'est que des vapeurs? - Hélas, non; mais je me doute que c'est quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'usage des jambes aux personnes de qualité. Cela est bien triste, n'est-ce pas Tome II.

Annete? Et si l'on t'empêchoit de courir sur le gazon, tu serois, je crois, bien sâchée! — Oh, très-sâchée; car j'anne à courir, sur-tout, Lubin, quand je

cours après toi.

Telle étoit à-peu-près la philosophie de Lubin & d'Annete. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paffoient les belles faifons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lublin. Le foir il falloit ramener les troupeaux au village, mais la fatigue & les plaisirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappelloit dans les champs, plus empressés de se revoir. Le sommeil n'essaçoit de leur vie que les momens de l'absence : il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur si pur ne fut pas inaltérable. La taille légere d'Annete s'arrondissoit insensiblement. Elle n'en sçavoit pas la cause; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en apperçut. Dieu vous garde, Annete, lui dit-il un jour : vous me femblez bien rondelette. Il est vrai, dit-este en faisant la révérence. — Mais, Annete, quel accident est-il donc arrivé à ce joir

corfage? auriez, vous eu quelque amoureux? - Quelque amoureux? non pas que je sçache. - Ah, ma fille! rien n'est plus certain; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. - Vraiment oui, je les écoute : est ce que cela gâte la taille? - Non pas cela, mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés. - Des amitiés? affurément Lubin & moi nous nous en faisons tant que le jour dure. -Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas? - Oh, mon Dieu, oui: Lubin & moi nous n'avons rien à nous refuser. -Comment done, rien à vous refuser!-Oh, rien du tout; je serois bien fâchée qu'il se réservat quelque chose, & plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne fommes-nous pas coufins? - Coufins! -Cousins-germains, vous dis je. O Ciel! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure! - Sans cela, croyez vous que nous fussions tout le jour ensemble, que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien oui dire que les Bergers font à craindre, mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger, Annete continua de répondre, si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mere. Devenir mere avant le mariage! c'étoit une énigme pour Annete. Le Bailli la lui expliqua. Hé quoi, lui ditil. la premiere fois que ce malheur est arrivé, le Soleil ne s'est pas obscurci, le Ciel n'a pas tonné sur vous ? Non, répondit Annete, il m'en souvient : il faifoit le plus beau tems du monde. - La Terre n'a pas tremblé! elle ne s'est pas entrouverte! - Hélas non, dit encore Annete, je la revis couverte de fleurs. Et scavez-vous quel crime vous avez commis? - Je ne sçais pas ce que c'est qu'un crime; mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse, je ne l'aurois jamais deviné; mais si cela est, j'en suis bien-aise: je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'Homme de Loix, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni son pere ni sa mere, qui rougira de sa naissance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez-vous fait? Que je vous plains, & que je plains cet innocent! Ces dernieres paroles firent pålir & frillonner Annete. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec

avec effroi, sçais - tu ce qui nous arrive? Je suis grosse. — Tu es grosse? & de qui? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé? - Le Bailli vient de me l'expliquer. - Hé bien?-Hé bien, quand nous crovions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous faisions. Cela est drôle, dit Lubin! vovez un peu comme on vient au monde. Mais tu pleures, ma chere Annete! est-ce que cela te fâche? - Oui. le Bailli me fait trembler: mon enfant. dit-il, ne connoîtra ni pere ni mere; il nous reprochera sa naissance. - A caufe? - A cause que nous sommes cousins, & que nous avons fait un crime. Scaistu, Lubin, ce que c'est qu'un crime? -Oui : c'est une vilaine chose. Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un, mais ce n'en est pas un que de la donner. Le Bailli ne scait ce qu'il dit - Ah, mon cher Lubin! va le trouver, je t'en conjure: je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne sçais quoi dans l'ame, qui empoisonne tout le plaisir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monfieur le Juge: vous voulez que je ne fois pas

le pere de mon enfant, & qu'Annete ne foit pas sa mere? - Ah, malheureux! ofes tu te montrer, dit le Builli, après avoir perdu cette jeune innocente? Malheureux vous même, repliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annete, elle m'attend dans notre cabane. - Mais c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne sçais quoi qui l'afflige; & c'est fort mal fair que d'affliger Annete. - Petit Icelerat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au Monde. - Et quoi? - L'innocence & l'honneur. - Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger; & si je lui ai sait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez nous : qui vous en empêche? nous ne demandons pas mieux - Cela est impossible. - Impossible ? Et pourquoi ? le plus difficile est fait, ce me femble, puisque nous voilà pere & mere, Et c'est la le crime, s'écrioit le Juge l'il faut vous feparer, vous fuir. - Nous fuir? avez vous bien le cœur de me le propofer, Mr. le Bailli! & qui auroit foin d'Annete & de son enfant? Moi, les quitter! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Baillid Il n'y a pas de Loi qui tienne, répondit Lubin en cofoncant

cant fon chapeau : nous avons fait un enfant fans vous, s'il plait au Ciel nous enferons d'autres. & nous nous aimerons toujours - Ah, le hardi petit coquin qui sestévolte contre la Loi! - Ah, le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annete! Allons trouver notre Pasteur, se dit il à lui-même: c'est un homme de bien qui aura pitié de nous. Le Pasteur fut plus sévere que le Juge, & Lubin se retira confondu d'avoir offensé le Ciel sans le scavoir. Car enfin, disoit-il toujours, nous n'avons fait du mal à personne.

Ma chere Annete, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne: mais tout le monde a beau dire. je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grofse, dit Annete le visage appuyé sur ses deux mains qu'elle baignoit de ses larmes; je suis grosse, & je ne puis être ta femme! Laisse-moi, je suis désolée; je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas! j'ai honte de moi-même, & je me reptoche tous les momens que j'ai passés avec toi. Ah le maudit Bailli, disoit Lubin, fans lui nous étions si heureux!

Dès ce moment. Annete en proje à sa douleur, ne pouvoit souffrir la lumie-

re. Si Lubin vouloit la consoler, il vovoit redoubler ses larmes: elle ne répondoit à ses caresses qu'en le repoussant ayec effroi. Quoi! ma chere Annete, lui disoit-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ? - Hélas, non, tu n'es plus le même. Je tremble dès que tu m'approches; mon enfant qui remue dans mon sein. & que j'aurois eu tant de joie à sentir, semble se plaindre déjà que je lui ai donné mon cousin pour pere. Tu vas donc hair mon enfant, lui dit Lubin en sanglottant? - Oh non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Aumoins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra sa mere, le luge me l'a prédit. Laisse dire ce vieux Démon, reprit Lubin en la serrant dans ses bras & en la baignant de ses pleurs; ton enfant t'aimera, ma chere Annete, il t'aimera, car je suis son pere.

Lubin au désespoir employoit toute l'éloquence de la Nature & de l'Amour à dissiper la crainte & la douleur d'Antete. Voyons, disoit il : qu'avons nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies; il n'y a pas de mal à cela.

l'ai

J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer; il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois sur mes genoux, je respirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un souffle je m'approchois tout doucement; il n'y avoit pas de mal encore. Il est vrai que quelquesois éveillée par mes caresses... Hélas! dit-elle en soupirant,

il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeller dans leur mémoire tout ce qui s'étoit passé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le Ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disoit le Berger; où est donc le crime? Nous sommes cousins, c'est un malheur; mais s'il n'empêche pas que l'on aime, doit-il empêcher que l'on se marie? En suis-je moins le pere de mon enfant? Et toi, en es-tu moins sa mere? Veux-tu m'en croire, Annete? laissonsles dire : tu n'es à personne, je suis à moi; nous disposons de nous : chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant? tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille & douce comme toi; si c'est un garçon, il sera alerte & joyeux comme fon pere. Ce G 5

sera un trésor à nous deux: nous l'aimerons à qui mieux mieux; & quoi qu'on en dife, il reconnoîtra fon pere & fa mere aux tendres foins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le sentiment & la raison. Annete n'étoit point tranquille, & son inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris aux discours du Bailli; mais cette obscurité même lui rendoit ses reproches & fes menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyoit se consumer de tristesse, lui dit un matin: Ma chere Annete, ta douleur me fera mourir; reviens à toi, je t'en conjure. J'ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiroient de peine; allons trouver le Seigneur du dieug il est riche, & il n'est pas sier : c'est notre pere à tous : pour lui un Berger est un homme; & j'ai oui dire dans le village qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi tu oferois, dit la Bergere?.. Pourquei non reprit Lubin? Monseigneur est la bonté même. & nous

ferions les premiers malheureux qu'il au-

roit laiffés fans secours.

Voilà donc Annete & Lubin qui s'acheminent vers le Château. Ils deman dent à parler à Monseigneur, & on leur permet de paroître Annete, les yeux baiffés, & les mains jointes fur son petit ventre arrondis fait une révérence modette. Lubin tire le pied & ôte son chapeau, avec les graces naives de la Nature. Monseigneur, dit-il, voilà Annete qui est groffe, fauf votre bon-plaisir, & c'est moi tout seul qui lui ai fait ce torte. là Notre Juge dit qu'il faut être maries pour faire des enfans; moi je demande. qu'on nous marie. Il dit que cela n'est pas possible, à cause que nous sommes coufins, moi je trouve que cela se peut, attendu qu'Annete est grosse, & qu'il n'est pas plus difficile d'être mari que d'être pere. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homa me juste qui l'écontoit fut obligé de se contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit il , ic Bailli a raison. Mais raffurez vous & vas contez-moi comment la chose s'est passee. Annéte qui n'avoit pas trouvé le ton de -Lubin affez touchant (car la Nature enappeared difference on control and the

seigne aux femmes l'art d'artendrir & de gagner les hommes, & Cicéron n'est qu'un écolier auprès d'une jeune Solliciteuse.) Annete prit donc la parole, Hélas, Monseigneur, dit-elle, rien n'est plus simple ni plus naturel que tout ce qui nous est arrivé. Dès l'enfance Lubin & moi nous gardions les moutons ensemble: nous nous caressions étant enfans; & quand on fe voit tous les jours, on grandit sans s'en appercevoir. Nos parens sont morts, nous étions seuls au Monde. Si nous ne nous aimons pas, disois-je, qui nous aimera? Lubin disoit la même chose. Le loisir, la curiosité, je ne sçais quoi encore nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions. Et vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je desire, c'est de mettre fon enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah, Monseigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annete ne meure : je mourrois aussi. & ce seroit dommage. Si vous fcaviez comme nous vivions enfemble! Il falloit nous voir avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame: c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à-

présent comme elle est pâle & trifte, elle dont le teint pouvoit défier toutes les fleurs du Printems. Ce qui la désespere le plus, c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernieres paroles Annete ne put retenir fes fanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre affez pour lui donner mon lait, & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mere. A ces mots elle se couvrit le vifage de son tablier, pour cacher les pleurs DIT OF BOOK qui l'inondoient.

Le sage & vertueux mortel dont ils imploroient le fecours, étoit trop fensible lui-même pour n'être pas touché de cette scene attendrissante. Allez, mes enfans, leur dit-il; votre innocence & votre amour font également respectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer & d'être unis. Il n'est pasjuste que l'infortune voustienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur, & Benoît XIV. consentit avec joie que ces

Amans fusient Epoux.

TO CONTES MORAUX HOD

智等目

CONTRA MORAUX.

MARIAGES SAMNITES

Anecdote ancienne.

UE tout Législateur qui veut s'affurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des Loix & des Mœurs; qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la Beauté, fous la tutelle de l'Amour: sans cet accord il n'est sur de tien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerriere qui fit paffer Rome fous le joug, & qui fut long-tems sa rivale. Cequi faisoit d'une Samnite un guerrier, un patriote, un Homme vertueux à toute épreuve: c'étoit le foin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place immense, deftinée aux exercices militaires Toute la leunesse en état de donner des citoyens à la République, s'affémbloit au jour solemnel. Là les garçons choiffficient leurs épouses selon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les Faf. Fastes de la Patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choisses par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur succès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience: jusques-là les garçons & les filles Samnites ne fe voyoient gueres qu'au Temple, fous les yeux des mères & des fages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux fexes. A-la-vérité cette gêne austere n'en étoit pas une pour les desirs: les yeux & le cœur faifoient un choix; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & facré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours: un pareil fecret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ses desirs, à fes regrets, à son espoir & à ses craintes, que dans le sein respectable de la Nature, rendoit un pere & une mere les amis, les confolateurs, les foutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bon-

heur des autres, joignoient tous les menis. bres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain; & cette société de plaisir & de peine cimentée par l'habitude & confacrée par le devoir, se perpétuoit jusqu'au tombeau. Si le succès trompoit leurs vœux, une inclination qui ne s'étoit point manifestée, abandonnoit son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre, & qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix: car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Législateur avoit pensé sagement, que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres; & en faisant un crime de l'adultere, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc se présenter à l'affemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les Loix, & faire un choix felon fon rang, ne fût-il pas même selon ses desirs.

Parmi les Peuples belliqueux, la beauté, dans le sexe même le plus foible, a quelque chose de sier & de noble qui se ressent de leurs mœurs. La chasse étoit l'amusement le plus familier des silles Samnites; leur adresse à tirer de l'arc, leur légéreté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices don's noient à leur taille une fouplesse merveilleuse, & à leur action une liberté pleine de graces : désarmées ; la modestie étoit peinte sur leur front. Des qu'elles attachoient leur carquois, leur tête se plaçoit avec une assurance guerriere, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractere majeftueux & sombre, & l'image des combats, sans cesse présente, donnoit à leurs regards une fierté grave, imposante & farouche. Parmi cette Jeunesse guerriere on distinguoit, à la délicatesse de ses traits à son air sensible & tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit: Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaifans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent votré pere; mais il s'en console, dans l'espoit qu'au moins la Nature ne le sera pas méprise au cœur qu'elle vous a donné: Rassurez-vous, mon pere, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation; tes Tome II:

vieillards seront peut-être bien-aise quelque jour que leurs enfans suivent mon exemple: peu m'importe du reste qu'on me prenne ici pour une sille, les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son pere, & sit éclater dans ses premieres campagnes une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disoient avec étonnement: Qui croiroit que ce corps esséminé sût rempli d'un si mâle courage? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne; avec son air touchant & modeste, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en présence de l'ennemi, A-gatis voyant de sang froid tomber autour de lui une grêle de fleches: Vous qui êtes si beau, comment êtes-vous si brave? lui dit un de ses compagnons remarquable par sa laideur. A ces mots on donna le signal de l'attaque. Et vous qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux ensévera l'étendart du bataillon que nous allons charger? Il dit, l'un & l'autre s'élancent; & au milieu du carnage Agatis paroît l'étendart à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où

il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de pere obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles qui entendoient parler de fa valeur avec estime, & qui vovoient sa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira; ce fut

la belle Céphalide.

Elle réunissoit au plus haut point cette modestie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractérisoient les Beautés Samnites. Les Loix, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de se parler; & les yeux de l'amour sont bien éloquens, lorsqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la présence d'un. témoin sévere, n'admirez vous pas avec. quelle tapidité toute l'ame se développe dans éclair d'un coup d'œil échappé ? Un regard d'Agatis déclara fon trouble, fes desirs, ses craintes, son espoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'Amour venoit d'enflammer son cœur. Céphalide sembloit défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis; mais fes yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne se baissoient qu'après leur réponse. Un jour sur-tout, & ce fui ce-H 2

lui qui décida le triomphe de son Amant, un jour ses regards attachés sur lui, après avoir été quelque tems immobiles, se tournerent vers le Ciel avec l'expression la plus tendre: Ah! i'entends ce vœu. dit le jeune homme en lui-même, je l'entends & je l'accomplirai. Fille charmante. me suis-je trop flatté? Vos yeux levés au Ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir? Hé bien. le Ciel vous a écoutée, je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais hélas! tous mes rivaux (& j'en aurai fans nombre) vont me disputer cette gloire: une action d'éclat dépend des circonstances; qu'un plus heureux que moi la saissifie, il a l'honneur du premier choix; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur VOUS.

Ces idées l'occupoient fans-ceffe, elles occupoient aussi son Amante. Si Agatis avoit à choisir, disoit-elle, il me nommeroit, j'ose le croire; je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'apperçois même que sa voix, naturel-

lement douce & tendre, a quelque chose encore de plus sensible en me parlant. Ses yeux fur-tout... Oh! fes yeux m'ont dit ce qu'ils ne disent à personne; & plût aux Dieux qu'il fût le feul qui me diftinguât de la foule! Oui, mon cher Agatis, ce feroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute cette Jeunesse qui m'effrave en me cherchant des yeux! Leur air meurtrier m'épouvante. A gatis est vaillant, mais il n'a rien de féroce; même fous les armes, on voit en lui je ne sçai quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur, j'en suis sûre; mais enfin, si la fortune trahit l'amour, & si quelqu'autre a l'avantage... cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne diffimula point ses allarmes à sa mere. Faites des vœux, lui ditelle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime; & puis-je ne pas l'adorer? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes; je vois leur trouble, leur rougeur, leur émotion à son approche: un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. He bien,

H 3

dit la mere en fouriant, s'il vous aime il vous choisira. — Il me choisiroit sansdoute, s'il avoit le droit de choisir; mais ma mere. — Mais ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien tems, reprit Céphalide en baissant les yeux! — Comment ma fille! il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possedera: vous vous flattez un peu légérement. — Je ne me flatte point, je tremble; heureuse si je n'ai sçu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour entroit en campagne, dit à son pere en l'embrassant: Adieu, cher auteur de ma vie; ou vous me voyez pour la derniere fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfans des Samnites. -C'est fort bien dit, mon enfant: voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son pere. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moimême; quels Dieux favorables te l'inspirent? - Quels Dieux, mon pere? La Nature & l'Amour, le desir de vous imiter & de mériter Céphalide. - Oh! j'entends: l'amour s'en mêle: il n'y a pas de mal à cela. Eh! dis-moi un peu : il me semble avoir distingué quelquesois ta

Céphalide entre ses compagnes, - Oui, mon pere; on la distingue aisément. Mais sçais-tu bien qu'elle est fort belle? -Belle! belle comme la gloire. - Jecrois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisoit à l'animer; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah! mon pere, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. - Une démarche leste? -Et plus noble encore. — Un teint frais? — C'est la rose même. - De longs cheveux noués avec grace? - Et ses yeux, mon pere, & ses yeux? Oh! c'étoit-là ce qu'il falloit voir, lorsque s'élevant au Ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandoient la victoire - Tu as raison, elle est toute charmante; mais tu dois avoir des rivaux? — Des rivaux, j'en ai mille sans-doute. — Ils te l'enséveront. — Ils me l'enléveront? - A te parler vrai, j'en ai peur ; c'est une bien brave Jeunesse que cette Jeunesse Samnite! - Oh! brave tant qu'il vous plaira; ce n'est pas là ce qui m'inquiéte. Qu'on nous donne occasion de mériter Céphalide, vous entendrez parler de moi. Télespon, qui jusqu'alors s'étoit plû à l'éguillonner, ne put retenir plus long-tems fes larmes. Ah! le beau présent que nous fait le Ciel, dit-il en H 4

en l'embrassant, lorsqu'il nous donne un cœur sensible! C'est le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reste encore dans les veines de quoi faire une campagne; & tu me promets de si belles choses, que

je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchoit à côté de son fils. Ah! ah! disoient les autres vieillards, voilà Télespon raieuni: où va-t-il donc à fon âge? A la noce, répondit le bon-homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide. qui s'élevoit au-deslus de ses compagnes avec une grace toute céleste. Son pere, qui avoit les yeux fur lui, s'apperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux & ferein s'enflamma d'une ardeur guerriere, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, fois amoureux, cela te fied bien.

Une partie de la campagne se passa enere les Samnites & les Romains à s'observer, sans en venir à une action décissive. Les forces des deux Etats consissent dans leur armée; & les Généraux de part

& d'autre les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore disoit l'un, qui mérite d'être inscrit dans les Fastes de la République; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, disoit le plus grand nombre, veut nous deshonorer aux veux de nos vieil'ards & de nos épouses. nous ramene fans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est désié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit sans s'émouvoir. De sa lenteur & de ses délais il se promettoit deux avantages: l'un de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager dans cette consiance à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain haranguant ses troupes, leur sit voir les Samnites chance-

H 5

lans .

Jans, & tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble, & n'en peut foutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée: il est à nous, marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa Jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent, les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons fur eux, dit le Général Romain; un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers quand on leur ouvre la barriere. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc sans se rompre & fans s'ébranler; & l'habileté de leur Chef change tout-à-coup l'attaque en défense, On combattit long-tems avec une opiniatreté incroyable: pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendaient dans ces momens décisifs

tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de fon fils. Cet enfant, plein d'amour pour son pere, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, fuivit le mouvement invincible de la nature ; & tirant son pere de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samhites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis, leur dit-il en abandonnant son pere ? Vous fuyez! voici votre chemin; &. appercevant l'aile gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils font vaincus fi vous daignez me fuivre. Cette évolution rapide jetta l'effroi dans cette aile de l'armée Romaine : & Agatis la voyant en déroute, Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert: je vous quitte un instant, pour aller secourir mon pere. La victoire enfin se décida pour les Samnites; & les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, fu-

rent obligés de rentrer dans leurs murs. Télespon s'étoit évanoui de douleur, les soins de son fils le ranimerent. Sontils battus, demanda le vieillard? On acheve, dit le jeune homme; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le pere en souriant, tâche de me rappeller à lavie: elle est douce pour les vainqueurs, & je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de long-tems la force d'en dire davantage : car le fang qui avoit coulé de sa plaie, l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empresserent toute la nuit à secourir les blessés: on n'épargna rien pour sauver le digne pere d'Agatis; & il se remit, quoiqu'avec peine, de l'épuisement où il a-

voit été.

Le retour de la campagne étoit le tems des mariages, pour deux raisons; l'une, afin que la récompense des services rendus à la Patrie les suivit de près, & que l'exemple en eut plus de force; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le tems de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente Jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir dondonner plus de pompe & de splendeur à

triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de desirs avec quelqu'un des jeunes gens; & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit sixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'affembler étoit un vaste amphithéatre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes; les jeunes filles avec l'arc & le carquois, & aussi-bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe étoit inconnua Allons, mes filles, disoient les meres empressées à les parer; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens que le Ciel a bien voulu vous accorder. La gloire des hommes est de vaincre, celles des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenseurs à l'Etat! La palme du

mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans feront les fils ainés de la Patrie, & fa plus précieuse espérance. En parlant ainsi ces meres tendres entrelaçoient de pamore & de myrthe les beaux cheveux de ces jeunes Vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractere de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-dessous du sein. elles faisoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois fur leurs épaules, les instruisoient à se présenter avec grace, appuyées sur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légere au-dessus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aifance & de noblesse. Cette industrie des meres Samnites étoit un acte de piété: & la galanterie elle-même employée au triomphe de la vertu, en prenoit le facré caractere. Les filles, en se mirant dans le cristal d'une onde pure, ne se trouvoient jamais affez belles; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ses rivales, & n'osoit plus compter sur les fiens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus

数字-

ardens que ceux de la belle Céphalide. Puissent les Dieux nous exaucer, lui dit fa mere en l'embrassant; mais, ma fille. attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble : s'ils vous ont donné quelques charmes, il sçavent quel en doit être le prix; c'est à vous de couronner leurs dons par les graces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'est parlà qu'elle inspire une tendre vénération, & qu'elle obtient une espece de culte. Oue cette modestie aimable ferve de voile à des desirs qui peut-être doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée, sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes. lui dit la mere, sont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense & notre liberté; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne dussiez être glorieuse d'acquitter votre Patrie. Occupez-vous de cette penfée, féchez vos pleurs, & fuivez-moi.

De son côté, le bon homme Télespon

conduisoit son fils à l'assemblée Hé bien; lui dit-il, comment va le cœur? l'ai é é assez content de toi dans cette campagne, & j'espere qu'on en dita du bien. Hélas! dit le tendre & modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi J'aurois peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devois mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire: je serois inconsolable d'avoir trahi ma Patrie; mais je ne le serois pas moins d'avoir abandonné mon pere. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles; le reste est dans la main des Dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant: avoue que tu étois plus résolu en allant charger les Romains; mais prends courage, tout ira bien : je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée, où plufieurs générations de citoyens rangées en amphithéatre, formoient le coup-d'œil le plus imposant. L'enceinte s'arrondissoit en ovale. On voyoit d'un côté les filles aux pieds des meres; de l'autre, les peres au-dessus des garçons; à l'un des bours, le Conseil des vieillards; à l'autre la feunesse, qui n'étoit pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie & le silence régnoient par tout. Ce silence fut tout - à - coup interrompu par le bruit des fansares guerrieres; & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des Héros qui commandoient sous lui. Sa présence sit baisser les yeux à tous les concurrens; il traverse l'enceinte, & va se placer avec son cortege au milieu

des Sages.

On ouvre les Fastes de la République & un Héraut lit à haute voix, selon l'ordre des tems, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui par quelque lâcheté ou quelque baffesse auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné par la Loi à la peine infamante du Célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelqu'action généreuse; mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable, étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; & c'étoit une espece de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entr'eux avoient donné des preuves d'un Tome II.

courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs feroient héroiques, & qui, dans les mœurs de ce Peuple, se distinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques · uns s'élevoient au - dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des spectateurs devenoit plus sévere à mesure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des choses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premieres campagnes d'Agatis étoient de ce nombre: mais quand on en vint au récit de la derniere bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné son pere pour rallier ses compagnons & les ramener au combat, ce sacrifice de la nature à la Patrie enleva tous les fuffrages, les larmes coulerent des yeux des vieillards, ceux qui environnoient Télespon l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard: le bon-homme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect; & les meres prenant leurs filles dans leurs bras, leur fouhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux: son cœur saisi de joie & de crain-

te, a suspendu son mouvement; sa mere, qui la soutient sur ses genoux; n'ose lui parler de peur de la trahir, & croit voir

tous les yeux attachés fur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut appaisé, le Héraut nomme Parmenon, & raconte de ce jeune homme, que, dans la derniere bataille, le coursier du Général Samnite s'étant abattu fous lui, percé d'une fleche mortelle, & le Héros dans sa chûte s'étant trouvé un moment sans défense, un Soldat Romain étoit prêt à le percer de son javelot; que Parmenon, pour fauver la vie au Chef, avoit exposé la sienne en se précipitant au-devant du coup, dont il avoit reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps; & si mes jours sont utiles à la Patrie, c'est un bienfait de Parmenon. A ces mots l'assemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de l'armenon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; & l'on vit les suffrages & les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le Héraut, par ordre des vieillards ; impose filence; & ces Juges vénérables se levent pour déli-

12

bérer. Les opinions se combattent longtems avec même avantage : quelques uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter son poste pour secourir son pere-& qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant son pere pour rallier fes compagnons; mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole. & dit: N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser ? Il ne s'agit donc que de sçavoir lequel de ces deux mouvemens est le plus vertueux, ou d'abandonner un pere expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décifive pour la victoire: c'est à vous de juger. vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce Peuple? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un pere expirant que l'on peut fecourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable; & tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va

s'élever, paroîtra moins vraisemblable encore. On avoit délibéré à haute voix. & Agatis avoit entendu que le principe de générolité avoit seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son ame un reproche qui le fit rougir: Non, dit-il en lui même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler, on lui prête silence. " Un triomphe que je , n'aurois pas mérité, dit-il, seroit le " fupplice de ma vie; & dans les bras n de ma vertueuse épouse, mon bonheur " seroit empoisonné par le crime de l'avoir obtenu injustement. Vous croyez couronner en moi celui qui a le plus fait pour sa Patrie; sages Samnites, je dois l'avouer, je n'ai pas tout fait pour " elle seule. J'aime, j'ai voulu mériter , ce que j'aime; & s'il me revient quel-, que gloire d'une conduite que vous daignez louer, l'amour la partage avec , la vertu. Que mon rival se juge luimême, & qu'il reçoive le prix que je " lui cede, s'il a été plus généreux que moi". Comment exprimer l'émotion imque cet aveu causa dans tous les cœurs? D'un côté il ternissoit l'éclat des actions de ce jeune homme; & de l'autre il donnoit au caractere de sa vertu quelque cho-

chose de plus héroique, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise & de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte, sembloient témoigner, par une noble affurance, que cet exemple les élevoit au-dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits & confus, paroissoient en être accablés comme d'un poids au-dessus de leurs forces. I es meres & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne ; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parmenon, qui, d'un visage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. , Je ne sçais, n dit il enfin en s'adressant à Agatis, je ne sçai à quel degré les actions des hommes doivent être desintéresses pour " être vertueuses. Il n'est rien, à le bien prendre, que l'on ne fasse pour sa propre fatisfaction; mais ce que je n'aurois pas fait pour la mienne, c'est l'aveu que je viens d'entendre; & quand il y auroit eu jusqu'ici dans ma con-, duite quelque chose de plus généreux , que dans la vôtre, ce qui n'est pas " bien

» bien décidé, la févérité avec laquelle » vous venez de vous juger, vous éleve

" au-dessus de moi".

Ce fut alors que les vieillards confondus ne squrent plus quel parti prendre: on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé par acclamation que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole: Pourquoi retarder, dit-il, par nos irréfolutions le bonheur de ces jeunes gens? Leur choix est fait au fond de leur cœur; qu'on leur permette de se communiquer l'un à l'autre le secret de leurs desirs : si l'objet en est différent, chacun d'eux, sans primauté, obtiendra l'épouse qu'il aime; s'il arrive qu'ils soient rivaux, la loi du Sort en décidera; & il n'est point de fille Samnite qui ne fasse gloire de consoler le moins heureux de ces deux guerriers. Ainsi parla le vénérable Androgée, & toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parmenon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, & tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'au-

14

tre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'epoufe qu'ils ont desirée : aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du fien. l'aime, dit Parmenon, ce que le Ciel a formé de plus accompli; c'est la grace, la beauté même. Hélas! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore: c'est la nommer que de la peindre ainsi; la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sçai quoi de divin dans sa taille & dans sa démarche, la distinguent affez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous sera malheureux d'être réduit à un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parmenon: il n'est point de bonheur sans Eliane. .. Sans Eliane, dites - yous? Quoi s'écrie Agatis, c'est la fille du sage Androgée, Eliane, que vous aimez! - Et qui donc aimerois je ? dit Parmenon étonné de la joie de son rival. - C'est Eliane! ce n'est pas Céphalide! reprit Agatis avec transport. Ah! s'il est ainsi, nous fommes heureux : embraffez - moivous me rendez la vie. A leurs embrasfemens on jugea fans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnerent d'approcher, &, si, leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide tout retentit d'applaudissemens. Androgée & Télespon le brave Eumene pere de Céphalide, celui de Parmenon appellé Mélante, se félicitoient l'un l'autre avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous avons-là de braves enfans: avec quel zele ils en vont faire d'autres! Quand j'y pense, je crois être encore à la fleur de mon âge. Foiblesse paternelle à part, le jour des mariages est ma fête à moi : il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la République. En parlant ainfi, le bon - homme fautoit d'allegresse; & comme il étoit veuf, on lui conseilloit de se remettre fur les rangs. Ne plaisantez pas, disoit-il; si tous les jours j'étois aussi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On se rendit au Temple pour consacrer au pied des Autels la cérémonie des mariages. Parmenon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe; & l'on ordonna un facrifice solemnel pour rendre grace aux Dieux, d'avoir donné à la République deux si vertueux citoyens.

LA BONNE MERE.

E foin d'une mere pour ses enfans est de tous les devoirs le plus saintement observé dans la Nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions; il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus séroce des animaux sensible & doux, le plus paresseux infatigable, le plus timide courageux à l'excès; aucun d'eux ne perd de vue ses petits, qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est sur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à se déguiser prend mille formes séduisantes; c'est-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans-cesse. Plus il y a d'écueils & plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'unocence & du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu!

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus

bel-

belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq

ans.

J'ai perdu mon époux, disoit elle; je n'ai plus que ma fille & moi; vivrai - je pour moi? vivrai-je pour elle? Le Monde me fourit, & me plait encore; mais si je m'y livre, j'abondonne ma fille, & je hazarde fon bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de tems puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le Monde? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant? Ce Monde qui, m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt sans pitié; & si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne-heure ma retraite; rendons-la douce autant qu'honorable; & facrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangere, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès lors cette mere si sage sur l'amie & la compagne de sa fille. Mais obte-

nir

140 CONTES MORAUX.

nir sa consiance, n'étoit pas l'ouvrage d'un

jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit recu de la Nature une aine susceptible des plus vives impressions; & sa mere, qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiete, en s'appercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse, si par l'estime & l'amitié il sçait lui rendre précieux les foins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute : sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ses yeux, son cœur sétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que sût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à son état, & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans, épris des charmes de la sille, fai-

foient,

oient, selon l'usage, une cour assidue à la amere. De ce nombre étoit le Marquis de Werglan, qui pour son malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire Il s'écoutoit avec complaifance, se voyoit avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse; mais elle étoit si froide & si légere en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans fon estime. Il auroit eu fans y penfer toutes les graces naturelles, il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit scu ce qu'il alloit dire. Mais son premier foin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit affez égal; il étoit fûr d'éblouir, de féduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il scavoit par cœur tous ces petits propos de roilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour; quel

142 CONTES MORAUX

quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit resusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il a-

voit voulu s'en donner le foin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de Mr. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse, & il y a de jolis désauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie affez belle, seulement un peu trop simple: mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de lui plaite; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'approsondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accèlere, comme la jalousie, les pro-

grès de l'amour naissant,

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du Monde

le plus desiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelque leçon de modestie; mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il sçavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure; qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mere eût fait à son ame une plaie profonde; & cette sensibilité délicate la rendoit crain-

tive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie dont Verglan étoit si foiblement touché, avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Un esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennoblissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son ame; car on est disposé naturellement à chercher & à croire

dé-

144 CONTES MORAUX.

démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on sçait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'v abandonner fans précaution & fans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avoient en lui l'aisance libre de l'habitude Ennemi du vice. mais sans faste; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il furnageoit au torrent du Monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractere de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge; Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il luioinspiroit n'étoit mêlée d'aucun senti-

ment

ment qu'il fallût cacher, son ame étoit à

Il s'en falloit bien qu'elle fût ansi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan; & la situation pénible où la mettoit sa présence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit les yeux & gardoit le filence. Il me femble ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mere dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu fimple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un incident léger en apparence, mais frappant pour une mere attentive & clairvoyante, vint la tirer de fon illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la Peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des sleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclorere une rose sous la main de la Beauté! Verglan, par un goût approchant du sien, aimoit passionnément les sleurs: on

Tome II. K ne

146 CONTES MORAUX.

ne le voyoit jamais sans un bouquet le

plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure fur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'apperçut qu'Emilie, fans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes, & vinssent comme d'elles mêmes s'offrir au bout de ses crayons; mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoir en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie; sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre se répandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance, lui dit sa mere négligemment? Il n'est pas possible, répondit Émilie, de bien rendre la Nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidélement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles Madame du Troëne fans affectation les observa l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon

d'E-

CONTES MORAUX. 147

d'Emilie, le bouquet de Verglan fut desfiné. La bonne mère continua d'observer; & chaque épreuve confirmant ses foupçons, redoubla fon inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'allarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons

cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un fecret pour la société de sa mere. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui affurer par-là des loifirs agréables. & de lui faire goûter la solitude, de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son ame active & sensible, des ennuis de l'oisiveré; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour fa fille. aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors, & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire: Ma fille, dit Madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de fes desseins. Emilie ouvrit son porteseville, & Belzors enchanté ne se lassoit point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux & purs, disoit-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmen K &

menter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiselle, que l'heure du travail passe vîte? Hé bien, vous l'avez sixée: la voilà qui se retrace & se reproduit à vos yeux. Le tems n'est perdu que pour les oisiss. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaisance secrete. Emilie trouvoit ses propos très sensés, mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Scavez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a recu des éloges de Belzors sur son talent pour le Dessein? Te veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura sa mere d'attendre qu'elle eut quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutoit pas que sa mere lui tendoit un piege. Puisqu'il y a du mystere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi : mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne, follicitée de tous côtés, se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie, & sur la résolution qu'el-

le avoit prise elle-même de ne pas la gêner dans fon choix. Cependant ce choix l'allarmoit. Ma fille, disoit-elle, va préférer Verglan; il y a du-moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y fouscrire sans se plaindre elle épousera un homme qu'elle n'aime point, & le fouvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son ame, elle sera victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux facrifice? A Dieune plaise; non, je veux que son inclination la décide; mais je puis diriger son inclination en l'éclairant, & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérience du sien; qu'elle voye par les yeux de sa mere, & qu'elle croye, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors fe trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien sur les K 3 mœurs

150 CONTES MORAUX.

mœurs, les usages, les maximes du Monde. Elle animoit la contradiction; & sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractere la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société sourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matiere à leurs réslexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoit constramment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeste, ne laissoit pas que de désendre le parti des bonnes mœurs

avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec fa fennne, faifoit alors la nouvelle des soupers. On disoit, qu'après une querelle affez vive, & des plaintes ameres de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne fe devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la fottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe. à qui d'Auberive faisoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un fouper. & que jamais deux couples d'Amans

n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus fage. On parle du bon vieux tems, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; on enfermoit, on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réfervée, sa triste & sidele moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son Amant & pour ellemême. On avoit eu la fottife d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de fon épouse; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur je ne conçois pas comment dans ces fi cles barbares on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui, voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au lein des familles. Si les époux s'aiment, à-la-bonne-

K 4

heu-

heure: ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent l'un à l'autre la parole d'être fideles. Ils cessent d'être amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs fociales, des mœurs douces. Cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, & le complaisant de sa femme? - Assurément, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa consiance à qui nous honore de la sienne, & de se rendre tourà-tour dans la vie les offices de l'amitié? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus fûr & plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui par état ne fait qu'un avec nous? & quand par malheur on ne trouve plus le plaisir chez foi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de son côté sans jalousie & sans obstacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter sincérement.

D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme & de ses enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer... Bon, reprit Verglan, préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela fera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fair la fainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs facrés pour les époux, il n'y en aura gueres pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du tems de nos peres; mais la masse des mœurs étoit faine, la plaie se refermoit aussitôt. Aujourd'hui c'est un corps languiffant, qu'un poison lent pénetre & consume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au fein de leur famille; de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse, & la consolation K 5

154 CONTES MORAUX.

de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere foit affligée des égaremens de fon fils, qu'un pere foit accablé de quelques revers de fortune, font ils un réfuge, un appui l'un pour l'autre? Ils font obligés de chercher au-dehors où dépofer leur peine, & le foulagement est bien foible de la part des étrangers.

Tu parles comme un Oracle, mon fage Belzors, disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiffent pas mieux de s'aimer, d'être fideles toute leur vie? Je veux seulement, si par malheur ce gout mutuel vient à cesser, qu'on se console & qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seroient aimés du tems de nos peres, de s'aimer de-même si le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche, Madame, reprir Belzors? L'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre sans honte au gré de leurs desirs. Verglan m'avouera sans peine que la vie que l'on mene dans le monde est agréable, & naturellement il est assez doux de changer d'objet; notre foiblesse même nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs? Moi je n'ôte rien, dit Verglan; mais je

weux que chacun puisse vivre à sa guise, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contens, tout le monde

doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à-propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta semme te passe la rhubarbe, & que tu lui passes le féné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence, - J'ai soutenu que rien n'étoit plus raifonnable, mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. - Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie : elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête; mais quand elle le feroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé, & tout le monde m'en félicire comme de quelque chose de merveilleux : il semble qu'on

qu'on ne me croye pas affez de bon-sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Mesfieurs les Rigoristes, je les honore beaucoup, mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant, le plus heureux sera le plus sage. - Au reste, comment se porte la Marquise, lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos? - A merveille, Madame; hier encore nous soupâmes ensemble, & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. - Ma foi cela pourroit bien être: déjà même hier, au fortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette premiere épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mere qui s'en apperçut, laissa un libre cours à ses réslexions; mais pour la mettre sur la voie: J'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caracteres. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu: voyez cependant comme ils different l'un de l'autre! & chacun d'eux croit avoir rai-

fon.

fon. Le cœur d'Emilie faisoit de son mieux pour excuser dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siecle. Avec quelle légéreté, disoit-elle, on traite la pudeur & la foi! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la Nature! & Verglan donne dans ces travers! que

n'a-t-il l'ame de Belzors!

Quelque tems après Emilie & sa mere étant au Spectacle, Belzors & Verglan se présenterent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La scene des Enfans fit dire à Verglan quelques bonsmots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors fans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors? Oui, je l'avoue: je n'entens jamais fans treffaillir les tendres noms de pere & de mere; le pathétique de la Nature me pénetre ; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; & quand ce vint au dénouement, Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à-la-bonneheu-

158 CONTES MORAUX.

heure; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors; mais je m'en fens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne; Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur fon rival. Après le spectacle ils virent paffer le Chevalier d'Olcet en pleureufes. Qu'est-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger ? C'est un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. - Dix mille écus! viens donc que je t'embrasse. Cet oncle - là est un galant homme. Dix mille écus! il est charmant. Belzors l'embrassant à son tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort; je sçai que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-tems fervi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous scavez qu'il étoit si vieux. C'est un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis ; & le bien qu'il

vous a laissé, n'en payeroit pas un semblable. C'est un trisse ami qu'un vieil oncle, dit Verglan; & dans la regle, il faut que chacun vive à son tour Les jeunes gens seroient fort à plaindre si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une replique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentillesses de Verglan; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à souper.

On joua, Verglan & Belzors firent un trictrac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreffante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs, & la bonne mere, en faisant son trio, ne laissoit pas que d'avoir l'œil sur sa fille, & de lire sur son visage ce qui se passoit dans son cœur. La fortune savorisa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle sût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas soussirir, en le voyant s'engager dans une

per-

perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus; il se piqua, il doubla son ieu. & avant le souper il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris: il fit son possible pour être enjoué, mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire; il en fut humilié, & le dépit allois s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoit ému, fut doux & modeste selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiete de l'issue qu'elle auroit, mais desirant qu'elle fit son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan perdoit l'impossible. Le tremblement de sa main & la pâleur de son visage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors avec une complaifance inépuisable lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons-là ; je crois pouvoir

voir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissemens. Le seul Verglan y parut insensible, & dit d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer

fi long-tems.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant fon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, disoit-elle! Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devroit-elle pas cesser dès qu'on s'apperçoit que l'on est séduite? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle est cette mesintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'essime?

Le matin, selon son usage, elle parut au levé de sa mere. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il saut cependant tâcher d'être jolie; car je te mene ce soir aux Thuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'Univers sût abandonné; je suis bien aise qu'on y revienne.

Tome II. Vers

Verglan ne manqua pas de s'y rendre. & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assiss autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne étoit remplie de ces jeunes nymphes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent les desirs sur leurs pas, Verglan les connoissoit toutes, & leur fourioit en les suivant des yeux. Celleci, disoit-il, c'est Fatmé. Rienn'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon: il lui a donné vingt mille écus en six mois; ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle - là est la célebre Corine : sa maison est le temple du luxe ; fes foupers font les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette Blonde si modeste & dont les regards se promenent languissament de tous côtés? Elle a trois Amans, dont chacun se flatte d'être le teul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légeres, & leur perfuasnader tour-à-tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modele de coquetterie. & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légéreté. Elle ira loin sur ma parole. & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne? - Oh oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent, elles scavent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes - vous initié à ces mysteres ? - Non Madame; je veux croire que tout cela est fort amusant, mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au falut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan fur cette distinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il est vrai, dit il, Madame, qu'on me tient rigueur en public, mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle recut la visite d'Eléonore, jeune venve

d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable, elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur & de grace, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légere & facile à réparer. Non pas pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Hléonore; un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa consiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aifément. Il étoit sans-doute d'une jolie figure, demanda Verglan? - Non, Monfieur, mais fon ame étoit belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame! Etoit-il jeune au moins? - Point du tout, il étoit dans l'âge où l'on est sensé quand on a de quoi l'être. - Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance. l'estime, les procédés honnêtes vont tout feuls avec une femme aimable; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous affortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours, en un mot, d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos confeils font les plus galans du monde. dit Eléonore en s'en allant, mais par malheur ils sont déplacés Voilà une belle prude! dit Verglan dès qu'elle fut fortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la fagesse & de la raison, & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité; qui t'en empêche? Elle feule peut le trouver mauvais. Scavez - vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors; & si i'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru receyoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter ellemê-L 3

même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah que mon cœur lui est un peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête-homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disoit - il du ton de la pitié; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoye. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de desobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés, & sa rougeur laissoit voir l'agitation de fon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il fe retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots. Vous avez dû me trouver bien roma-, nesque, belle Emilie, de n'avoir fait n fi long-tems parler que mes yeux! Ne m'accufez pas d'une injuste défiance; , j'ai lu dans votre cœur, & si je n'a-, vois eu à consulter que lui, j'étois bien " fûr de sa réponse. Mais vous dépen-, dez d'une mere, & les meres ont des " caprices. Heureusement la vôtre vous » aime, & sa tendresse a éclairé son - choix.

choix. Le renvoi de Belzors m'annonce qu'elle s'est décidée, mais votre a-, veu doit précéder le sien : je l'attens avec l'impatience du plus tendre & du plus violent amour". Emilie ouvrit ce billet sans scavoir d'où il lui venoit: elle en fut offensée autant que surprise, & n'hésita point à le communiquer à sa mere. Je vous sçais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit, lisez sa lettre. Emilie obéit & lut : " Madame, j'honore la " vertu , j'admire la beauté , je rends n justice à Eléonore; mais le Ciel n'an t-il favorifé qu'elle? Et après avoir adoré dans votre image ce qu'il a fait , de plus touchant, me croyez-vous en n état de suivre le conseil que vous m'avez donné? Je ne vous dirai pas com-" bien il est cruel: mon respect étouffe " mes plaintes. Si je n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai du-moins les senti-" mens, & ce caractere est ineffaçable". Emilie ne put achever fans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit: Oh çà ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux LA

deux rivaux; mais c'est à toi de dicter mes réponses. - A moi, ma mere! - A qui donc? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage? Est-ce mon cœur que je dois confulter? - Ah! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne? N'avezvous pas le droit de disposer de moi? --Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens font bien nés tous les deux; l'état, la fortune sont à peu près les mêmes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari: gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mere, & les arrosoit de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disoit-elle, en m'éclairant sur mon choix; plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choisi, me sera cher: mon cœur ose vous en répondre. - Non ma fille, on n'aime pas ainfi par devoir, & tu fçais mieux que moi - même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai: je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons. je mets la main à la plume,

je vais écrire, tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere, une main sur ses yeux & l'autre sur son cœur, elle essayoit en vain d'obéir; sa voix expiroit sur ses levres. Hé bien, disoit la bonne mere, auquel des deux allons-nous répondre? sinis, ou je vais m'impatienter A Verglan, dit Emilie d'une voix soible & chancelante. — A Verglan, soit; que lui

dirai je?

" Il n'est pas possible, Monsieur qu'un n homme qui se doit comme vous à la n fociété, y renonce pour vivre au fein n de sa famille. Mon Emilie n'a pas de n quoi vous dédommager des facrifices , qu'elle exigeroit. Continuez d'embel-, lir le Monde, c'est pour lui que vous " êtes fait". — Est-ce là tout? — Oui ma mere. — Et à Belzors, que lui dirons - nous? Emilie continua · de dicter avec un peu plus de confiance. , Vous , trouver digne d'une femme aussi vern tueuse que belle, ce n'étoit pas Monn sieur, vous interdire un choix qui m'inn téresse autant qu'il m'honore; c'étoit " même vous y encourager. Votre moa destie a pris le change, & vous avez " été " été injuste envers vous-même & envers moi. Venez apprendre à mieux

, juger des intentions d'une bonne me-

re. Je dispose du cœur de ma fille, " & je n'estime personne au monde plus

, que vous.

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria Madame du Troëne: tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit quand tu aurois confulté mon cœur.

Belzors accourut ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mere, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.

APOLOGIE DU THÉATRE,

O U

AN ALYS E de la Lettre de Mr. Rous-SFAU, Citoyen de Geneve, à Mr. D'A-LEMBERT, au sujet des Spectacles.

E LUI qui a regardé les Belles-Lettres comme une cause de la corruption des mœurs; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas dû approuver qu'on envoyât ses Concitoyens à une Ecole de politesse & de goût: mais sans nous prévenir contre ses principes, discutons-les de bonne foi.

Mr. d'Alembert a proposé aux Genevois d'avoir un Théatre de Comédie.
" Voilà, dit Mr. Rousseau, le conseil
" le plus dangereux qu'on pût nous don" ner.

" Vous serez (dit-il à Mr. d'Alembert) " le premier Philosophe qui ait ja-" mais excité un Peuple libre, une peti, te Ville & un Etat pauvre, à se char-

" ger d'un Spectacle public ".

Il fait voir que Geneve est hors d'état de soutenir un Spectacle sans un préjudice réel: 1. Par le petit nombre de ses habitans: 2. Par la modicité de leur fortune: 2. Par la nature de leurs richesses, qui n'étant pas le produit des biens fonds, mais de l'industrie & du commerce, exigent d'eux une application continuelle: 4. Par le goût excessif des Genevois pour la campagne, où ils passent six mois de l'année. Il ajoute qu'il est impossible qu'un établissement si contraire aux anciennes maximes de sa Patrie, y soit généralement applaudi. " Supposons cependant , (poursuit-il), supposons les Comédiens , bien établis dans Geneve, bien conte-, tenus par nos Loix, la Comédie floris-" sante & fréquentée; le premier effet " sensible de cet établissement sera, com-5, me je l'ai déjà dit, une révolution dans , nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs.

Au-lieu de Spectacles, Geneve a des Cercles ou Sociétés de douze ou quinze personnes qui louent à frais communs un appartement commode, & où les associés se rendent. , Là, chacun se livrapt aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on sume; les semmes & les silles se rassemblent de leur côté, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre; les hommes, sans être fort sévérement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement... Mais dès l'instant qu'il y aura une Comédie, a dieu les cercles, adieu les sociétés ". Voilà, dit Mr. Rousseau, la révolution

que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup, & que l'on joue trop dans les cercles; mais il foutient avec son éloquence, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, & croit l'excès du jeu très-facile à réprimer, si le Gouvernement s'en mêle. Il convient aussi que les femmes, dans leur société, se livrent volontiers au plaisir de médire, mais par-là même elles tiennent lieu de censeurs à la République. , Combien n de scandales publics ne retient pas la " crainte de ces féveres observatrices"! Tout cela peut paroître ridicule à Paris, quoique très-sensé pour Geneve; & Mr. Rousseau a sur nous l'avantage de mieux connoître fa Patrie

Il est vraisemblable qu'en deux ans de Comédie tout seroit bouleversé: c'est-à-

dire,

dire, qu'on n'iroit plus à l'heure du Spece, tacle, fumer, s'enivrer & médire dans les cercles; & que l'agréable vie de Paris prendroit à Geneve la place de l'ancienne simplicité. Mr. Rousseau se plaint déjà qu'on y éleve les jeunes-gens à la Françoise.

" On étoit plus grossier de mon tems, " dit il , les enfans étoient de vrais po-" lissons; mais ces polissons ont fait des " hommes qui ont dans le cœur du zele " pour servir la Patrie, & du sang à ver-

n fer pour elle.

Mr. Rousseau croit être à Lacédémone. Mais Geneve, ne lui déplaise, a de meilleurs garans de sa liberté que les mœurs de ses citoyens; & grace à la constitution de l'Europe, elle n'a pas besoin d'élever des dogues pour sa garde.

Cependant que le goût du luxe, inféparable de celui du spectacle, que les maximes de nos tragédies, la peinture comique de nos mœurs, le silence même & la gêne qui regnent dans nos affemblées, & qu'il regarde comme indignes de l'Esprit Républicain, que tout ces inconvéniens soient tels qu'il les envisage par rapport à Geneve, il est plus en état que nous d'en juger. Qu'il choissse à fa

Patrie les fêtes, les jeux, les spectacles qui lui conviennent; c'est un soin que nous lui laissons. Nous applaudissons à son zele, nous admirons ce Patriotisme éclairé, vigilant & courageux; cette éloquence noble & simple, qui n'a rien d'inculte & rien d'étudié, où la douceur & la véhémence, les images & les fentimens, le ton philosophique & le langage populaire sont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art ne s'y fait point sentir. Telle est la justice que j'aime à rendre aux intentions & aux talens de Mr Rouffeau. Mais que pour détourner les Genevois de l'établissement proposé, il leur présente le Théâtre le plus décent de l'Univers comme l'école du vice, les Poëtes comme des corrupteurs, les Acteurs comme des gens non seulement infames, mais vicieux par état; les spectateurs comme un peuple perdu, & à qui le Spectacle n'est utile que pour dérober au crime quelques heures de leur tems; c'est ce que l'évidence de la vérité peut seule rendre pardonnable. le crains bien que Mr. Rousseau n'ait écrit toutes ces choses dans cette fermentation qu'il croit appaisée, & qui peut-être ne l'est pas asfez. Quoi qu'il en soit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de fon style, & croiront être aussi éloquens que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je suppose qu'il a voulu effrayer ses concitoyens, & qu'il a oublié Paris pour ne s'occuper que de Geneve. Je vais donc le suivre pas à pas, sans hu-

meur & fans invective.

Il considere d'abord le Spectacle comme un amusement "Or, dit-il, tout "amusement inutile est un mal pour un "être dont la vie est si courte & le tems

" si précieux.

1. Il avouera que ce mal existe à Geneve sans le Spectacle, à-moins que boire, jouer & sumer ne lui semblent des occupations utiles. 2. Un amusement qui délasse & console la vie laborieuse, qui occupe & détourne du mal la vie oissive & dissipée, n'est pas sans quelque utilité.

3. Peut être y a-t-il des devoirs pour tous les instans de la vie, peut-être une heure de dissipation est-elle un larcin fait à la société. Mais à qui le persuaderezvous? Et si la société se relâche ellemême de ses droits, si elle vous dit: J'exige moins, pour obtenir plus sûrement, plus librement ce que j'exige; si les homenes.

mes,

mes, pour n'être ni tyrans, ni esclaves les uns des autres, se permettent par intervalles cet oubli mutuel & paffager à s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent ensemble que pour être heureux, & que le délassement est un besoin de leur foiblesse; avez-vous à leur repliquer que vous êtes hommes comme eux, & que tous vos momens sont pleins? le scais qu'il n'y a que l'homme qui broute, dont la société n'ait rien à exiger; mais elle n'attend de personne une servitude affidue. Promenez-vous donc fans remords deux heures du jour à la campagne, tandis qu'à Paris nous les passons à entendre Athalie ou Cinna, le Misantrope ou le Tartuffe.

" Un Barbare à qui l'on vantoit la magnificence du Cirque & des Jeux éa tablis à Rome, demanda: Les Romains n'ont ils ni femmes ni enfans?

le Barbare avoit raison.

Ce Barbare ne favoit pas que le premier besoin d'une société, est d'être en paix avec elle-même; qu'il y avoit à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipoit que dans les fêtes; & que lorsqu'un Peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre jo-

Tome II.

yeux. Ce Barbare auroit condamné les Cercles de Geneve comme les Spectacles de Rome, & il auroit en tort.

" Je n'aime point qu'on ait besoin d'atstacher son cœur sur la scene, comme s'il étoit mal au-dedans de nous.

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude, mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux mêmes sans langueur & sans ennui. On a beau être à son aise au-dedans de soi, on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire, se suo intuitu beat; encore, selon notre soible maniere de concevoir, a t-il pris plaisir à se répandre.

" Les Spectacles sont faits pour le peuple, & c'est par leurs esfets sur lui " qu'on peut déterminet leurs qualités " absolues... Quant à l'espece des Spectacles, c'est nécessairement le plaisir " qu'ils donnent, & non leur utilité qui

, la détermine.

C'est au Poëte à rendre l'utile agréable, & tous les bons Poëtes y ont réussi : les détails en vont être la preuve. Mais c'est de quoi Mr. Rousseau est très éloigné de convenir.

, La

La Scene en général est (dit-il) un a tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroieut plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est n seulement à celles qui ne sont point générales & qu'on hait naturellement ... Et alors ces passions de rebut sont employées à en faire valoir d'autres, finon plus légitimes, du-moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scene. Un homme sans passions, ou qui les " domineroit toujours, n'y sçauroit inn téresser personne... Qu'on n'attribue , donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs, qu'il ne peut que suivre & embellir.

La Scene est un tableau des passions dont le germe est dans notre cœur: voilà le vrai; mais l'original du tableau est dans le cœur de peu de personnes. S'il n'y avoit à la Cour que des Narcisses, Britannicus n'y seroit point soussert; s'il n'y avoit que des Burrhus, Britannicus

y seroit inutile; mais il y a des hommes vaguement ambitieux, & irréfolus encores ou mal affermis dans la route qu'ils doivent suivre; c'est pour ceux-là que Britannicus est une leçon, & n'est point une infulte.

Il y a par - tout des passions nationales & consitutives de la Société; tel étois l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; tel est parmi nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il est certain que le Théâtre doit ménager, flatter même ces passions, s'il veut gagner la faveur du Public; rien n'est plus naturel, ni plus juste. L'Apôtre d'une morale opposée au génie, au caractere, au gouvernement d'une Nation, en est communément ou le jouët, ou le martyr. Il est sensé que ce qui constitue les mœurs nationales d'un Peuple, convient à ce peuple : nul homme privé n'a droit de lui en demander compte. Mais toute passion qui ne tient point à ce caractere général, est livrée à la censure du Théâtre. La haine, la vengeance, l'ambition personnelle, la basse envie, l'amour effréné, l'orgueil tyrannique, tout ce qui

attente à la Société, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire; les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué fans ménagement. Plus la peinture en est vive & la satyre accablante, plus le spectacle

est applaudi.

Il est une passion contre laquelle il seroit absurde de se déchaîner sans réserve: c'est la passion de l'amour; & c'est
la seule dont Mr. Rousseau ait pu dire
qu'on la fait valoir au Théâtre aux dépens
de celles qu'on y peint avec des couleurs
odieuses. Nous aurons lieu d'examiner
dans la suite quand & comment l'amour
est intéressant sur la Scene, & pourquoi

il v est protégé.

Il en est des goûts, des opinions, des ridicules nationaux, qui ne sont en euxmêmes ni bien ni mal, comme des passions nationales dont je viens de parler. La Société qui les adopte, se les rend personnels; & il n'est pas raisonnable de vouloir qu'elle soit la fable d'elle-même. Ainsi, par exemple, celui qui au milieu de Pekin iroit se moquer de l'Architecture Chinoise, & traiter d'imbécilles tous ceux qui habitent sous ces toits sans symétrie & sans proportion; celui-là, dis-

M 3

je, ne seroit pas sage: il auroit peut-être raison par-tout ailleurs, mais à Pekin il auroit tort.

Ainsi tout n'est pas du ressort du Théâtre; c'est l'école des Citoyens, & non celle de la République. Voilà, ce me semble, quelle est la distinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager sur la Scene, & celles qu'on y peut censurer. Si la constitution politique est mauvaise, si les mœurs fondamentales sont altérées ou corrompues dans leur masse, le Théâtre n'y peut rien, je l'avoue; mais en attaquant les vices épars & les passions naissantes, le Théâtre ne peut-il pas arrêter ou rallentir la contagion de l'exemple? C'est ce qui reste à examiner

Mr. Rousseau attribue à Moliere & à Corneille des ménagemens auxquels je suis bien convaincu que ni l'un ni l'autre n'avoient pensé. Ils ont écrit pour leur siecle sans-doute, ils en ont consulté les mœurs & le goût; c'est-à-dire qu'ils ont pris dans l'opinion de leur siecle les moyens de l'affecter, de l'intéresser à leur gré. Mais quel est le vice qu'ils ont ménagé? quelle est la passion qu'ils ont flattée? Si Moliere avoit eu la timide cirsonspection qu'on lui attribue, auroit-il

jamais démasqué l'hypocrite? Dans le Cid, Corneille autorise le duel; mais dans quelle circonstance ? C'est un fils qui venge son pere, & qui réduit à l'alternative de deux devoirs opposés, préfere le plus inviolable. Ce n'est pas la vengeance, c'est la pitié qui se signale dans le Cid, & qui enleve les applaudiffemens.

Le duel est un usage barbare; mais, l'usage établi, l'honneur de Dom Diegue mortellement offensé, il n'étoit pas plus permis au Cid de pardonner l'insulte faite à son pere, que de lui enfoncer luimême le poignard dans le fein. C'est donc un acte de vertu, & le devoir le plus facré de la Nature, qui est recommandé dans cette Tragédie, l'une des plus morales & des plus intéressantes qui aient paru sur aucun Théâtre du Monde.

Si quelque chose peut faire sentir la barbarie du point-d'honneur, c'est l'affreuse nécessité où ce préjugé réduit le Cid; mais il est aisé de voir pourquoi Corneille a respecté dans les Espagnols & devant les François, une opinion adhérente au principe fondamental de la

Monarchie.

" Si les chefs - d'œuvres de ces Aun teurs (Corneille & Moliere) étoient encore à paroître, ils tomberoient in-

failliblement aujourd'hui, dit Mr. Rouf-

feau; & si le Public les admire enco-

re, c'est plus par honte de s'en dédi-

re, que par un vrai sentiment de leurs beautés.

Mr. Rousseau a-t-il pu croire, a-t-il voulu nous perfuader que nous faisons semblant de rire, de pleurer, de frémir à ces Spectacles? Et le Public, pour savoir s'il s'amuse ou s'il est ému, serat-il obligé de demander comme le jeune Etranger à son Mentor: Mon Gouverneur, ai-je bien du plaisir? Mr Rousseau mérite qu'on lui réponde plus férieusement; mais faut il ausii nous réduire à prouver que Cinna, Polieucte, le Misantrope, le Tartuse, &c. nous intéresfent & nous enchantent? Quand même l'impression en seroit affoiblie, combien de causes peuvent y contribuer, qui n'ont rien de commun avec les mœurs? L'afsertion est laconique; la discussion ne le feroit pas.

S'il est vrai que sur nos Théâtres la meilleure Piece de Sophocle tomberoit tout à plat, ce n'est point par la raison

du'on ne sçauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point. Car au fonds toutes les meres ressemblent à Jocaste, tous les ensans ressemblent à Oedipe, en ce qui fait l'intérêt & le pathétique de la Tragédie de Sophole; & je ne pense pas qu'on nous soupçonne d'avoir moins d'horreur que les Grecs pour le parricide & l'inceste.

Ce n'est donc pas le fonds, mais la fuperficie des mœurs qui a changé, & c'est en quoi le Poëte est obligé de confulter le goût de son fiecle: mais ceci demanderoir encore un long détail pour

être expliqué.

" Il s'ensuit de ces premieres observations, dit Mr. Rousseau, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une

, nouvelle énergie aux passions,

Cette conclusion a trois parties; la premiere est vraie dans un sens: le Théâtre ménage, favorise les mœurs nationales, les fortisse, & c'est un bien. Car les mœurs nationales tiennent à la constitution politique; & celle-ci sût-elle mauvaise, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édisse, en attendant qu'il soit

M 5

reconstruit. Si Tunis ne pouvoit subsister que par le pillage, la piraterie devroit être en honneur sur le Théâtre de Tunis. Mais si par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangeres ou nuisibles au génie du Gouvernement & au maintien de la Société, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le Théâtre favorise; je n'en vois point que le Public ne permette de censurer. Toutes les inclinations pernicieuses sont condamnées au Théâtre, toutes les passions funestes y inspirent l'horreur, toutes les foiblesses malheureuses y font naître la pitié & la crainte. Les sentimens qui de leur nature peuvent être dirigés au bien & au mal, comme l'ambition & l'amour, y font peints avec des couleurs intéressantes ou odieuses, selon les circonstances qui les décident ou vertueux ou criminels. Telle est la regle invariable de la Scene Tragique, & le Poëte qui l'auroit violée, révolteroit tous les esprits : c'est un fait que je vais rendre sensible dans peu, par les exemples même que Mr. Rouffeau a choifis.

" Te scais, dit-il, que la Poëtique du , Théâtre prétend faire tout le contraire, " & purger les passions en les excitant; mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que pour devenir n tempérant & fage, il faut commencer

par être furieux & fou?

Mr. Rousseau étoit de bonne - foi : je n'en doute pas. Mais n'étoit-il pas trop anime du zele patriotique, en écrivant ces choses étranges? Personne ne sçait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préferver les enfans des excès du vin, on leur faisoit voir des esclaves dans l'ivresse. L'état honteux de ces esclaves inspiroit aux enfans la crainte ou la pitié, ou l'une & l'autre en même tems; & ces passions étoient les préservatifs du vice qui les avoit fait naître. L'artifice du Théâtre n'est autre chose, & Mr. Rousfeau en est bien instruit. Dira-t-il que pour rendre leurs enfans tempérans & sages, les Spartiates les rendoient furieux & fous?

2. Il ne faut, dit-il, pour sentir la » mauvaile foi de ces réponses, que con-, fulter l'état de son cœur à la fin d'une

? Tragédie.

Hé bien, je choisis les trois Pieces du Théâtre où la plus féduisante des passions est exprimée avec le plus de chaleur & de charmes, Ariane, Inès & Zaire: je

demande à Mr. Rousseau, s'il croit que l'impression qui en reste soit une disposition à ce que l'amour a de vicieux ? Que seroit-ce si je parcourois les Tragédies où la jalousie sombre & cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne paroissent qu'entourées de furies. & déchirées de remords ? Mr Rouffean a-t il consulté son cœur à la fin de Polieucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope ? Est-ce le goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces Specta--10 hi - même, en supposant, comme de raion fon, qu'il ne se croit pas plus incorrup-

tible que nous. Mais voici bien un autre paradoxe. Toutes les passions sont sœurs; une e feule fuffit pour en exciter mille; &

les combattre l'une par l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus

Observors d'abord qu'il s'agit de la terreur & de la pitié, qui sont les resno forts du pathétique. Ainsi tout ce qui excite en nous la pitié, nous dispose à la vengeance; ainsi la crainte que nous inspirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets

fanglans de la haine; cette crainte, disie, est elle-même le germe des passions qui la font naître. Est-ce dans la tête d'un Philosophe que tombent de pareilles idées ? La fenfibilité fans doute est la base des affections criminelles, mais elle l'est de-même des affections vertueuses. Tout ce qui l'excite la rend féconde; mais elle produit des baumes ou des poisons, selon les semences qu'on jette dans l'ame; & s'il est des ames qui corrompent tout, ce n'est pas la faute du Théâtre.

, Le seul instrument qui serve à les purger (les passions), c'est la raison; & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul

effet au Théâtre.

Voilà deux affertions également dénuées de preuve, & qui toutes deux en avoient grand besoin. Je demande à Mr. Rousseau si la raison elle-même a quelque moyen plus fûr de contenir une passion, que de lui opposer pour contrepoids la crainte des dangers & des remords qui l'accompagnent? Est-ce par des calculs géométriques? est-ce par des définitions idéales que la raison corrige les mœurs?

Quant au fait que Mr. Rousseau a-

vance pour la seconde fois, qu'il nous dise s'il regarde le rôle de Caton a dans la Tragédie d'Adisson, comme déplace au Théâtre? Ce rôle si intéressant & si beau, est la raison & la vertu même. Il est aussi calme qu'il est pathétique; & si l'héroïsme en étoit moins tranquille, il feroit beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au Théâtre Anglois ? Toutes les vertus, fur la Scene Françoise, n'ont-elles pas leurs maximes pour regle? n'y voit-on que des furieux ou des fanatiques? L'humanité, la grandeur d'ame, l'amour de la Patrie, l'enthousiasme même de la Religion, n'y sont-ils pas aussi éclairés, aussi raisonnés qu'ils peuvent l'être sans froideur ? Mr. Rousseau ne se souvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polieucte, Burrhus? &c.

" Qu'on mette, dit-il, pour voir, sur " la Scene Françoise, un homme droit " & vertueux, mais simple & grossier... " qu'on y mette un sage sans préjugés, " qui, ayant reçu un affront d'un spadassin, refuse de s'aller faire égorger " par l'offenseur; & qu'on employe tout " l'art du Théâtre pour rendre ces per-" sonnages intéressans, comme le Cid, au Peuple François, j'aurai tort si l'on réussit.

On ne réussira point, & vous aurez tort: 1. la grossiéreté n'est bonne à rien. nous la rejettons de la Société & du Théà. tre: 2. le sage est un personnage fort respectable, mais la bravoure est une de ces qualités nationales que le Théâtre François doit honorer. Si le sage est un Thémistocle, nous l'admirerons; s'il n'est que patient ou timide, il n'est pas digne d'occuper la Scene. En un mot, l'homme sans préjugés attaquera les nôtres; & il en est que l'on doit respecter. Mais indépendamment de ces convenances. l'intérêt doit naître de l'émotion: or un caractere que rien n'émeut, ne scauroit nous émouvoir, à moins qu'il ne soit dans une fituation pareille à celle de Caton: Colluctantem cum aliqua calamitate. D'ailleurs la pitié, ce sentiment si naturel & si tendre, nous touche plus que l'admiration : ainfi, quelque empire qu'ait fur nous la raison, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être aussi pathétique, aussi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur, tel qu'il nous est peint dans le Cid.

" Mais en supposant les Spectacles aussi

parfaits, & le Peuple aussi bien dispose qu'il soit possible, encore, dit Mr. Rousseau, ces esfets se réduiroient ils parien, faute de moyens pour les rense dre sensibles. Je ne sçache que trois instrumens à l'aide desquels on puisse pagir sur les mœurs d'un Peuple; sçavoir, la force des loix, l'empire de

", l'opinion, & l'attrait du plaifir: or les , loix n'ont nul accès au Théâtre... L'o-

, pinion n'en dépend point . . . Et

, tout son esset est de nous y ramener

, plus fouvent".

Suivons, s'il est possible, le fil de ces idées, & voyons d'abord quelle est la supposition. Le Spectacle aussi partait qu'il peut l'être, c'est-à-dire, lans-doute l'innocence & le crime, le vice & la vertu, les bons & les mauvais exemples présentés sous le point de vue le plus moral. Le Peuple aussi bien dispose, c'està-dire, au moins, avec ce goût général de la vertu, & cette averfion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impressions de l'un, & à repouffer les atteintes de l'autre, quand la vertu lui est présentée avec ses charmes. & le crime avec son horreur. Cela posé ,

posé; qu'est-il besoin de la force des loix, & de l'empire de l'opinion; pour lui faire goûter des peintures consolantes pour les bons, & effrayantes pour les méchans? L'attrait d'un plaisir honnète ne lui suffit-il pas pour le ramener à un Spectacle selon son cœur, où la vertu qu'il aime est comblée de gloire; où le vice qu'il hait ne se montre que chargé d'opprobre, & malheureux même dans

fes fuccès?

Parmi les instrumens à l'aide desquels on peut agir sur les mœurs, Mr. Roufseau a omis le plus puissant, qui est l'habitude. Des affections répétées naissent les inclinations, & celles-ci décidées au bien ou au mal, constituent les mœurs bonnes ou mauvaises. Tel est l'infaillible effet des émotions que le Théâtre nous cause : quelques passageres qu'elles soient; il en reste au moins une foible empreinte; & les mêmes traces approfondies, se gravent si avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais estil besoin de prouver quel est l'empire de l'habitude, & Mr. Rousseau lui - même peut-il se le dissimuler?

Il attribue, en passant, aux Acteurs de l'Opéra, un ressentiment un peu vis de Tome II.

l'ennui qu'ils lui ont causé. Néron chantant au Théâtre, faisoit égorger ceux qui s'endormoient... Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris, ah! si vous aviez joui de la puissance Impériale , je ne gémirois pas maintenant d'avoir " trop vécu". Il faut que Mr. Rouffeau attache à son sommeil une prodigieuse importance, ou qu'il ne lui en coûte guere pour imaginer des affaffins.

Le Théâtre rend la vertu aimable... , il opere un grand prodige, de faire ce , que la vertu & la raifon font avant lui ! Les méchaus sont hais sur la Scene;

n font-ils aimés dans la Société?"

J'observe, 1. que si tous les hommes aiment la vertu. & détestent le vice de cet amour actif & de cette haine véhémente que l'on respire au Théâtre, tous les hommes ont de bonnes mœurs; & si Mr. Rousseau peut me le persuader, j'aurai autant de plaisir que lui à le croire. 2. Oue si cet amour & cette haine sont affoupis dans l'ame, les impressions du Théâtre font un bien en les réveillant. 3. Que si l'on n'aime la vertu. & si l'on ne hait le vice que dans autrui, comme il le fait entendre, le grand avantage du I héâtre est de nous ramener à nous-mêmes par la terreur & la pitié; de nous mettre à la place du personnage dont les égaremens nous effrayent, ou dont nous plaignons les malheurs; en un mot de nous rendre personnels cette haine & cet amour que le vice & la vertu nous inspirent, quand nous les voyons dans autroi.

" Je doute que tout homme à quil'on " exposera d'avance les crimes de Phe-" dre & de Médée, ne les déteste plus " encore au commencement qu'à la fin " de la Piece; & si ce doute est fondé, " que faut-il penser de cet effet si vanté

, du Théâtre ?"

Ce ne sont pas les crimes, ce sont les criminels que l'on déteste moins à la fin de la Piece: l'art du Théâtre les rapproche de nous, en les conduisant pas à pas, & par des passions qui nous sont naturelles, aux forsaits monstrueux dont nous sonnes épouvantés; & c'est en cela même que ces exemples du danger des passions nous deviennent personnels. Une mere qui égorge ses ensans, une semme incestueuse & adultere, qui rejette sur l'objet vertueux de cet amour détestable, toute l'horreur qu'elle doit inspirer, ces caracteres, seulement annoncés, sont aussi l'une le l'acceptant de le la celament annoncés, sont aussi le l'acceptant de la celament annoncés, sont aussi l'une l'horreur qu'elle doit inspirer pessent aussi l'acceptant de l'a

éloignés de nous, que celui d'une lionne ou d'une vipere : il n'est point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais quand les gradations en sont bien ménagées; quand on voit l'ame de Phedre ou de Médée agitée des mêmes sentimens qui s'élevent en nous, susceptible des mêmes retours combattue des mêmes remords, s'engager peu à peu, & se précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature, nous les plaignons comme nos semblables; & ce retour sur nous-mêmes, qui est le principe de la pitié, est aussi celui de la crainte.

La fource de l'intérêt qui nous atta-, che à ce qui est honnête, & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en

, nous, & non dans les Pieces".

Oui, sans doute, la source en est en nous, mais l'art du Théâtre la purifie, L'homme est né bon, je le crois, mais at-il conservé ce caractere? Si les traits en sont altérés, affoiblis, effacés par des habitudes vicieuses; qu'elle morale plus vive, plus fensible, plus pénétrante que celle du Théâtre, peut en renouveller l'empreinte? Si cette morale est saine & pure, elle n'est donc pas infructueuse?

L'hom-

L'homme est né bon, & c'est pour cela mêmê que les bons exemples lui sont utiles: ils n'auroient point de prise sur mon ame si la nature l'avoit fait méchant. En un mot; ou toute instruction est superslue, ou celle du Théâtre, comme la plus frappante, doit être aussi la plus salutaire: telle étoit du-moins la prétention de Corneille, toute vaine & puérile que Mr. Rousseau la suppose: peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus de bon-sens.

"Le cœur de l'homme est toujours droit sur ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui ... c'est quand notre intérêt s'y mêle, que nous présérons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. Que va donc voir le méchant au Spectacle? précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout: des leçons de vertu pour le Public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui".

J'avoue que pour ce méchant déterminé il n'y a de bonne école que la greve. Mais ce méchant est plus juste que Mr. Rousseau dans l'opinion qu'il a du Public, puisqu'il jouit au Spectacle du

3 plai-

plaisir de voir former d'honnêtes gens

dont la probité lui fera utile.

Quant à l'intérêt personnel, il n'éclipse jamais totalement les saines lumieres de la conscience; & plus l'homme est exercé à discerner le juste & l'injuste dans la cause d'autrui, moins il est exposé à s'y méprendre dans la sienne. Pour celui qui est injuste avec pleine lumiere, ou sa corruption est sans remede, ou l'habitude du Théâtre doit réveiller dans son ame l'essroi, la honte & les remords.

" Quelle est cette pitié? die il en par-" lant de celle qu'inspire la Tragédie; " une émotion passagere & vaine, qui " ne dure pas plus que l'illusion qui l'a " produite; un reste de sentiment natu-" rel étoussé bientôt par les passions; " une pitié stérile qui se repast de quel-" ques larmes, & n'a jamais produit le

moindre acte d'humanité".

C'est comme si je disois que la discipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'est ce pas dans l'un & dans l'autre cas, une impression habituelle qui modisse l'ame, & nous fait contracter insensiblement le caractere qui lui est analogue? Si la sré-

quen-

quentation du Théâtre n'influe pas sur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes; & dès lors que devient tout ce qu'on nous dit de la force

de l'exemple?

. Au fonds, quand un homme est alle admirer de belles actions dans des fa-, bles, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-mê-, me? Ne s'applaudit-il pas de sa belle , ame? Ne s'est-il pas acquitté de tout , ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? qu'il la , pratiquat lui - même ? il n'a point de rôle à jouer; il n'est pas Comédien".

Sur qui tombe cette ironie infultante? Est ce à l'aris que Mr. Rousseau atrouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendrissement qu'on éprouve au Spectacle? Il scait que le peuple y est doux, humain, secourable, autant qu'en aucun lieu du Monde; il doit sçavoir que les honnêtes gens y ont le cœur affez-bon pour tolérer, plaindre & soulager ceux même qui les calomnient, & il auroit pu attribuer à la fréquentation du Théâtre quelques nuances de ce caractere géné-

reux & compâtissant qu'il a reconnu dans

les François.

", On se croiroit, ajoute-t il, aussi ", ridicule d'adopter les vertus de ses Hé-", ros, que de parler en vers, & d'en-

", dosser un habit de Théâtre".

Encore un coup, où a-t-il vu cela? Se croiroit- on ridicule d'être humain comme Alvarès, & vertueux comme Burrhus? Mr. Rouffeau le pense-t-il? Estre à lui de nous croire des monstres? Le gigantesque qui est ridicule au Théâtre, le seroit dans la Société; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la Tragédie, ont peint la Nature dans sa vérité, dans sa beauté simple & touchante, & la réalité en est aussi révérée que la siction en est applaudie.

, Tout se réduit à nous montrer la , vertu comme un jeu de Théâtre, bon , pour amuser le Public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter

, férieusement dans la Société ".

O vous, qui regardez la justice & la vérité comme les premiers devoirs de l'Homme, êtes vous juste & vrai dans ce moment? vous, pour qui l'Humanité & la Patrie sont les premieres affections, oubliez-vous que nous sommes des hom-

mes ?

mes? Il v auroit de la folie à une mere d'avoir les entrailles de Mérope; à une épouse d'avoir les sentimens d'Inès! De quel Public nous parlez-vous? Si je connois moins les gens vertueux que vous avez fréquentés, vous m'en donneriez une idée effrovable. Ce sont là cependant les faits d'après lesquels vous décidez, , que la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est , de réduire à quelques affections paf-, sageres, stériles & sans effet, tous les devoirs de la Vie Humaine".

on me dira, poursuit Mr. Rousseau, que dans ces Pieces le crime est toujours puni, & la vertu toujours ré-

" compenfée".

On ne lui dira pas cela, mais on lui dira que le crime y est toujours peint avec des couleurs odieuses & effrayantes, la vertu avec des traits respectables & intéressans. Si quelquefois cette regle a été violée, c'est une difformité mons. trueuse que le Public ne pardonne jamais. Mr. Rousseau avoue qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, même après la catastrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs théâtralcs. Je lui abandonne tous les

exem-

exemples vicieux & reconnus tels; mais de cent Tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt foit pour le crime. Je dis plus, il n'y en a pas une feule au Théatre qui ait réussi avec ce désaut.

" Le fçavoir, l'esprit, le courage ont " seuls notre admiration; & toi, douce " & modeste vertu, tu restes toujours

fans honneurs ".

Remarquez que c'est après s'être plaint que l'on a avili le personnage de Cicéron pour flatter le goût du siecle, que Mr. Rousseau s'écrie que l'esprit & le seavoir ont seuls notre admiration. Qu'elle se présente, Monsieur, cette vertu douce & modeste, & sur le Théâtre, & dans la Société; nos hommages iront au devant d'elle: nous la respectons dure & farouche; indulgente & sociable, elle obtiendra nos adorations.

Les observations jadicieuses que fait Mr. Rousseau sur la Tragédie de Mahomet, devoient sustire, ce me semble, pour déterminer dans son esprit les vrais principes des mœurs théâtrales. Mais comme il n'en veut rien conclure d'opposé à son système, il tâche d'affoiblir l'idée d'utilité qu'elles présentent naturellement. 2 Le fanatisme, dit-il, n'est

pas une erreur, mais une fureur aveugle & stupide, que la raison ne retient jamais... Vous avez beau démontrer à des sous que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens

a les suivre ".

Aussi le but moral de ce Poëme n'estil pas de guérir les Peuples du fanatisme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur est mere de cette fureur aveugle, & c'est dans sa source que l'attaque la Tragédie de Mahomet. En un mot, cet exemple épouvantable des horreurs de la supersition n'en seroit pas le remede, mais peut en être le préservatif

" Je crains bien ajoute Mr. Rousseau, " qu'une pareille Piece jouée devant des " gens en état de choisir, ne fit plus de

Mahomets que de Zophirs".

Je le crois: aussi l'instruction n'est elle pas pour le petit nombre des Mahomets,

mais pour la foule des Seides. 187

Mr. Rouffeau, en louant le goût antique dans le rôle de Thieste, demande avec raison que l'on daigne nous attendrir quelquesois pour la simple humanité souffrante; & c'est à quoi l'on devroit

confacrer ce genre si naturel & si touchant, dont l'Enfant prodigue est le modele, & que les gens qui ne réfléchissent sur rien, ont tourné en ridicule. Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les personnages, comme celui de Thieste, sont si rarement employés au Théâtre. Cependant le goût des Grecs fût-il en cela préférable au nôtre, Mr. Rousseau ne peut-il nous offrir la vérité que sous une face insultante? , Les Anciens, dit-il, avoient des héros, & " mettoient des hommes fur leurs Théà-, tres; nous, au contraire, nous n'y " mettons que des héros, & à peine a-" vons-nous des hommes". Il rappelle un mot d'un vieillard qui avoit été rebuté au Spectacle par la Jeunesse Athénienne, & auquel les Ambassadeurs de Sparte avoient donné place auprès d'eux. " Cette action fut remarquée de tout le " Spectacle, & applaudie d'un battement de main universel. He! que de maux. " s'écria le bon vieillard d'un ton de , douleur: Les Athéniens scavent ce qui n est bonnête, mais les Lacédémoniens le n pratiquent. Voilà la Philosophie mo-" derne, & les mœurs anciennes", obferve Mr. Rouffeau.

Ici je retiens ma plume: il ne seroit pas généreux d'opposer la personalité à la fatyre. J'avoue donc qu'il y a à Paris, comme à Athènes, des étourdis sans décence & sans mœurs. Mais la Jeunesse Athénienne rebutoit un vieillard qui vraisemblablement n'insultoit personne, & Mr. Rousseau sçait bien que nous n'en sommes pas encore-là.

Il revient à fon objet : ", Qu'apprend-" on dans Phedre & dans Oedipe, finon " que l'homme n'est pas libre, & que le

ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de

n la jalousie peut rendre une mere cruelle

" & dénaturée "?

Voilà deux exemples fort différens, & qu'il est bon de ne pas confondre. La cause des événemens tragiques peut être ou personnelle ou étrangere, & celle-ci ou naturelle ou surnaturelle, c'est-à-dire, ou dans l'ordre des choses, ou dans la volonté immédiate des Dieux.

Les Tragédies de ce dernier genre font toutes tirées du Théâtre ancien. Je ne sçais quel intérêt pouvoient avoir les Grecs à frapper les esprits du système de la Fatalité; mais il est certain qu'ils fai-

foient

foient de l'homme un instrument avengle dans la main des Destinées l'avoue que tout le fruit de ces Tragédies se borne à entretenir en nous une sensibilité compatisfante pour des malheurs indépendans de celui qui en est accablé, comme dans Oedipe & dans Phedre. On y joint l'avantage de faire sentir à l'homme sa dépendance; mais comme il en réfulte plus d'horreur que de crainte des Dieux, je crois la morale de ces Tragédies pernicieuse à cet égard. Heureusement elles sont en petit nombre, & l'idée de la Fatalité s'évanouit avec l'illusion théarrale.

Un autre genre est celui où la cause des événemens est dans l'ordre naturel, mais indépendante du cara stere des personnes. Par exemple; en ne supposant à Andromaque & à Mérope que les fentimens naturels d'une mere, c'en est assez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuses & intéressantes. La sense utilité de cette forte de Spectacle est de nourrir & d'exercer en nous les fentimens d'humanité qu'il réveille; car je compte pour très-peu de chose la prudence qu'il peut inspirer. over disbruot

Un troisieme genre place dans l'ame des Acteurs tous les reflorts de l'action & du pathétique, & c'est là, selon mois le plus moral & le plus utile. Le crime & le malheur y sont les effets des pasfions; & plus le crime est odieux, plus le malheur est déplorable; plus aussi la passion, qui en est la source, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderoit à être développé, & rendu sensible par des exemples. Mais je ne fuis déjà que trop long. Il suffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'est faite dans l'Art de la Tragédie, lorsqu'abandonnant les deux premiers genres, il y a substitué celui qui prend sa force pathétique & morale dans le combat des passions & dans les mœurs des personnages.

" Les actions atroces préfentées dans " la Tragédie, font dangereuses, dit Mr.

" Rousseau, en ce qu'elles accoutument " les yeux du peuple à des horreurs qu'il

ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas lip-

n pofer possibles ".

1. Le fait démontre que si les yeux du peuple s'y accourtument, son cœur ne s'y accourtume pas. Mr. Rousseau reconnoît le peuple François pour le plus doux & le plus humain qui soit sur la Terre. Il y

a cependant bien des années que ce periple voit Horace poignarder sa sœur, Agamemnon immoler sa sille, Oreste égorger sa mere. 2. Au-lieu de prendre l'inutile soin de cacher au peuple la possibilité des actions atroces, il faut qu'il sçache que l'homme dans l'excès de la passion est capable de tout, asin de lui faire détester cette passion qui le rend séroce. Voilà quel est le but & l'objet de la Tragédie; &, quoi qu'en dise Mr. Rousseau; tous les grands Maîtres l'ont rempli.

" Il n'est pas même vrai, dit il, que " le meurtre & le parricide y soient tou-" jours odieux. A la faveur de je ne sçais " quelles commodes suppositions, on les

rend permis ou pardonnables ".

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles font ces suppositions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole sa fille pour ne pas desobéir aux Dieux & deshonorer la Grece: Oreste égorge sa mere sans le sçavoir, & en voulant frapper le meurtrier de son pere: Horace poignarde Camile dans un premier mouvement de sur eur, excité par les imprécations qu'elle vomit contre sa Patrie, & dès ce moment il est détesté. Agamemnon lui-même devient révoltant dès qu'il s'occupe de sa gran-

grandeur & de sa gloire. Oreste sort du Théatre déchiré par les Furies pour un crime aveuglément commis. Je demande si sur de tels exemples on est fondé à écrire qu'il n'est pas vrai que sur notre Théâtre le meurtre & le parricide soient toujours odieux.

Ajoutez que l'Auteur , pour faire

parler chacun felon fon caractere, eft " forcé de mettre dans la bouche des

n méchans leurs maximes & leurs prinn cipes revêtus de tout l'éclat des beaux

, vers, & débités d'un ton imposant &

, sentencieux, pour l'instruction du Par-

n terre ".

Il est vrai que l'un dit,

Et pour nous rendre heureux, perdons les miférables.

Tombe sur moi le Ciel, pourvu que je me venge.

l'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étousser.

ub Celui-ci s'endurcit contre les cris de om Tome II.

la Nature, celui-là foule aux pieds tous les droits de l'Humanité. Il n'y a pas un méchant au Théâtre qui dans l'intimité d'une confidence, ou dans quelque monologue, ne se trahisse, ne s'accuse, ne se présente aux spectateurs sous l'aspect le plus odieux, & les Auteurs ont porté cette attention au point de facrisser souvent la vraisemblance à l'utilité morale. Mr. Rousseau, qui a vu assiduement six ans de suite ce Spectacle, devroit se rappeller ces faits.

"Non, dit-il, je le foutiens, & j'en "atteste l'effroi des Lecteurs, les massa-"cres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux Spectacles. "On voyoit du sang, il est vrai; mais "on ne souilloit pas son imagination de "crimes qui sont frémir la nature".

Si l'on versoit réellement une goutte de sang au Théâtre, la Scene Tragique seroit tout au plus le Spectacle de la grossière populace. Tel se plait à frémir en voyant Mérope le poignard levé sur son fils, & Oreste ou Ninias venant d'assaffiner sa mere; tel, dis-je, soutient ces sictions, qui jetteroit des cris de douleur & d'effroi à la vue d'un malheureux que l'on tueroit sur son passage. La Mothe

a très-bien observé que l'illusion théâtrale n'est jamais complette, & que le Spectacle cesseroit d'être un plaisir, sans la réflexion confuse qui en affoiblit le pathétique, & qui nous confole intérieurerement. Quant à l'imagination souillée, c'est un mal, si le crime y est peint avec des couleurs qui nous séduisent; mais c'est un bien & un très grand bien, si les traces qui en restent, inspirent l'horreur & l'effroi. Les Arrêts qui flétrissent ou qui condamnent les criminels, fouillent l'imagination du peuple; faut-il ne pas les publier?

C'en est assez, je crois, sur l'article de la Tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la Comédie, les mœurs des Comédiens, & l'amour, ce sentiment si naturel & fi dangereux, qui est l'ame de nos deux Théâtres. Je l'ai déjà dit, l'afsertion est rapide & tranchante, la difcuffion est rallentie à chaque instant par les détails; mais j'examine, & ne plaide point: il ne me seroit que trop aisé d'é,

tre moins froid & plus pressant.

On a vu comment Mr. Rousseau s'y est pris pour nous prouver que la Tragédie allume en nous les mêmes passions dont elle prétend inspirer la crainte, &

qu'el-

qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la Comédie lui semblent encore plus dangereuses, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiat., Tout, en est mauvais & pernicieux, tout tire, à conséquence pour les spectateurs; & le plaisir même du comique étant, fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe, que plus la Comédie est agréable & parfaite.

plus fon effet est funeste aux mœurs. Pour se concilier avec Mr. Rousseau, il ne suffit donc pas d'avouer que le Théatre, quoique purgé de fon ancienne indécence, n'est pas encore assez châtié: que Dancourt, Montfleuri & leurs semblables, devroient en être à jamais bannis: qu'en un mot, le feul comique honnête & moral doit être donné en spectacle. Si Mr. Rousseau n'eût dit que cela, il eût pensé comme tous les honnêtes gens; mais ce n'étoit pas affez pour lui: tout comique sans distinction est, s'il faut l'en croire, une école de vice : il n'en connoît point d'innocent. Il n'est donc pasquestion d'examiner s'il y a des Comédies repréhensibles du côté des mœurs, mais s'il y a des Comédies dont

les mœurs soient bonnes, & les lecons utiles.

Mr. Rousseau commence par vouloir prouver l'inutilité de la Comédie. , I-.. maginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira, où est celui qui s'y renand dant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve?

Celui qui n'en est pas convaincu, est, lui dirai-je, un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe; un Jaloux qui ne voit de sûreré pour son honneur que dans une tyrannie odieuse; un Avare qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un trésor qui fera son supplice; un Mari livré à une seconde femme, qui lui fait hair ses premiers enfans, & qui le flatte pour le dépouiller. Voila les gens qui vont au Spectacle le bandeau sur les veux. & qui en reviennent capables de réflexions falutaires, à-moins de les supposer imbécilles.

De ce que la Comédie se rapproche du ton du monde, Mr Rousseau conclut qu'elle ne corrige point les mœurs.

Un laid visage ne paroît point laid , à celui qui le porte ". Quand cela fe-Proit, comme cela n'est pas, de bonnefoi cette comparaifon peut, elle être po-

sée en principe? La laideur & la beauté font arbitraires jusqu'à un certain point; il y a du préjugé, de la fantaise, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en est-il ainsi des vices, & sur-tout des vices auxquels le Public attache le ridicule & le mépri ? Si le vicieux se méconnoît au Théâtre, il se méconnoît encore plus dans un Discours de morale, & dès-lors toute instruction générale devient inutile; ce que Mr. Rousseau m'a certainement pas prétendu.

A l'égard du Théâtre, rappellons nous ce qui s'est passé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les Faux-dévots eussent du plaisir à s'y voir peints? Croira-t-on que l'Usurier se complaise dans le miroir de l'avare? Voilà les vicieux bien à leur aise, s'ils aiment à se voir tels qu'ils font! Mais du-moins n'aiment ils pas à être vus dans cette nudité humiliante. Leur raison a beau être corrompue au point de les justifier à euxmêmes ; ils scavent, comme l'avare d'Herace, qu'ils sont la fable & la rifée du peuple, & ils fe cachent pour s'applaudir. D'où il réfulte deux fortes de bien : l'un, qu'au défaut de la verru, le desir de l'estime publique, la crainte du bla-

me & du mépris tiennent le vice comme à la gêne : l'autre, que l'exemple en est moins contagieux: car l'attrait du vice a pour contrepoids la peine de l'humiliation, à laquelle l'orgueil répugne. Estce là, me direz - vous, faire à la vertu des amis defintéressés? Hé non, Monfieur, nous n'en sommes pas là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudroit, s'il est permis de le dire, prendre la fleur de l'Espece Humaine pour en former une République, qui seroit peu

nombreuse encore.

La Comédie prend les hommes tels qu'ils font par tout, & à Geneve comme ici, c'est-à dire sensibles à l'estime & au mépris de la Société, n'aimant point du tout à se donner en dérission, & assez malins pour se plaire à voir répandre sur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœuts sont sidélement peintes sur le Théâtre Comique, si les vices & les travers en font les méprifables jouets, la Comédie peut avoir son utilité morale, comme la censure des femmes de Geneve. Que l'on médise sur le Théâtre ou dans un Cercle, c'est toujours le malignité humaine qui sert d'épouventail au vice; avec cette différence, qu'au Théâtre

on peint les vicieux, & que dans un Cercle on les nomme. J'avoue que fans ce fonds de malice, qui fait qu'on s'amuse des ridicules d'autrui, la Comédie seroit insipide, & par conséquent instructueuse: aussi ne feroit-elle pas soufferte dans une Société toute composée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le Monde un amour-propre envieux & malin, la Comédie aura l'avantage de démasquer, d'humilier les vices, & de les livrer en plein I héâtre à l'insulte des Spectateurs.

" Si l'on veut corriger les mœurs par " leurs charges, on quitte la vraisem-" blance & la nature, & le tableau ne

, fait plus d'effet.

La peinture du Théâtre est une imitation exagérée, mais voici comment. Moliere veut peindre l'Avare, chacun des traits doit ressembler: c'est-à-dire que l'avare ne doit agir & penser sur la Scene que comme il pense & agit dans la Société. Mais l'action théâtrale ne dure que deux heures; & l'art de l'intrigue conssite à réunir, sans assectation, dans ce court espace de tems, un assez grand nombre de situations, pour engager naturellement le caractere de l'avare à se développer en deux heures, comme dans la Société il se développeroit en six mois. Ce n'est-là que rapprocher les traits qui doivent former son image. De plus, comme la Comédie n'est pas une satyre perfonnelle, & que non seulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même espece doivent se reconnostre dans le tableau, le Peintre y réunit les traits les plus forts du même vice, répandus dans la Société, tous copiés d'après nature.

" Qu'importe la vérité de l'imitation, " dit Mr. Rousseau, pourvu que l'illu-

" fion y foit?"

L'illusion n'y seroit pas si l'imitation n'étoit pas vraie. Quand est ce en esset que cesse l'illusion? Dès qu'il échappe au Poëte ou à l'Acteur quelque trait qui n'est pas dans la nature, c'est-à-dire quelque trait qui contredit ou qui force le caractere. Ainsi le plaisir que nous fait la bonne Comédie, dépend de la vérité des peintures; & son utilité est sondée sur le mépris qu'elle attache au vice, & sur la répugnance qu'a le vicieux à se voir en butte au mépris.

Si le bien est nul, comme le conclut Mr. Rousseau, ce n'est donc pas pour les raisons qu'il en a données. Voyons

à-présent si le Comique remplit son objet, & d'abord, avec Mr. Rousseau, prenons pour exemple Moliere. "Qui peut "disconvenir que ce Moliere même, des "talens duquel je suis plus l'admirateur

, que personne, ne soit une Ecole de ,, vices & de mauvaises mœurs, plus

, dangereuse que les Livres même où l'on fait profession de les enseigner".

Il faut avouer que Mr. Rousseau ne nous ménage gueres, & je ne crois pas qu'on puisse, en termes plus énergiques, faire le procès à notre Police & à notre Gouvernement Ce n'est donc pas contre un babil philosophique, mais contre une imputation très-grave que je m'éleve. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les peres & les meres ne sont pas assez imbécilles ou assez pervers, & dans la capitale & dans toutes les villes du Royaume, & dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent Comique est joué, pour mener leurs enfans à la plus pernicieusse Ecole du vice.

, Son plus grand soin, dit Mr. Rouf-, feau en parlant de Moliere, est de tour-, ner la bonté & la simplicité en ridicu-, le, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend inté-

" rêt....

prêt.... Examinez le comique de cet production de caractère en font l'inftrument; & les défauts naturels, le sujet; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, & que les sots sont les victimes des méchans: ce qui, pour n'être que trop vrai dans le Monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exeiter les ames perfides à punir, sous le nom de sottife, la candeur des honnêtes gens".

Dat veniam corvis, vexat consura columbas,

Voilà l'esprit général de Moliere, & de ses imitateurs.

Cette page d'accusation exigeroit pour réponse un volume; je vais abréger si je

puis.

Il y a deux sortes de vices dans les hommes: les uns, vices des fripons; & les autres, vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la Société, ils sont odieux & terribles: le ridicule fait place à l'infamie, & la Tragédie s'en empare. Quand ils ne portent au bien public & particulier que de légeres atteintes, la Comédie, qui ne doit pas être

être plus févere que les Loix, se contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils sont humiliés au Th'âtre, mais ils n'y sont jamais flétris: cette distinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir sensible; elle contient toute la philosophie de Moliere, & ma ré-

ponse à Mr. Rousseau. Tom 18d of illu A

Le but de Moliere a donc été de demasquer les fripons, & de corriger les dupes; & c'est l'objet le plus utile qu'il pût jamais se proposer. En esset, supposons qu'il n'eût mis au Théâtre que des gens de bien, voila tous les fripons en paix: qu'il n'eût mis au Théâtre que des fripons, dès-lors la Scene Comique n'étoit plus qu'une Académie de fourberies: qu'il eût mis au Théâtre des gens de bien & des tripons; mais ceux ci moins actifs, moins habiles, moins industrieux que les gens de bien, la Scene Comique n'auroit en ni verité ni utilité morale qu'enfin Moliere eut fait tromper par des fripons d'honnêtes gens éclairés, vigilans & sages; c'étoit donner au vice, fur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces lecons ? Que la probité en vain sur ses gardes contre la malice & la fausseté, n'en peut être,

être, quoi qu'elle fasse, que le jouët ou Hal victime ? C'est alors que le Théâtre Comique seroit une Ecole pernicieuse par le découragement & le dégoût qu'il inspireroit pour la vertu. De toutes les combinaifons possibles dans le mêlange & le contraste des mœurs, Moliere s'est donc attaché à la feule qui foit utile. Il a pris des gens de bien, foibles, crédules, entêtés, confians, ou foupconneux à l'excès, imprudens même dans leurs précautions, & toujours punis, non pas de leur bonté, mais de leurs travers ou de leurs foiblesses : tels sont le Bourgeois-Genrilhomme, George-Dandin, le Malade imaginaire, les Tuteurs jaloux de l'Ecole des Femmes & de l'Ecole des Maris. Oue l'on me cite un seul exemple où l'honnêteté pure & fimple foit tournée en ridicule, & je condamne la Piece au feu. Voyez si l'on rit aux dépens de Cléante, dans le Tartuffe; aux dépens de Chrisale, dans les Femmes savantes; aux dépens d'Angélique, dans le Malade imaginaire; aux dépens d'Ariste, dans l'Ecole des Maris paux dépens même de Madame Jourdain, dans le Bour eois Gentilhomme Q'est-ce donc que Moliere a joué dans les honnêtes gens, ou plu-

plutôt dans les bonnes gens dont on fe moque à ces Spectacles? L'aveugle prévention d'Orgon & de sa mere pour un scélérar hypocrite; la manie de l'érudis tion & du bel-esprit dans une société d'honnêtes femmes à qui des pédans ont tourné la tête; le foible d'un homme pusillanime pour une marâtre qu'il a donnée à ses enfans, & qui n'attend que son dernier soupir pour s'enrichir de leur dépouille; l'imbécille prétention de deux jaloux à se faire aimer de leurs pupiles en les tenant dans la captivité; la fotte ambition d'un Bourgeois de passer pour Gentilhomme, en imitant les gens de Cour: voilà fur quoi tombe le ridicule de ces Comédies. Est-ce là jouer la vertu, la simplicité, la bonté? Je le demande au Public, qui sçait bien de quoi il s'amuse: je le demande à Mr. Rousseau lui-même, qui peut avoir ces tableaux ausii présens que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir font, comme l'on voit, ceux des dupes: il n'est donc pas étonnant que Moliere oppose à ces personnages des sripons adroits & souvent heureux; c'est ce qui rend ses leçons utiles. Mais ces fripons eux-mêmes ont-ils jamais l'essime des

Spec-

Spectateurs? Je m'en tiens à l'exemple que Mr. Rousseau a choisi : c'est le Gentilhomme qui dupe Mr. Jourdain. .. Ce , personnage, dit-il, est l'honnête hom-, me de la Piece". Un homme donné sans ménagement par Moliere pour un fourbe, pour un escroc, pour un flatteur, pour un vil complaisant, & pour quelque chose de pis encore, c'est l'honnête homme de la Piece! Est-ce dans l'opinion de Moliere? Il est évident que non. Est-ce dans l'opinion des Spectateurs? En est-il un seul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infame caractere? Est-ce dans l'opinion de Mr. Rousseau lui-même? Je ne révoque pas en doute sa sincérité, je ne me plains que de sa mémoire: mais il ent été bon, je crois, d'avoir Moliere sous les yeux en faisant le procès à ses Pieces, afin de ne pas altérer la vérité dans un objet de toute autre conféquence que le Sonnet du Misantrope.

" Quel est, ajoute Mr Rousseau, quel " est le plus criminel d'un paysan assez " fou pour épouser une demoiselle, ou " d'une semme qui cherche à deshono-", rer son époux? Que penser d'une Pie-" ce où le Parterre applaudit à l'insidélité, au mensonge, à l'impudence de , celle-ci, & rit de la bêtise du manant

puni?"

Oue penser de cette Piece? Oue c'est le plus terrible coup de fouet qu'on ait iamais donné à la vanité des mesalliances. Ce n'est point à l'intention de Moliere que je m'attache, car l'intention pourroit être bonne, & la Piece mauvaise; je m'en rapporte à l'impression qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans George-Dandin? De faire tentir les conséquences de la fottise de ce Villageois. Moliere a donc peint ses personnages d'après nature. Mais en exposant à nos yeux le vice, l'a-t-il rendu intéressant ? a-t-il donné un coup de pinceau pour l'adoucir & le colorer? Lui, qui sçavoit si bien nuancer les caracteres, a-t-il seulement pris soin de rendre cette coquette féduisante, & son complice intéressant? Rien n'étoit plus facile sans-doute; mais s'il eût affoibli le mépris qu'il devoit répandre sur le vice, il se fût contredit lui-même, il eût oublié son dessein : c'est donc pour rendre sa Piece morale, qu'il a peint de mauvaises mœurs; & ceux qui lui en ont fait un reproche, ont confondu la décence avec le fonds des mœurs

théâtrales. La décence est violée dans la Comédie de George Dandin, comme dans la Tragédie de Théodore; mais ni l'une ni l'autre Piece n'est une leçon de mauvaifes mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette Piece . c'est George-Dandin lui - même . & on le plaint comme un bon-homme, quoiqu'on en rie comme d'un fot.

Ce qui a fait, je crois, que Mr. Roufseau s'est mépris sur l'impression de ces Comédies, ce sont les applaudissemens. Mais il nous suppose bien vicieux nousmêmes; s'il nous accuse d'approuver tout ce que nous applaudissons. Il a entendu applaudir à ces mots d'Atrée: Reconnois-tu ce fang?" Et à ce vers de Cléopâtre:

Puisse naîrre de vous un fils qui me ressemble.

Les Spectateurs, à son avis, adhérent-ils dans ce moment aux mœurs de Cléopâtre ou d'Atrée ? C'est le génie, c'est l'art du Poëte qu'on admire & qu'on applaudit dans la peinture du crime, comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe, que l'habileté d'un méchant, que toute situation qui met la fortise & la friponnerie en évidence, soit Tome II. apapplaudie au Théâtre; ce n'est pas qu'on aime les fripons, mais c'est qu'on aime à les connoître: ce n'est pas qu'on méprise la bonté, l'honnêteté dans les dupes, mais seulement les travers ou les foiblesses qui les sont donner dans le piege, & dont on est soi-même exempt. La preuve en est, que si le personnage dont on se joue est estimable, & que le tort qu'on lui fait devienne sérieux, la plaisanterie cesse & l'indignation lui succede. On en voit l'exemple dans le cinquieme Acte du Tartusse, ce ches-d'œuvre du Théâtre Comique, dont Mr. Rousseau ne dit pas un mot.

Il est vrai que les valets fripons sont communément du côté des personnages auxquels on s'intéresse. Il y a nombre de Comédies dont les mœurs sont repréhensibles à cet égard; & quelques-unes même des Pieces de Moliere peuvent être mises dans cette classe; mais ce n'est ni le Tartusse, ni le Misantrope, ni les Femmes Sçavantes, ni aucune de ses bonnes Comédies, & l'on ne doit pas juger Moliere sur les fourberies de Scapin. "Il seroit d'autant moins juste, c'est Mr. Rousseau qui parle, d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de

fon fiecle, qu'il s'en est corrigé luimême".

Mais venons au plus férieux, & vovons comment les vices de caractere sont l'instrument de son comique, & les défauts naturels, le sujet. Dans le Tartuffe, le suiet du comique est la confiance obstinée d'un honnête homme pour un scélérat. Cette confiance est-elle un défaux naturel? Dans l'Ecole des Femmes & dans l'Ecole des Maris, le fujet du comique est la prétention d'un Tuteur jaloux à s'affurer du cteur de sa pupille par la gêne & la vigilance. Cet abus de l'autorité confiée est-il un défaut naturel ? En est-ce un dans l'avare que la manie de se priver soi-même & ses enfans des besoins d'une vie honnêre, pour accumuler & enfouir des trésors ? En est-ce un dans les Précieules & dans les Femmes Scavantes, que la folie du bel-esprit & la négligence des choses utiles ? En estce un que l'aveugle prévention du Malade Imaginaire pour sa femme & son Médecin; que la fotte vanité de George Dandin & du Bourgeois Gentilhomme: que le foible du Misantrope pour une coquette qui le trompe ? & la bonté, la simplicité naturelle de quelques uns de

ces personnages est la cause du ridicule qu'ils se donnent, est-ce à la cause que Moliere l'attache ? l'a-t-il confondue avec l'esset?

Mr. Rousseau peut me répondre que le Public ne fait pas ces distinctions philosophiques, & que le mépris attaché à l'effet rejaillit infailliblement sur la cause. C'est de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au Théâtre un homme vertueux & simple sans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, & que l'Auteur s'avise de le rendre le jouët de la Scene, on verra si le Parterre n'en sera pas indigné. Qu'un valet se joue du vieil Euphémon ou du pere du Glorieux, je passe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Moliere n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractere, la vanité, la crédulité, la foiblesse, les prétentions déplacées, & rien de tout cela n'est incorrigible.

L'examen de l'Avare & du Misantrope vont rendre plus sensible encore mon opinion sur les mœurs du Théâtre de

Moliere.

" C'est un grand vice, dit Mr. Rous-" seau, d'être avare & de prêter à usure; " mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui " manquer de respect, de lui faire mille infultans reproches, & quand ce pere n irrité lui donne sa malédiction, de ré-, pondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanten rie est excellente, en est-elle moins , punissable; & la Piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-, elle moins une Ecole de mauvaises

mœurs?"

Supposons que dans un Sermon l'Orateur dit à l'Avare: Vos enfans sont vertueux, sensibles, reconnoissans, nés pour être votre consolation; en leur refusant tout, en vous défiant d'eux, en les faifant rougir du vice honteux qui vous domine, sçavez - vous ce que vous faites? Votre inflexible dureté lasse & rebute leur tendresse. Ils ont beau se souvenir que vous êtes leur pere; si vous oubliez qu'ils sont vos enfans, le vice l'emportera sur la vertu, & le mépris dont vous vous chargez étouffera le respect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative, ou de manquer de tout, ou d'anticiper für votre héritage par des ressources ruineuses, ils dissiperont en usure ce qu'en usure vous accumulez; leurs valets se li-

gueront pour dérober à votre avarice les secours que vos enfans n'ont pu obtenir de votre amour. La dissipation & le larcin seront les fruits de vos épargnes; & vos enfans devenus vicieux par votre faute & pour votre supplice, seront encore intéressans pour le Public que vous révoltez.

le demande à Mr. Rousseau si cette leçon seroit scandaleuse? Hé bien, ce qu'annonceroit l'Orateur, le Poëte n'a fait que le peindre; & la Comédie de Moliere n'est autre chose que cette morale en action. Ni l'Orateur, ni le Poëte ne veulent encourager par - là les enfans à manquer à ce qu'ils doivent à leur pere; mais tous les deux veulent apprendre aux peres à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfans. Paffons aux mœurs du Misantrope, que Mr. Routseau a choisi par préférence comme le chef · d'œuvre de Moliere.

" Je trouve, dit-il, que cette Piece nous découvre mieux qu'aucune autre

a la véritable vue dans laquelle Moliere " a composé son Théâtre, & nous peut

mieux faire juger de ses vrais effets. " Ayant à plaire au Public, il a consulté

, le goût le plus général de ceux qui le

n com.

composent. Sur ce goût il s'est forme un modele, & sur ce modele un ta-

» bleau des défauts contraires dans len quel il a pris ses caractères comiques,

" & dont il a distribué les divers traits

" dans ses Pieces ".

Arrêtons - nous un moment à cette théorie générale. Moliere, en consultant fon fiecle, a donc vu qu'un usage honnête de ses biens étoit du goût général, & il a attaqué l'avarice; qu'on aimoit à voir chacun se tenir dans son état, & il a joué le Bourgeois Gentilhomme; qu'une femme occupée modestement de ses devoirs étoit une femme estimée, & il a jetté du mépris sur les Précieuses & les Scavantes; qu'une piété fimple & fincere inspiroit le respect, & il a démasqué le Tartuffe; que la gêne & la violence dans le choix d'un époux étoit une tyrannie odieuse, & il a fait de deux tuteurs les jouëts de deux amans. Que Mr. Rouffeau me dise où est le mal, & en quoi le goût du fiecle a nui aux mœurs du Théâtre de Moliere?

Je sens bien que tous les ridicules dont Moliere s'est joué, ne sont pas ce que j'ai entendu par les vices des fripons. Mais il est des vices qui ne nuisent qu'à

P 4

nous,

nous, & que j'appelle les vices des due pes. C'est, comme je l'ai dit, de cette derniere espece de vices que Moliere a voulu nous guérir. Il fçavoit bien, ce Philosophe, qu'on ne corrigeoit pas un fripon, & que ce n'étoit qu'en le dénonçant qu'on pouvoit le déconcerter. Allez persuader à un Charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'est au peuple qu'il faut apprendre à se désier du Charlatan, Voilà, selon moi, tout l'art de Moliere, & je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

, Mais, reprend Mr Rouffeau, vou-, lant exposer à la rifée publique tous les défauts oppofés aux qualités de , l'homme aimable, de l'homme de fo-, ciété; après avoir joué tant d'autres , ridicules, il lui restoit à jouer celui , que le monde pardonne le moins, le , ridicule de la vertu. C'est ce qu'il a , fait dans le Misantrope. Vous ne sçau-, riez me nier deux choses, ajoute le Censeur du Théâtre : l'une, qu'Alceste dans cette Piece est un homme , droit, sincere, estimable, un véritable , homme de bien; l'autre, que l'Auteur , lui donne un personnage ridicule". Vous ne sçauriez me nier deux cho?

fes,

ses, dirai-je à mon tour à Mr. Rousseau; l'une, qu'Alceste est un homme passionné, violent, insociable; l'autre, que dans sa vertu Moliere n'a repris que l'excès. Vous donnez à Moliere le projet d'un scélérat, & je trouve dans son Ouvrage le dessein du plus honnête homme. Il seroit malheureux pour vous que la raison fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un Auteur dans un feul Ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de son fiecle, & mettre le fléau de la satyre dans la main de l'un de ses Acteurs. Quel personnage at-il dû choisir? Un sage accompli? Non: le sage est indulgent & modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeste & compatissant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, respecte la vertu, & regarde les vices répandus dans la Société, comme un poison qui circule dans le sein de la Nature Humaine. S'il y applique quelque remede, ce n'est ni le fer, ni le feu. Il sçait que le malade est foible, inquiet, difficile, & qu'il faut gagner sa confiance pour obtenir sa docilité. Il parle aux hommes comme un pere, & non comme un juge : la douceur se peint dans ses yeux, la persuasion coule

coule de ses levres; mais le plaisir délicat de l'entendre n'étoit pas un attrait pour la multitude. Le fage au Théâtre eût paru froid & n'eût point attiré la foule, Un homme vertueux, plus févere & plus véhément, fans aucun travers. fans aucune foiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie Le Misantrope exempt de ridicule, seroit tombé; Mr. Rousseau l'avouera lui - même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siecle & de son pays, mais de tous les lieux & de tous les tems, c'està dire à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre; & rendre le Cenfeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilieroit la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devoit pas affoiblir l'autorité de la vertu; & le comble de l'art étoit de composer un caractere à la fois respectable & risible, qualités qui semblent s'exclure & que Moliere a sçu concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel Ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine, c'est l'esset que tout le monde éprouve. On adore le fonds du caractere du Misantrope: sa droiture,

fa candeur, sa sensibilité inspirent la vénération. Ah, Moliere! que n'ai-je le bonheur de ressembler à cet honnête homme! s'écrioit Mr. le Duc de Montausier. Moliere auroit donc bien manqué son coup, s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irite, passe les bornes, & tombe dans l'excès. Le Misantrope déraisonne & devient ridicule, non pas dans sa vertu, mais dans l'excès où elle donne. Ecoutez ce dialogue:

Vous voulez un grand mas à la nature humaine!

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception?

Seront enveloppés dans cette aversion!

Encor en est-il bien dans le siecle où nous som

Non, elle est générale, & je hais tous les hommes.

C'est de cet emportement que l'on rit; le Misantrope a beau le motiver, ce ne peut être qu'un accès d'humeur: car au fonds la haine qu'il a conçue pour les méchans n'est fondée que sur son amour pour les gens de bien, & sur la supposition qu'il en reste encore.

, S'il

" S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, " dit Mr. Rousseau, le Misantrope aime-" roit tout le monde".

Mais s'il n'y avoit pas des gens de bien, des gens finceres, il n'auroit plus aucun fujet de hair ni les flatteurs, ni les fri-

pons.

On vient de lui lire des vers qu'il a trouvé mauvais; il le fait entendre avec ménagement; il le dit enfin avec pleine franchise: ses amis lui reprochent sa sincérité; c'est alors qu'il devient extrême.

Je lui foutiendrai moi, que ses vers sont mauvais,

.Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Comme on ne s'attend pas à ces traits, & qu'ils confolent la vanité humiliée, on en rit d'un plaisir malin causé par la surprise, mais sans que le mépris s'en mêle; & l'on semble dire au Misantrope: Hé bien, Censeur qui vous croyez si sage, vous vous passionnez donc aussi, vous déraisonnez comme un autre?

Mr. Rousseau se trompe sur les circonstances qui, dans la premiere Scene, peuvent rendre naturel l'emportement du Misantrope; mais il me suffit qu'il avoue

que cet emportement fait dire au Misantrope plus qu'il ne pense de sang froid; c'est de cette colere exaltée, de cette humeur qui déborde, de cette impatience poussée à bour par le calme de Philinte, que Moliere a plaisanté. Ce n'est donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouër; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu, & qui naît de la même fource; une fougue qui l'emporte au-delà de ses limites; une apreté qui la rend infociable; une extrême févérité qui nous fait des crimes de tout; un zele inflammable que la contradiction & les obstacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Moliere attaque dans le Misantrope: & pour le ramener aux fentimens de l'humanité compatissante, il lui fait voir qu'il est homme lui-même, & qu'il peut être, comme nous, le jouët de ses pasfions.

Mais pour justifier le dessein de Moliere, j'ai un témoignage auquel Mr. Rousseau ne peut se resuser : voici ce que je viens de lire.

" Dans toutes les autres Pieces de Mo-" liere, le personnage ridicule est tou-" jours haissable ou méprisable; dans " celle-ci, quoiqu' Alceste ait des dé-

" fauts

n fauts réels, dont on n'a pas tort de ri-

, un respect pour lui, dont on ne peut

" se défendre.... Moliere étoit person-

nellement honnête homme, & jamais

" le pinceau d'un honnête homme ne

feut couvrir de couleurs odienses les

traits de la droiture & de la probité.

n ll y a plus: Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre

de ses propres maximes, que plusieurs

" ont cru qu'il s'étoit voulu peindre luis

même ".

Confrontons ce témoignage avec le fentiment de Mr. Rouffeau.

" Ayant à plaire au Public, Moliere " a consulté le goût le plus général...

" Après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le mon-

n de pardonne le moins, le ridicule de

a la vertu: c'est ce qu'il a fait dans le

" Mifantrope ".

Il est évident que l'une de ces deux opinions est fausse; car si Moliere, pour plaire à son siecle, a voulu tourner la veru en ridicule, un si lâche adulateur du vice n'étoit rien moins qu'un honnête homme; s'il a voulu se peindre lui même dans Alceste, il n'a pas prétendu s'ex-

s'exposer à la risée du Public; s'il fait aimer & respecter ce caractere sans le vouloir, & en dépit de son art, le ridicule de la vertu n'est donc pas celui que le monde pardonne le moins. Que Mr. Rousseau accorde, s'il le peut, son opinion avec l'autorité que je lui ai opposée; son contradicteur, c'est lui-même.

Le dessein de Moliere a donc été, en composant le caractere du Misantrope, de se servir de sa vertu comme d'un exemple, & de son humeur comme d'un sléau. Voilà le vrai, tout le monde le sent.

Il lui a donné pour ami, non pas ,, un n de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons; , non pas un de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux"; mais un de ces gens qui aimant le bien, & condamnant le mal, fe contentent de pratiquer l'un & d'éviter l'autre; qui ne se croyent ni assez de vertu, ni affez d'autorité pour s'ériger en Censeur public, & faire le procès à la Nature Humaine; qui, sans être complices ni partifans des vices destructeurs de l'ordre, tolerent les défauts, ménagent les foiblesses, flattent les vaines prétentions, passent légérement sur les épines de la Société, & s'épargnent les chagrins & les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnête homme est celui qui remplit sidélement les devoirs de son état, & ce n'est le devoir d'aucun particulier d'exercer la Police du Monde. Il est vrai que Philinte, soit manque de goût, soit excès de politesse, loue des vers qui ne valent rien; mais tout mensonge n'est pas un crime; c'est l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne sçais même si, dans la morale la plus austere, il ne vaut pas mieux flatter un homme sur une bagatelle, que de s'exposer, par une sincérité qui l'offense, à se couper la gorge avec lui.

Du reste si Moliere eût sait un vicieux du Misantrope, il lui eût donné pour contraste un modele de vertu; mais comme il n'en fait qu'un homme insociable, c'est un modele de complaisance & d'égards qu'il a dû lui opposer. Philinte n'est donc pas le sage de la Piece, mais seulement l'homme du monde: son sang froid donne du relies à la sougue du Misantrope; & quoique l'un de ces contras-

tes fasse rire aux dépens de l'autre, l'avantage & l'ascendant que Moliere donne à Alceste sur Philinte, prouve bien qu'il lui destinoit la premiere place dans

l'estime des spectateurs.

" Le tort de Moliere n'est pas, selon " Mr. Rousseau, d'avoir fait du Misann trope un homme colere & bilieux mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne doivent n pas l'émouvoir. Le caractere du Min fantrope n'est pas en la disposition du , Poëte; il est déterminé par la nature de fa paffion dominante: cette paffion " est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes: il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en foit susceptible... Cette contemplation continuelle des désordres de la Société le détache de lui-même pour fixer son attention fur le Genre Humain. Ou'il s'emporte fur tous les désordres dont il n'est que le témoin. . mais qu'il foit froid sur celui qui ne s'adresse qu'à lui; qu'une femme fausse le trahisse, , que d'indignes amis le deshonorent, gue de foibles amis l'abandonnent, il 22 doit Tome II.

" doit le fouffrir fans en murmurer; il " connoît les hommes. Si ces diffincn tions font justes, Moliere a mal fait " le Misantrope. Pense-t-on que ce soit " par erreur? non fans-doute: mais voi-

par erreur?non sans doute: mais voilà par où le desir de saire rire aux dé-

pens du personnage l'a forcé de le dégrader contre la vérité du caractere ".

Si Mr Rousseau parle d'une vérité métaphysique, je ne lui dispute rien; chacun se fait des idées comme il lui plait. Le Misantrope métaphysique est donc, si l'on veut, un être surnaturel qui aime tous les hommes, excepté lui feul; qui prend feu fur les injuftices qu'ils éprouvent, & qui est de glace pour celles qu'il essuye lui même; qui combat tous les vices, hormis ceux qui lui nuisent; auquel un petit mal qui lui est étranger. peut donner une très-grande colere, & qui n'est point ému d'un très-grand mal qui lui est personnel. Mais Moliere n'a pas voulu peindre un personnage idéal. Le Misantrope, tel qu'il l'a vu dans la nature, se comprend au-moins dans le nombre des hommes qu'il aime; il ne donne pas dans l'abfurde inconféquence de regarder comme des inclinations basses le soin de son honneur, de sa renommée,

de

de son repos, de sa fortune, en un mot de ces mêmes biens auxquels il ne peut fouffrir que l'on porte atteinte dans ses semblables; il n'a point une ame sensible pour eux, & une ame impassible pour lui: & cette trempe de caractere qui reçoit de si vives impressions des plaies faites à l'Humanité. n'est pas impénétrable aux traits qui font lancés contre lui-même. le crois bien que le courage & la force étouffent ses plaintes quelquefois; mais enfin l'homme est toujours homme. Moliere a donc très bien pris, je ne dis pas le caractere idéal, mais le caractere réel du Misantrope, tel qu'il le voyoit dans le Monde, & qu'il vouloit le corriger.

l'avouerai même que je ne conçois pas le Misantrope de Mr. Rousseau. Si la connoissance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahisons de sa mastresse, aux outrages & à l'abandon de ses amis, à l'iniquité de ses juges, il doit donc être sérieusement convaincu que tous les hommes sont persides & méchans; & cela posé, il doit n'aimer personne. Comment est-il donc si touché des désordres d'un Monde où il n'aime rien? Il hait le vice, il aime la vertu; mais le

vice & la vertu ne sont rien de réel que relativement aux hommes. Que iui importe la guerre des vautours, si la Société

n'a plus de colombes?

Dira t on que le Misantrope aime les hommes quels qu'ils foient, & ne hait en eux que le vice ? C'est le caractere du Sage tel que je l'ai peint; mais ce n'est pas le caractere du Misantrope. Celuici enveloppe dans fa haine & le vice & le vicieux; il déteste dans les méchans les ennemis des gens de bien : mais s'il est persuadé qu'il y a des gens de bien dans le Monde, il est naturel qu'il ait cette opinion de ses juges, de ses amis, de sa maîtresse; & lorsque l'iniquité, la perfidie, la trahison qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens qui l'attachoient à ses semblables.

Le Misantrope, que rien de personnel ne touche, & qui se passionne sur tout ce qui lui est étranger, est donc, selon moi, un être fantastique; & Moliere, pour rendre le sien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Du reste, que l'on se rappelle la position de ce personnage: il accable son ami de reproches.

ches, humilie Oronte, apostrophe les Marquis, & leur impose silence; confond & refuse Célimene, domine d'un bout de la Piece à l'autre, efface tout, n'est jamais effacé, & fort du Théâtre, ennemi de la Nature entiere, autant admiré qu'applaudi. Voilà donc le perfonnage que Moliere a voulu humilier, pour flatter le goût de son fiecle Si Moliere a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceste, jamais Auteur, j'ose le dire, n'a été plus mal-adroit.

Philinte a loué la chûte du Sonnet d'Oronte. Le Misantrope indigné, lui dit:

La peste de ta chûte, empoisonneur au diable.

En eusses-tu fait une à te casser le nez.

Mr. Rouffeau desapprouve avec raison ce jeu de mots, & il s'écrie: Et voilà comme on avilit la vertu! Je n'ai qu'à citer du même rôle cinq cens des plus beaux vers & des plus applandis qu'on ait jamais faits, & à m'écrier à mon tour: Et voilà comme on honore la vertu! Estil possible que d'un frivole jeu de mots qui, dans la vivacité, peut échapper à tout le monde, on tire une conséquence

deshonorante pour la mémoire d'un homme qu'on fait profession d'admirer?

" On voit Alceste tergiverser & user de détour pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misantrope, dit Mr. Rousseau; c'est un honnête hom-

me du Monde qui se fait peine de troinper celui qui le consulte. La force du

caractere vouloit qu'il lui dît brufque-

ment : Votre Sonnet ne vaut rien, jettez le au feu; mais cela auroit ôté le

comique qui naît de l'embarras du Mi-, santrope, & de ses je ne dis pas cela

, répétés, qui pourtant ne sont au fond

que des mensonges.

Les je ne dis pas cela sont très-plaisans, mais ce n'est point aux dépens du Misantrope qu'ils font rire: du reste il ne faut que sçavoir distinguer la grossiéreté de la franchise pour justifier cette réticence. Mr. Rousseau sçait bien que le mensonge n'est pas dans les mots; & il me seroit ailé de lui prouver, par son propre exemple, que, fans déguiser la vérité, on peut la couvrir d'un voile modesle. Le Misantrope répete à Oronte, je ne dis pas cela. Si Philinte lui demandoit : He que dis-tu donc, traître? la réponse seron facile: Je ne suis point trastre, je me fais entendre; je dis ce qu'exige l'honnêteté, & ce que permet la bienséance.

Mr. Rousseau demande jusqu'où peuvent aller les ménagemens d'un bomme vrai? Te lui réponds, exclusivement jusqu'à l'équivoque. Suivant ses principes, le Mifantrope doit n'user d'aucun détour, & dire crument tout ce qu'il pense; mais si Moliere eût voulu mettre un tel personnage sur la Scene, il l'eût pris au fond des forêts.

Il est inutile de donner au Théâtre des lecons d'une morale outrée, qu'il ne seroit ni possible ni honnête de pratiquer dans le Monde, où l'on peut très-bien, quoi qu'en dife Mr. Rousseau, n'être ni fourbe ni brutal. Moliere n'a donc pas prétendu ni pu prétendre dégrader la vérité & la vertu, en les faisant un peu moins farouches que Mr. Rousseau ne l'exige; & franchement il n'y a qu'un Philosophe qui regrette le tems où l'homme marchoit à quatre pattes, qui puisse trouver le Misantrope de Moliere trop doux & trop civilifé. Mr. Rousseau dit luimême de ce personnage: " L'intérêt de " l'Auteur est bien de le rendre ridicule. mais non pas fou; & c'est ce qu'il pa-

" roîtroit aux yeux du Public, s'il étoit

" tout-à-fait sage.

Après l'esquisse que j'ai tracée du caractere du Sage tel que je le conçois, il est inutile d'ajouter que le Misantrope de Mr. Rousseau n'est pas digne à mes yeux de ce titre: il est plus inutile encore de résuter sa conclusion contre la morale du Misantrope, & de tout le Théâtre de Moliere. Si les principes sont détruits, la conséquence tombe d'elle même.

Je suis convenu avec Mr. Rousséau qu'il restoit encore au Théâtre François des Comédies repréhensibles du côté des mœurs; & quoiqu'elles soient d'un ton si bas & d'un si mauvais goût, que n'ayant rien de séduisant, elles me semblent peu dangereuses; quoique je sois trèséloigné de regarder tous ceux qui rient du testament de Crispin comme des fripons dans l'ame; il seroit bon, je l'avoue, de bannir ce comique méprisable d'un Théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts " foient telle-" ment inhérens à ce Théâtre, qu'en " voulant les en ôter, on le défigure ", c'est de quoi je ne puis convenir; & je crois crois avoir bien prouvé, que sans les filoux & les femmes perdues, Moliere a fait d'excellentes Comédies. Ainfi, quand il seroit vrai que les Pieces modernes, plus épurées, n'auroient plus de vrai comique, & qu'en instruisant beaucoup, elles ennuiroient encore davantage, la pureté des mœurs n'en seroit pas la cause. Les mœurs du Glorieux, de la Métromanie. de l'Enfant prodigue, des Dehors trompeurs, du Méchant, sont épurées; & je ne puis croire que Mr. Rousseau les compare à d'ennuyeux Sermons. Quelles sont les Pieces morales qui nous ennuyent ? Celles dont les peintures sont froides, les vers lâches, le coloris foible, les fentimens fades, l'intrigue languissante, les caracteres mal dessinés; celles, en deux mots, dont le comique manque de sel. ou le férieux de pathétique.

Le vice n'est donc pas inhérent aux mœurs de la Scene Comique-Françoise, à moins que l'amour, comme le prétend Mr Rousseau, ne soit, même dans les personnages vertueux, un exemple vi-

cieux au Théâtre.

Que tout ce qui respire la licence, que tout ce qui blesse l'honnêteté soit condamné dans la peinture de l'amour;

Q 5

il n'est personne qui n'y souscrive.. Mais ce n'est point là ce que Mr. Rousseau reproche à la Scene Françoise; c'est l'amour décent, l'amour vertueux qu'il y

attaque.

" Ce qui acheve de rendre ses images " dangereuses, c'est, dit il, qu'on ne le , voit jamais régner sur la Scene qu'en-, tre des ames honnétes. Les qualités , de l'objet ne l'accompagnent point jus-, qu'au cœur ; ce qui le rend fensible, , intéressant, s'efface... Les impresfions vertueuses en déguisent le danger, & donnent à ce sentiment trom-, peur un nouvel attrait, par lequel il perd ceux qui s'y livrent. . . En ad-" mirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel.

Telle est l'opinion de Mr. Rousseau. Voyons comment il la développe.

Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse; & depuis " Moliere & Corneille on ne voit plus , réussir au Théâtre que des Romans,

n sous le nom de Pieces Dramatiques. Athalie, Mérope, l'Orphelin de la Chine, Iphigénie en Tauride, ont réussi.

Est-ce l'amour qui en a fait le succès? Mais passons sur ces propositions incidentes, & accordons à Mr. Rousseau que Britannicus, Alzire, Inès, & toutes les Tragédies où regne l'amour, sont des Romans, sans lui demander ce qu'il entend par des Pieces Dramatiques, fi de tels Romans n'en sont pas. Une action réguliere & intéressante, où l'une des plus violentes passions de la nature tient sans-cesse l'ame des Spectateurs agitée entre la crainte & la pitié, sera donc ce qu'il lui plaira. Mais si l'amour y est peint comme il doit l'être, terrible & funeste dans ses excès, respectable & touchant dans ce qu'il a d'honnête, de vertueux, d'héroïque, ce tableau de l'amour sera une leçon morale, sans en excepter Zaïre, qui meurt, non pas victime de l'amour, mais victime de son devoir & des fureurs de la jalousie; sans en excepter Bérénice qui feroit tombée, quoi qu'en dile Mr. Rousseau, si Titus sacrifioit l'orgueil des Romains, tout injuste qu'il nous femble, au tendre & vertueux amour que nous ressentons avec lui.

Comme le sentiment de l'amour n'est pas toujours violent & passionné, qu'il se modifie selon les caracteres, que les

épreu-

épreuves en font plus ou moins pénibles, fuivant la lituation des perfonnages, & les intérêts qui lui font opposés; comme ce fentiment le plus naturel, le plus familier dans tous les états, est aussi le plus propre à développer les vices, & à mettre le ridicule en jeu; la Comédie l'a pris dans la peinture de la vie commune, tantôt pour objet principal, & tantôt pour premier mobile. Voila comment & pour quoi l'amour a été introduit sur nos deux Théâtres: est-ce un bien, est-ce un mal pour les mœurs? C'est ce qui reste à examiner.

L'usage des Anciens est un préjugé contre nous, mais par-tout & dans tous les tems le Théâtre a dû suivre les constitutions nationales. Chez les Grecs, la Tragédie étoit une leçon politique: chez nous elle est une leçon morale, & ne peut ni ne doit avoir rapport à l'adminissiration de l'Etat. Il n'est donc pas étonnant que s'amour, qui n'avoit rien de commun avec le gouvernement d'Athenes, n'y sût point admis au Théâtre; & que ce même sentiment qui est d'un si grand poids dans nos mœurs, soit devenu le premier ressort de la Scene Tragique Françoise.

Une

Une différence non moins sensible dans les mœurs de la Société, dont la Comédie est le tableau, y a fait substituer des femmes libres & honnêtes aux esclaves & aux courtifanes des Comiques Grecs & Romains. Mais comment Mr. Rousfeau trouveroit · il les honnêtes femmes placées au Théâtre ? Il trouve même indécent qu'elles soient admises dans la Société.

, Les Anciens, dit-il, avoient en général un très grand respect pour les femmes; mais ils marquoient ce ref-, pect en s'abstenant de les exposer au , jugement du Public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur. , leurs autres vertus. Chez nous, au , contraire, la femme la plus estimée est , celle qui fait le plus de bruit, qui parle , le plus, qu'on voit le plus dans le , Monde, &c.

Il me semble que Mr. Rousseau n'a ni compté ni pefé les voix; & après tout, ces paralleles vagues, ces tableaux de fantaisie ne prouvent que l'art & le talent dur Peintre. Considérons les choses en elles mêmes, & tâchons d'y faisir le vrai. SurDans tous les Etats où les citoyens sont admis à l'administration de la République, il est naturel que les semmes soient éloignées de la société des hommes, & releguées dans l'obscurité. La guerre, les conseils, les négodiations, le commerce, les sonctions pénibles du Gouvernement élevent l'orgueil des hommes au dessus des soins de la galanterie & des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont seuls la force d'agir, ils s'attribuent à eux seuls la sagesse de délibérer; & jaloux du droit de gouverner, ils n'y in-

ilruisent que leurs semblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été d'abord éloignées de l'administretion des Etats, il n'est donc pas besoin d'attribuer aux hommes un sçavoir & des talens qui leur soient propres: il suffit de remonter à l'institution des Gouvernemens. La premiere concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing; la seconde, à coups de massue; ensuite vinrent la hache & l'épée; & dans cette maniere de régler les droits, il est clair que les femmes n'avoient rien à prétendre. Or, comme dans un Etat Républicain tout homme participe au gouvernement, ou aspire à y participer, notre fexe y conferve ayec foin fon ancienne prérogative.

Mais

Mais dans un Pays où les citoyens fous l'autorité d'un Monarque & fous la tutelle des Loix, ne tiennent à la conftitution politique que par le droit de propriété, & par le tribut d'obéissance; où personne n'influe sur l'administration de l'Etat, qu'autant qu'il y est appellé; où l'homme privé ne peut rien; où chacun vit pour soi & pour un certain nombre de ses semblables, selon ses affections plus ou moins étendues, sans autre soin que de contribuer, autant qu'il est en lui, aux douceurs de la Société; dans cet Etat, dis-je, il est naturel que les femmes foient admifes à ce concours paisible de devoirs officieux, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité superbe qui s'indigne du frein des Loix; en un mot, pour cultiver & nourrir dans leur ame l'amour de la paix & de l'ordre, qui est la vertu de leur condition.

Il feroit mieux peut-être que chacun, avec sa compagne, vécût dans sa maison au milieu de ses enfans; mais ces mœurs ne peuvent subsister que chez un Peuple attaché au travail par le besoin. La richesse invite à l'oissveté, celle-ci à la

diffipation: le cercle de la Société s'étend, & les hommes y appellent les femmes. Mahomet, pour engager les Musulmans à vivre chacun chez soi, sur obligé de leur donner un ferrail, & de leur en confier la garde. Ailleurs la jalousie tient les femmes captives; mais les mœurs en sont plus farouches sans être plus pures; & il vaut encore mieux se disputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous leur rendons nous dégradent, nous avilifient aux yeux de Mr. Rouffeau; & c'est-là sur-tout ce qui cause son déchaînement contre les Pieces de Théâtre où

l'amour domine.

"L'amour est le regne des semmes, dit-il; un esset naturel de ces sortes de Pieces est donc d'étendre l'empire du sexe. Pensez-vous, Monsieur, du sexe. Pensez-vous, Monsieur, demande-t-il à Mr. d'Alembert) que cet ordre soit sans inconvénient, à qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des semmes, les hommes en soient mieux gouvernés? Il peut y avoir, poursuit-il, dans le Monde quelques semmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme; mais est-

ce d'elles en général qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe sans avilir le norre? Prendre conseil d'une semme, c'est avilir notre sexe! Il est donc bien établi

avilir notre fexe! Il est donc bien établi dans l'opinion d'un Philosophe, que la supériorité nous est acquise en fait de prudence? Je le souhaite, mais j'en doute encore.

" Le plus charmant objet de la Nature, le plus digne d'émouvoir un cœur fensible & de le porter au bien, , est, je l'avoue, une femme aimable & , vertueuse; mais cet objet céleste où se

cache - t - il?

Mr. Rouffeau, selon ses principes ; trouve si peu d'hommes de bien. Il n'est pas étonnant qu'il trouve si peu de semmes vertueuses, sur tout d'après les mœurs des Peuples qui vivoient il y a trois mille ans.

"Il n'y a pas de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeitique... Rechercher les regards des hommes, c'est déjà s'en laisser corrompre; & toute femme qui se montre, se deshonore... Une femme hors de sa maison, perd son lustre, & détoute s'en suit.

pouillée de ses vrais ornemens, elle

fe montre avec indécence.

Or chez nous toutes les femmes se montrent; elles font donc toutes deshonorées: toutes celles qui ont de la beauté font bien-aifes qu'on s'en apperçoive : les voilà donc déjà corrompues : aucune d'elles ne se renferme dans l'intérieur de fon domestique; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. Delà nos festins, nos promenades, nos assemblées, ainfi que le Bal que Mr Rousseau veut instituer à Geneve, font les rendez-vous du deshonneur, & les sources de la corruption. En un mot, toute femme qui s'expose en public est une femme sans pudeur; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté, qui est l'ame des bonnes mœurs: nos femmes vivent en public elles n'ont par conféquent ni pudeur, ni honnêteté, ni vertu. Le raisonnement est simple, & il n'en falloit pas davantage pour prouver qu'un Spectacle qui nous dispose à les aimer, est un Spectacle pernicieux.

Cependant Mr. Rousseau ne croit pas cet argument fans replique? il s'en fait une, mais il a foin de la choisir facile à

tomad was de-

détruire. Il suppose qu'on lui répond que la pudeur n'est rien , & il s'attache à prouver que la pudeur est inspirée aux femmes par la nature. Je le crois: je fuis persuadé que l'attaque est le rôle naturel de l'homme, & la défense, celui de la femme; & quoique la raison très sensible qu'en donne Mr. Rousseau ait pu ne venir que par réflexion; quoique la dispofition habituelle des deux fexes n'engage les femmes qu'à nous attendre, sans leur faire une loi de nous résister; quoique cette retenue, qui n'est qu'une décence passive, ne remplisse pas l'idée que nous avons de la pudeur, & que par conféquent la preuve de Mr. Rousseau soit infuffifante contre ceux qui veulent que la pudeur qui résiste soit une vertu factice & un devoir de convention; ce n'est pas-là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la fociété des hommes? Voilà ce que je nie, & ce que Mr. Rousseau ne prouvera jamais. Il semble que pour elles, vivre avec les hommes, ou s'abandonner aux hommes, soient synonymes, & qu'à son avis il ne soit pas possible de nous résister sans nous fuir. Qu'un Petit-Maître le dife, à la bonne - heure; mais un Philos, R 2 fophs 10

fophe peut-il le penser? La Société sansdoute a multiplié les loix de la pudeur; & quelque capricieux que soit l'usage, le sexe doit s'y conformer: mais dans ce qui n'est pas prescrit par la Nature, la pudeur d'un Pays n'est pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'usage désendoit aux semmes de se montrer en public.

Chez nous l'usage les y autorise.

Or celle-là est honnête & décente, qui observe ce que lui prescrit la pudeur, l'honnêteté, la décence des mœurs du Pays qu'elle habite. Il n'y a d'institution naturelle que le devoir de la résistance, ou plutôt l'interdiction de l'attaque: tout le reste varie suivant les lieux & les tems. Voici ce que pense un Orateur Chrétien de l'opinion que Mr. Rousseau renouvelle.

" Un Ancien disoit autresois que les " Hommes étoient nés pour l'action & " pour la conduite du Monde, & que les " Dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, & la constance " dans la mauvaise fortune; que les Dames n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite; que toute leur ver-

tu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange, & que celle-là étoit sans-doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé: ainsi il les retranchoit de la République pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille; de toutes les vertus morales il ne leur accordoit qu'une pudeur farouche; il leur ôtoit même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe; & les réduifant à une oissveté qu'il croyoit , louable, il ne leur laissoit pour toute " gloire que celle de n'en avoir point. " Il est aisé de reconnoître l'injustice de , ce sentiment &c." (Fléchier, Oraison funebre de Madame de Montausier)

" Je fçais, dit Mr. Rousseau, qu'il regne en d'autres Pays des coutumes contraires à celles des Anciens: mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait " naître. Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes.

Il est facile de faire la satyre de nos mœurs; & cent exemples vicieux pris sur un million de citoyens, seroient un tableau épouvantable de la ville de l'Univers la mieux policée, après l'immense capitale des Chinois. Mais sur l'article

R 3

de la galanterie & de l'amour, faut-il avouer ce que je pense des mœurs les plus licencieuses de Paris? Que Mr. Roul-

feau se rappelle ses pigeons.

La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, & prend chasse n elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. , Reste-t-il dans l'inaction, de légers n coups de bec le réveillent : s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore; l'innocence de la nature ménage les agaceries & la molle resiftance, avec un art qu'auroit à peine

, la plus habile coquette.

Hé bien, Monsieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là: vous ne voyez dans cette image charmante rien de bien pernicieux au Monde, & un peuple de pigeons avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la coquetterie des colombes se mêleroit un peu d'inconstance, ce seroit encore un jeu de la Nature dont vos yeux seroient égayés. C'est ce que je voulois vous faire observer en passant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui prescrit d'autres mœurs aux femmes; & en desavouant la conduite de de celles dont la colombe est l'image, voyons si vous n'êtes pas injuste d'envelopper tout le sexe dans un mépris universel.

Vous êtes indigné qu'au Théâtre une femme pense & raisonne, qu'on lui donne un esprit serme, une ame élevée, des principes & des vertus? Et si les semmes s'offensoient qu'on mît au Théâtre des Héros & des Sages, les croiriez-vous moins fondées? A votre avis, ces modeles sont-ils plus communs parmi nous? Les imbécilles Spectateurs vont, ditespous, apprendre d'elles ce qu'ils ont pris soin de leur dicter". Et à qui, Monsieur, n'a-t-on pas dicté sa leçon? En naissant, sçavions nous la nôtre?

" Parcourez la plupart des Pieces mo-" dernes, c'est toujours une semme qui " scait tout, qui fait tout; la bonne est " sur le Théâtre, & les enfans sont au

parterre.

Quand on met au Théâtre Didon, Sémiramis, Elifabeth, il faut bien suppofer qu'elles sçavoient quelque chose : ces semmes - là n'étoient pas des enfans. Quand on peint des femmes bien nées, il faut bien qu'elles aient des principes d'honnêteré, de vertu, d'humanité : la Nature leur tient, je crois, le même lan-

R 4

gage qu'à nous; le Monde leur donne les mêmes connoissances; & il est vraisemblable qu'elles l'étudient avec d'autant plus d'attention, qu'elles sont moins préoccupées. L'amour regne au Théâtre, il faut bien qu'elles y regnent, & qu'elles exercent sur la Scene le même empire que dans la Société. Est-ce un mal ? Nous le verrons. A l'égard des leçons qu'elles donnent au Parterre, si ces leçons peuvent être utiles, elles n'en sont que plus goûtées; & je ne connois que vous seul parmi les hommes qui croyez en être avili

Mr. Rousseau ne peut se persuader qu'une semme soit son égale; demandons-lui donc enfin quels sont les talens de l'esprit & les qualités du cœur dont la Nature a doué l'homme, à l'exclusion de la semme? quels sont les vices qu'elle a essentiellement attachés à ce sexe, les délices du nôtre? quels sont les pieges qu'elle nous cache sous les sleurs de la beauté?

" Les femmes en général n'aiment au-" cun Art, ne se connoissent à aucun.

Ce seroit-là un bien petit mal: cependant si les femmes étoient naturellement privées du sentiment du beau, elles pourroient l'être du sentiment du vrai, du juste & de l'honnête; & cette proposition jettée en l'air peut tirer à conséquence Que Mr. Rousseau nous dife donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organifation phyfique, ou dans le commerce du Monde. Les femmes ontelles les organes moins délicats que nous, le coup d'œil ou l'oreille moins juste, le fentiment en général plus lent ou plus confus? Est-ce l'exercice & l'étude qui leur manquent? Il s'ensuit que nous avons fur elles, à cet égard, l'avantage de l'éducation; mais si Mr. Rousseau avoit été moins éloigné par ses principes du commerce du Monde & des femmes, il en auroit vu beaucoup qui ont acquis par elles mêmes les lumieres qu'on leur envioit. Tout ce qui n'exige qu'une raison saine, un esprit droit & une sensibilité modérée, leur est donc au-moins commun avec les hommes. Je le dis àpropos des Arts, je le dirai même par rapport aux choses les plus sérieuses de la vie: & une multitude d'hommes qui ne sont ni complaisans ni passionnés, l'attesteront avec moi.

" Mais ce feu céleste qui échausse & embrase l'ame, ce génie qui consume

R 5

" & dévore, cette brûlante éloquence, , ces transports sublimes qui portent

, leur ravissement jusqu'au fond des

, cœurs, manqueront toujours aux E-

crits des femmes.

Si cela est, elles en sont moins capables des fortes productions du génie: mais tout cela est-il essentiel au goût des Arts? Tout cela est il relatif aux mœurs de la Société, qui est l'objet de notre dispute? Faut-il être un Bossuet, un Milton, pour être bon citoyen, bon parent, bon ami? Où sont même parmi les hommes les génies brûlans dont vous nous parlez? En voulez-vous former une République? Qui les gouverneroit, bon Dieu! Le Monde moral seroit un magasin à poudre.

" Les Ecrits des femmes sont tous " froids, & jolis comme elles Ils auront , tant d'esprit que vous voudrez, ja-

, mais d'ame. Ils seront cent fois plutôt censés, que passionnés: elles ne sça-, vent ni fentir ni décrire l'amour même.

, La seule Sapho, que je sçache, & une , autre, méritent d'être exceptées.

Que les Ecrits des femmes ne soient pas passionnés, la pudeur seule peut en être la cause: que Mr. Rousseau & moi en ayons peu connu qui sçachent décrire & sentir l'amour, c'est un malheur particulier, qui est peut-être sans conséquence. Cependant, s'il arrivoit que chacun put dire comme Mr. Rousseau, qu'il connoît deux semmes; Sapho & une autre, qui méritent d'être exceptées, il se trouveroit au bout du compte autant de semmes capables de décrire & de sentir l'amour, qu'il y auroit eu d'hommes capables de l'inspirer; & si Mr. Rousseau a trouvé une seconde Sapho, il ne peut avec bienséance disputer le même avan-

tage à personne.

Mais supposons que le sentiment soit plus soible dans les semmes que dans les hommes; que leurs Ecrits, & par conséquent leurs caractères soient plus sensés que passionnés, est-ce à Mr. Rousseau, qui connoît si bien le danger des passions, à regarder cette froideur comme un vice? Qu'il s'accorde ensin avec lui-même, & qu'il nous dise, si un naturel passionné lui semble présérable à un caractère moins susceptible de mouvemens impétueux? Si la vertu s'exerce à tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de sentiment que les semmes n'ont pas, la vertu ne fair donc en eux que ce qu'a

fait la nature en elles. Ce font les passions qui troublent l'ordre: les semmes réduites à des affections tranquilles, seroient donc le sexe le plus flexible à la regle, le plus docile aux Loix de la Société; & par conséquent elles seroient

faites pour en être les liens.

Si donc la natute n'a pas interdit aux femmes d'être raisonnables, sensibles, honnêtes, vertueuses, si elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modérée; de quel droit, sur quel rapport, d'après quel examen affurez-vous qu'elles abusent de tous ces dons, & qu'elles les tournent à leur honte? L'homme est né bon, dites - vous, & fous ce nom sans-doute vous comprenez la femme.

Ce sexe, hors d'état de prendre non tre maniere de vivre trop pénible pour , lui, nous force de prendre la sienne n trop molle pour nous.

Voilà le danger le plus sérieux que puisse avoir le commerce des hommes a-

vec les femmes.

Mr. Rousseau n'entend pas qu'elles nous ôtent les sentimens du courage & de l'honneur. , Les femmes, dit-il, ne manquent pas de courage, elles préon fe-

nient de leur sexe est de ne pouvoir nient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons". C'est donc cette foiblesse qu'elles nous communiquent selon Mr. Rousseau. "Or, dit-il, cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très-grand par-tout; mais c'est surtout dans les Etats, comme le nôtre, (il parle de Geneve) qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez égal, mais dans une République il faut des hommes".

Il faut des hommes à Geneve: c'est-à-dire, dans son sens, des corps assez bien constitués pour résister aux fatigues de la guerre & à l'intempérie des saisons. Encore une fois, Mr. Rousseau se croit-il à Lacédémone? N'est-il pas singulier que l'on s'échausse l'imagination au point d'appliquer sérieusement les principes de Lycurgue à une Ville industrieuse & paisible, qui ne peut être que cela? Hé Monsieur! si l'équilibre, qui fait sa sûreté, venoit à se rompre, pour le coup c'est bien à Geneve qu'il seroit indissérent d'être peuplée d'hommes ou de semmes. Qu'une République entourée de

Républiques rivales & toujours prêtes à l'accabler, s'exerce sans relâche à défendre sa liberté menacée; qu'elle renonce à tous les Arts pour ne s'occuper que de l'art de combattre ; qu'elle endurcisse par une discipline austere les mœurs de ses citoyens, dont elle se fait un rempart: c'est une nécessité cruelle, mais indispensable; & la férocité guerriere entre dans sa constitution. Telle fut Sparte; mais est-ce là Geneve? Qu'on y joue, qu'on y danse, puisque vous le voulez, qu'on y donne des Fêtes, on des Spectacles, qu'on y vive avec les femmes ou fans les femmes, pourvu que l'Industrie & le Négoce y foient en vigueur, & que la Police y soit vigilante & sévere, les fondemens de votre liberté n'en feront ni plus forts ni plus foibles. La force de Ceneve n'est pas dans son sein.

C'est un grand mal pour un Peuple belliqueux de n'être pas aussi robuste que brave; & c'est-là, nous l'avouons, le desavantage de tous les Peuples qui, nourris sous un Ciel doux, n'ont pas été endurcis dès l'enfance aux travaux de cet art destructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des causes

bien

bien plus réelles. Vous ne prétendez vas sans-doute que les femmes amollissent le laboureur & l'artisan, ni que le peuple de nos Villes & de nos campagnes foit énervé par les délices d'une vie oisive & voluptueuse. C'est de-là cependant que l'on tire nos foldats, & c'est le foldat qui succombe aux travaux d'une guerre éloignée & à l'inclémence d'un Ciel étranger. Les inconvéniens du luxe n'en font pas moins réels; mais attendezvous des hommes qu'ils se bornent aux premiers besoins de la vie, tandis que les superfluités voluptueuses les sollicitent de toutes parts? Vous voyez que Lyeurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de sa République, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne font rien à cela: tout le vice est dans les richesses.

Du reste, que le climat, les richesses, ou les semmes amollissent la sérocité d'un Peuple ardent & courageux, & lui ôtent la faculté de porter la désolation & le ravage chez les Nations étrangeres, en lui laissant la bravoure, la vigueur & l'activité dont il a besoin pour sa propre défense, que ce Peuple invincible dans ses frontieres, y soit comme repoussé par la

nature, dès qu'il en sort les armes à la main; est-ce à un Philosophe à le regarder comme un mal? Je pardonnerois tout au plus ce langage au flatteur d'un

Roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes: c'est donc à dire, dans votre sens, qu'elles nous rendent moins passionnés, plus doux, plus sensés, plus humains. Elles ne nous inspirent pas cette éloquence brûlante qui convenoit à la Tribune, mais elles nous enseignent cette éloquence persuasive & conciliatrice qui convient à la Société; & le don de gagner les cœurs est sans comparaison plus réel & plus infaillible que le talent de les subjuguer.

Elles affoiblissent en nous l'ardente soif du fang & la fureur du brigandage; mais elles nourrissent dans nos ames l'amour de l'honneur & l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté n'ofe plus paroître à leurs yeux; & si l'on interrogeoit les cœurs, on verroit qu'elles ne sont pas oubliées dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier se fait à luimême quand il marche à l'ennemi.

A l'égard des avantages d'une févere Discipline, qu'on en fasse un devoir esfentiel, qu'on y attache l'honneur militaire, que la négligence de ce devoir soit un obstacle invincible à l'avancement, & qu'on observe sur-tout avec une exacte équité des distinctions glorieuses pour les uns & humiliantes pour les autres: j'ose répondre que les hommes ne seront pas retenus, ne seront pas même sousserts parmi les semmes, au moment où le devoir & l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel est dans la Société en général, le vice de leur domination; & si l'amour, tel qu'il est peint sur le Théatre, contribue ou remédie au mal que

leur commerce peut causer.

La plupart des disputes philosophiques ne sont que des disputes de mots. Nous qui cherchons la vérité de bonne soi, commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que Mr. Rousseau condamne au Théâtre. Quel est d'abord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour? Il y a un amour physique répandu dans la nature, & qui en est l'ame & le soutien. Voici ce qu'en pense Mr. Rousseau.

" Si les deux sexes avoient également " fait & reçu les avances, le plus doux " de tous les sentimens eût à peine effleuré

n le cœur humain, & son objet eût été mal Tome II.

rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est au fond ce qui le rapproche: les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant la pudeur les n enflamme. Ses craintes, ses détours, , ses réserves, ses timides aveux, sa tenn dre & naïve finesse disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle. C'est elle qui donne du prix aux faveurs, & de la douceur aux refus: le véritable amour possede en effet ce que la pudeur lui dispute. " Ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus ten-, dre. Moins il obtient, plus la valeur , de ce qu'il obtient augmente; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois & de ses privations & de ses plaisurs ".

Je désie tout le talent des Actrices, tout le manege des Coquettes, de rendre l'amour plus séduisant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour physique étoit un mal, la pudeur feroit donc la plus redoutable de toutes les Enchanteresses, & le morceau charmant que je viens de tranfcrire, la plus pernicieuse de toutes les

leçons.

Or, selon Mr. Rousseau, la pudeur eft

est non seulement une vertu, mais la premiere vertu d'une semme : sans la pudeur une semme est coupable & dépravée. L'amour que la pudeur enstamme, qu'elle rend plus touchant & plus tendre, est donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ses maximes; c'est m'ambellis que de le siere.

m'embellir que de le citer.

, Le plus grand prix des plaisirs est , dans le cœur qui les donne... Vouloir contenter insolemment ses desirs. sans l'aveu de celle qui les fait naître, , est l'audace d'un Satyre; celle d'un homme est de sçavoir les témoigner sans déplaire, & les rendre intéressans: de faire enforte qu'on les partage; d'affervir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas assez d'être aimé: les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire; il faut de plus le consentement de la volonté: le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient même quand , il pourroit l'obtenir. Arracher ce conl'entement tacite, c'est user de toute , la violence permise en amour. le lire , dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'est l'art

, de celui qui sçait aimer: S'il acheve , alors d'être heureux, il n'est pas brutal, , il est honnête. Il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la seri; il lui , laisse l'honneur de désendre encore ce , qu'elle eût peut-être abandonné ".

Ovide & Quinault ne disoient pas mieux, & le Théâtre n'eut jamais de plus indulgente morale. D'après ces principes, j'ose assurer Mr. Rousseau que l'amour honnête est l'amour à la mode, qu'il y a peu de Satyres dans le Monde, & que c'est précisément selon sa méthoda qu'est precisément selon sa méthoda qu'est par l'action de selon se me se principal se par l'action de selon se principal se par l'action de selon se pas se par l'action de selon se par l'action de se pas se principal se par l'action de se plus industrial se par l'action de se plus industrial se principal se plus industrial se p

de qu'on y acheve d'être heureux.

Mais cet amour innocent, dans l'état de simple nature, peut ne l'être pas dans la constitution actuelle des choses: il y a même des circonstances où il est puni par les Loix, comme crime de séduction; il ne seroit donc pas prudent de s'en tenir à cette regle. Mr. Rousseau admet dans les sentimens de l'homme en Société, une moralité inconnue aux bêtes; & quoir qu'il sût aisé de trancher toute difficulté, en rejettant, comme lui, l'impertinent préjugé des conditions, & toutes les conventions de la même espece; en donnant pour raison de ce qu'on appelle licence, Ainsi l'a voulu la nature, c'est un crime

d'étouffer sa voix, quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût justifier en disant comme lui: La nature a rendu les femmes craintives afin qu'elles fuyent, & foibles afin qu'elles cedent; en un mot, quoique, pour combattre Mr. Rousseau. il suffise peut-être de l'opposer à lui - même, je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ses maximes. Je reconnois donc, de bonne-foi, que les institutions naturelles doivent se plier aux regles établies entre les hommes; & que ce qui étoit bon dans les Bois, peut être mauvais dans nos Villes. Ainfi je vais confidérer l'amour dans ses relations politiques & morales, & voir en quoi le Théâtre qui le favorise est nuisible à la Société.

D'abord, observons dans l'amour des fentimens très-distincts, qu'il est bon de ne pas confondre. S'il n'y avoit que ce que Mr. Rousseau appelle modestement les desirs du cour, l'amour seroit un mouvement passager & périodique, comme tous les besoins, & tel que Mr. Rousseau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme fauvage.

Cet amour inspiré par la nature, n'est honhonnête dans les mœurs de la Société, qu'autant qu'il se mêle confusément, & comme à notre insqu, à des sentimens plus purs & plus nobles: ces sentimens sont l'estime, la bienveillance, la douce & tendre intimité; d'où résulte la complaisance de soi-même dans un objet de prédilection auquel on attache son être. Quand l'affection est mutuelle & au même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parsait accord qui puisse régner entre deux êtres sensibles; c'est enfin, s'il est permis de le dire, la transfusion & la coëxistence de deux ames.

Cependant on abuse de tout. Examinons comment les exemples de cette union si déliciense & si pure peuvent être

pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour, dans la plupart des hommes, n'est que le desir naturel, sans aucune trace de moralité. J'avoue que cet amour est plus commun dans les villes opulentes & peuplées; j'avouerai même, si l'on veut, qu'il regne à Paris autant & plus qu'en aucun lieu du Monde. Est-ce au Spectacle qu'il faut l'attribuer? L'amour vertueux est, comme je l'ai dit, un sentiment composé du physique & du moral, mais dans lequel

celui-ci domine. Ce mêlange ne se fait dans l'ame que lentement & par degrés : l'estime, la confiance, l'amitié ne s'inspirent pas d'un coup-d'œil. Or, si des plaisirs faciles préviennent le desir naiffant, s'il n'a qu'à se manifester pour être comblé fans obstacles, l'amour ne sera dans l'homme en Société, que ce qu'il est dans l'homme sauvage : c'est ce qui arrive par-tout où regnent l'opulence & le luxe; & c'est ainsi que le germe de l'amour vertueux est étouffé dans l'ame des hommes, quelquefois même avant la faifon où il doit se développer. Les femmes foiblement aimées aiment foiblement à leur tour : l'exemple, le dépit, la séduction, les déterminent à imiter un amant trompeur, un époux dédaigneux ou volage; & bientôt le déréglement devient, de part & d'autre, une espece d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille célibataires nubiles, qu'il y ait des Spectacles, qu'il n'y en ait point, tout ce qu'on peut fouhaiter & attendre, c'est que la contagion du vice ne pénetre pas dans le sein des familles; c'est que les plaisirs tolérés ne dégoûtent pas des plaisirs permis; que le vice n'ait que le su-

perflu d'une Société tumultueuse & furabondante; & que l'hymen, toujours respecté, soit l'azyle inviolable de l'innocence & de la paix. Or l'amour seul, & j'entens l'amour tel qu'il est représenté au Théâtre, honnête, vertueux, sidele, peut être le contrepoison de ce vice con-

tagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille à craindre. L'homme le plus facile à égarer, est celui qui n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, présente à la séduction un cœur vuide. Et ce que je dis d'un sexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre siecle n'est donc pas l'amour tel qu'il est peint dans nos Spectacles, mais l'amour tel que l'inspire la nature, & au-devant duquel les plaisirs vont en soule, quand le luxe les met à prix.

Le Théâtre, dit-on, allume les desirs; comme s'il étoit besoin d'aller au Spectacle pour être homme. Ces desirs, la nature les donne, elle sçait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de rassement, ne change rien à cette impulsion universelle. L'homme livré à l'instinct des bêtes chercheroit par-tout sa moitié; & au désaut de

la beauté, la laideur seroit adorée. L'occasion est un attrait; mais si l'occasion ne venoit pas au devant de lui, il iroit bien tôt au-devant d'elle. Ce n'est donc pas cet amour d'inftinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire; il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il est possible; il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure, qui l'ennoblit, qui l'éleve au rang des vertus L'émotion qu'on éprouve au Spectacle attendrit l'ame, je l'avoue. & c'est par-là qu'il la dispose à l'amour vertueux. L'amour phyfique n'a besoin que des sens; l'amour vertueux a besoin de toute la sensibilité, de toute la délicatesse de l'ame. Plus l'ame est senfible, plus elle est délicate; je dis l'ame, & l'on m'entend bien : or la délicatesse des fentimens en garantit l'honnêteté. Un caractere de cette trempe s'attache à son devoir par tous les liens qu'il lui présente; l'estime, l'amitié, la reconnoissance le captivent: la nature & le fang ont sur lui des droits absolus. Au-lieu qu'une ame froide & légere ne tient à rien, & cede à un fouffle; elle oublie la vertu qu'elle n'aime pas, pour un vice qu'elle n'aime guere, & se perd sans sçavoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de

notre siecle, le vrai moyen de les corriger seroit le don de nous attendrir.

La fensibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui est honnête, de-là vient que toutes les vertus se tiennent par la main: or le Théâtre, en nous intéressant, prend soin de réunir dans une émotion commune tous les sentimens vertueux qui doivent se combiner ensemble. Ainsi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la sidélité, l'innocence; tous ces caracteres analogues y sont comme fondus en un seul. C'est donc nous supposer une ame déjà bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyse ces émotions composées, pour en extraire du poison. Voyons cependant comment cela s'opere.

, Quand il feroit vrai, dit Mr. Rouffeau, qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? comme si les vives images

, d'une tendresse innocente étoient moins , douces, moins séduisantes, &c."

S'il est vrai que la pudeur qui inspire si bien l'amour, & dont les craintes, les détours, les reserves, les timides aveux, la tendre & naïve sinesse, disent mieux ce qu'-

elle

elle croit taire, que la passion ne l'est dit sans elle: s'il est vrai, dis-je, que la pudeur soit une vertu, l'amour qu'elle inspire n'est donc pas un crime. En supposant que les peintures du Théâtre produisent les mêmes esses, le Théâtre devroit donc, ce me semble, partager les éloges que Mr. Rousseau donne à la pudeur

, Les douces émotions qu'on y res-, fent n'ont pas par elles - mêmes un ob-, jet déterminé, mais elles en font naître le besoin. Elles ne donnent pas précifément de l'amour, mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais , elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles, que par l'usage que nous en faisons, selon notre caractere; & le caractere est indépendant de l'exemple". Si Mr. Rousseau parle du desir, il rest indépendant du caractere, comme le caractere l'est de l'exemple. Dans tous les hommes, le desir tend au même but; il y arrive, & il s'éteint : c'est le période de l'amour physique. S'il parle de l'amour composé où dominent les affections morales, je nie que les émotions du Théâ-

tre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'est pas telle ou telle personne que le Théâtre nous dispose à aimer, mais une personne douée de telle ou telle qualité. Ces qualités nous affectent plus ou moins felon notre caractere; mais celui qui en est vivement affecté au Spectacle, le sera dans la Société: il ne le fera de même que par des qualités semblables; & plus l'émotion du Spectacle aura été vive, plus il fera indifférent pour tout ce qui ne ressemble pas au tableau dont il est frappé. Estime. respect, confiance, vif intérêt, tendre penchant, voilà ce qui lui reste de l'impression qu'il a reçue; & le besoin d'aimer n'est ici que le desir impatient de posséder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce desir n'est rien moins que vague; la cause en décide l'objet.

L'amour est louable en soi, comme toutes les passions bien réglées; mais les excès en sont dangereux & inévitables. Si l'idée de l'innocence embellit

, quelques inflans le fentiment qu'elle , accompagne, bientôt les circonflances

", s'effacent de la mémoire, tandis que ", l'impression d'une passion si douce reste

" au fond du cœur".

Un Peuple qui va chaque jour s'attendrir drir à ce Spectacle, doit donc être un peuple très-passionné? Ecourez ce qu'en dit Mr. Rousseau lui-même

of flatte les femmes, sans les aimer; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans. Ne seroient-

ils pas au désespoir qu'on les crût amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en in-

", quiétent pas: il faudroit avoir d'étran-

" ges idées de l'amour".

Voilà donc cette foule de Spectateurs, qui reviennent du Théâtre avec un befoin si pressant d'aimer! Voilà l'effet de ces émotions qui préparent à sentir l'amour! Voilà, dis-je, cet amour dont

les excès sont inévitables!

Dans les climats où la sensibilité naturelle est plus que suffisante pour remplir l'objet de la Société, il seroit dangereux sans doute de l'irriter par des sensations trop violentes; mais il est un milieu entre la langueur & l'yvresse, & nous sommes bien loin encore de cette vivacité de sentiment, qui, mutuelle entre les deux sexes, fait le charme de leur union-Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il seroit à souhaiter que pût nous donner le Théâtre; & ce n'est pas à nous à craindre que la foible illusion qu'il nous

cause ne se change en égarement On revient ému d'Ariane, d'Inès & d'Alzire; mais, de bonne foi, en revient-on passionné?

C'est à la légéreté, à la dissipation qui nous est naturelle, au goût des plaisirs tumultueux & vains, qu'on doit attribuer l'éloignement de la Jeunesse Françoise pour les Vieillards; & le Théâtre, qui fait respecter les vertus de cet âge, comme il en joue les ridicules, est aussi peu la cause de l'abandon où languit la vieillesse, que des travers des jeunes gens.

Quelques - uns de ces travers sont les effets d'une passion aveugle; car il y a par-tout des caracteres violens; mais si quelque chose pouvoit les contenir, quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour, tel qu'il est peint sur la Scene Françoise ? L'amour tendre y est séduisant, mais l'amour passionné y est terrible. L'un y cause de douces émotions, l'autre fait frémir la nature. Est-il de femme qui voulût être à la place d'Inès ? Est-il d'homme qui voulût se trouver dans la situation de Dom Pedre?

Quel eft donc cet amour criminel où nous conduir l'amour honnête? Je sçais quelles sont les mœurs d'une jeunesse dissipée; mais de tant d'extravagances dont nous sommes témoins, y en a t-il une entre mille dont le sentiment de l'amour soit la source? Ce n'est point le cœur qui mene à la débauche, & c'est le cœur, le cœur lui seul, qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre & vertueux.

L'amour a deux fortes d'objets; scavoir les objets qui affectent l'ame, & les objets qui émeuvent les sens. Le Théâtre peut faire l'une & l'autre impression, mais ces deux effets n'ont pas la même cause. Que Zaïre soit jouée par une Actrice d'une rare beauté, sa beauté affecte les fens, mais fon rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre, me dira-t-on. Point du tout; car le rôle de Zaire attendrit également les deux fexes. Une Zaire moins belle toucheroit moins avec le même talent; mais cela vient d'une cause si pure, que Zaire moins belle toucheroit moins les femmes ellesmêmes. Cette cause est le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inspire, l'illusion qu'ajoute une figure ravissante au rôle d'une amante adorée, enfin l'harmonie & l'accord des fentimens vertueux & tendres qu'elle exprime, avec le caractere touchant & noble de fa figure & de son action Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répete; & la preuve en est, qu'un sage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expression d'un rôle tendre ajoute aux charmes de la beauté; mais je tiens que de mille Spectateurs il n'y en a pas un qui en soit ému, comme il est dangereux de l'être. Ne nous stattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'est pas aussi aisé de nous enslammer qu'on le dit. Je vois même parmi la jeunesse beaucoup de fantaisse, très peu de passion. Et quand les hommes seront capables d'un sentiment délicat & vif, ils n'auront pas à redouter la séduction de ces goûts frivoles.

Le Spectacle cependant peut être dangereux comme pantomime; mais si tout ce qu'on y voit invite à l'amour physique, tout ce qu'on y entend n'inspire que l'amour moral: plus l'ame y est émue, moins les sens doivent l'être. Quelle est de ces deux impressions celle qui domine & qui reste? C'est-là ce qui dépende des caracteres; mais je suis sûr qu'elles se combattent; que plus on est touché du rôle, moins on est tenté de

l'Ac-

l'Actrice, & qu'avec les mêmes objets le Spectacle seroit plus dangereux, par exemple, si l'on ne faisoit qu'y danser. Il ne m'est pas permis d'approfondir cette question, mais j'en dis assez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ses dangers est celui des inclinations déplacées: elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux personnes. Sur l'article des convenances, Mr. Rousseau n'est pas févere. Il reconnoît la bonté des mœurs de Nanine, ,, où l'honneur, la vertu, les purs fentimens de la nature nont préférés à l'impertinent préjugé des conditions ". Cependant c'est - là ce qui rend si dangereuse aux yeux de la plupart des hommes la fensibilité des jeunes gens.

L'amour ne connoît point l'inégalité des conditions; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naissance & la fortune séparent. Il renverse donc le plan œconomique des familles, l'ordre politique de la fociété, l'empire de la

coutume & de l'opinion.

La fociété exige dans les alliances certains rapports que la Nature n'a point con-Tome II.

consultés. Le mariage, au-lieu d'êrre l'accord des volontés est devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi. l'inclination des enfans contredit souvent les intentions des peres. Mais si dans cette position il est malheureux que le cœur de l'homme soit tendre & sensible, s'il est à craindre par conséquent que le Théâtre ne contribue à le rendre tel; est-ce au Théâtre, est-ce à la Nature qu'un Philosophe doit s'en prendre? Mr. Rousseau ne leur en fait-il pas un crime; & je parle ici, non à Mr. Rousseau, mais à un pere de famille jaloux de son nom, soigneux de sa postérité, sensible à l'honneur de son fils, & inquiet sur le choix que ce jeune homme feroit peut-être. si la nature où l'habitude disposoit son cœur à l'amour.

Vous fouhaitez à votre fils une ame infensible, lui dirai-je; c'est souhaiter le plus dur esclavage à sa semme & à ses ensans. Si par malheur vos vœux sont remplis, il n'aimera rien excepté luimême; & l'amour-propre n'est jamais si sort que dans une ame où il regne seul. Grace à vos soins, son ame endurcie ne sera capable d'aucune affection morale; mais les animaux les plus stupides ont des

sens; votre fils en aura comme eux, & comme eux il en sera l'esclave.

Aimez-vous mieux, me dira ce pere, aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux caprices aveugles de l'amour? Non fans-doute, lui répondrai-je; mais supposons que votre fils ne soit pas naturellement pervers, qu'il soit né bon comme tous les hommes, son bonheur & sa vertu sont dans vos mains: plus son ame sera attendrie, & plus vous la trouverez docile; & qui vous empêche de diriger sa fensibilité vers des objets qui en soient dignes?

Un tel foin, je l'avoue, exige une attention vigilante & assidue. Cette attention est un devoir pénible; on le néglige, & l'on se plaint des égaremens d'un jeune cœur livré à lui-même. Mais dans tout cela que fait le Théâtre? Il supplée par la peinture des affections honnêtes, vertueuses, & par-là même intéressantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples & des leçons do

mestiques.

Ce qui allarme le plus Mr. Rousseau, c'est le danger des inclinations déplacées relativement à la personne. "Qu'un jeune per homme n'ait vu le monde que sur

T2 n

" la Scene, le premier moyen qui s'of-" fre à lui pour aller à la vertu, est de

" chercher une maîtresse qui l'y conduise,

" espérant bien trouver une Constance,

" ou une Cénie tout au moins.

Je veux que ce jeune homme n'ait vu au Théâtre que des Constances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéressant & vertueux: l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Constance. Mais est-ce dans la fociété des femmes perdues qu'il ira la chercher? Le supposez-vous affez insensé ? Ne faut il pas s'abstenir aussi d'exposer sur le Théâtre l'amitié pure & fainte, de peur que quelque jeune homme épris de les charmes ne la cherche parmi des fripons? La jeunesse facile & crédule donne souvent dans le piege d'un faux amour, comme dans celui d'une fausse amitié; mais est-ce pour avoir appris au Spectacle à discerner le véritable? Comment s'y prendroit Mr. Rouf feau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé? Vous reconnoîtrez, lui diroit - il, une femme honnête à ses principes, à ses sentimens, au caractere de son amour. Si elle est plus occupée que VOUS-

vous - même de vos devoirs & de votre gloire, de vos talens & de vos vertus; fi elle prend soin d'embellir votre ame & de vous rendre plus cher à ses veux en vous rendant plus estimable; voilà l'objet qui doit vous attacher. C'est la leçon qu'il lui donneroit, & cette leçon est celle du Théâtre. Il ajouteroit à ce tableau le contraste d'une femme impérieuse & vaine, qui veut que tout cede à ses caprices, que tout soit sacrifié à sa fantaifie & à ses plaisirs; qui ne connoît dans son amant de devoir, de soin, d'intérêt que celui de lui complaire; qui fe fait un jeu de sa ruine, un amusement de ses folies, un triomphe de ses égaremens. Voilà, diroit-il, ce que vous devez craindre, & le Théâtre l'a dit mille fois. 11 seroit bon sans-doute de mettre en action ces préceptes, il feroit bon de représenter fur la Scene l'Enfant Prodigue au milieu des malheureuses qui l'ont égaré, ruiné, chassé, méconnu; mais par malheur la décence s'y oppose. Il s'ensuit que la Scene Françoise n'est pas à cet égard aussi morale qu'elle peut l'être : mais on y dit ce que l'on n'ose y peindre; & si les impressions n'en sont pas assez vives, si elles frappent l'oreille sans toucher le cœur, ce n'est pas la faute du Théâtre, "Zaïre meurt, & l'on ne laisse pas de "fouhaiter de rencontrer une Zaïre". Ie

" fouhaiter de rencontrer une Zaïre". Je le crois bien; aussi n'est-ce pas la crainte d'aimer une Zaïre, mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalousse aveugle & forcenée, que ce Spectacle

doit inspirer.

On s'intéresse à l'amour de Titus pour Bérénice, quoiqu'il soit opposé à son devoir. Pourquoi ? Parce que ce devoir n'en est pas un dans nos mœurs, & que le cœur doit prendre parti pour un sentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid sacrifiat son pere à Chimene, qu'Horace abandonnât la cause de Rome pour complaire à Sabine, je demande à Mr. Rousseau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportat dans nos cœurs sur l'intérêt sacré de la Nature ou de la Patrie? Qui de nous est complice dans l'ame de la trahison du fils de Brutus? Mais qu'il plaise aux Romains de faire un crime à leur Empereur d'épouser une Reine, cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous applaudissons dans Titus à l'effort généreux qu'il fait fur lui - même; mais son respect pour une loi. superbe ne se communique point à nous,

& les charmes naturels de la beauté & de la vertu conservent tous leurs droits sur nos ames. Mr. Rousseau a donc raison de dire qu'aucun des Spectateurs n'est Romain dans ce moment, mais aucun ne pardonneroit à Titus de cesser de l'être. C'est par principe qu'on l'admire; c'est par sentiment qu'on le plaint.

"L'amour féduit, ou ce n'est pas lui". Qu'est-ce à dire, l'amour séduit? Il intéresse, il attache? oui sans-doute. Il nous fait tomber dans les pieges du crime, au moment qu'il suit lui-même le chemin de la vertu? C'est ce que je ne

puis concevoir.

"Les circonfrances qui le rendent vertueux au Théâtre, s'effacent, dit Mr.
"Rousseau, de la mémoire des Spectateurs". Ainsi quand les yeux mouillés de larmes je viens de voir Zaïre ou
Bérénice, j'oublie qu'elles étoient vertueuses, qu'elles ont facrissé le sentiment
le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ses peres, l'autre à la gloire de
son amant? Quand je viens d'entendre &
d'admirer Lise, Constance ou Cénie,
j'oublie la cause, la seule cause de l'intél
rêt vis & tendre dont je suis encore tout
ému? Voilà une façon de sentir dont je

n'avois pas même l'idée. Il me semble au contraire que le souvenir des circonstances qui ont excité l'émotion, survit long-tems à l'émotion elle-même; & ce n'est que par ces images que les peines & les plaisirs passés nous sont encore préfens. Comment donc Mr. Rouffeau at-il prétendu que l'amour reste, & que l'objet s'efface? Feroit il confister l'impression de l'amour au Spectacle, dans l'émotion physique des sens ? Si telle est son idée, j'ose lui répondre qu'aucune des Pieces où l'amour est peint vertueux, ne produit cet effet, ni ne peut le produire. Je dis plus : un feul trait qui dans une Piece décente réveilleroit une idée obscene, indisposeroit tous les esprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame sans aucun mêlange de vice quel est le caractere dépravé qui change en affection criminelle le sentiment que viennent d'exciter en lui la bonté, la candeur, l'innocence, la vertu même? Que Mr. Rousseau compose lui-même ce caractere détestable, je ne lui oppose point son principe, que tout bomme est né bon; je veux qu'il y en ait de naturellement pervers, & je suppose un tel homme au Spectacle. Ou la peinture d'un amour

amour vertueux le touchera, & pour un moment il sera moins méchant; ou il n'en sera point ému, & le Spectacle dès-lors ne fera pour lui qu'insipide. Il en revient, me direz-vous, avec l'ardeur du desir dans les sens, & il va l'appaiser par un crime. Cela peut être; mais ce que le Théâtre a fait, le spectacle le plus innocent l'eût fait de même. Pensez qu'il s'agit d'un homme perdu : tout est poifon pour une telle ame. Mais supposons ce qui est plus commun, c'est-à-dire un homme qui ne se livre à l'amour vicieux que parce qu'il y suppose un charme & des plaisirs qui manquent à l'amour honnête: pour celui - ci, plus la peinture de l'amour honnête sera touchante; plus le contrepoids du vice aura de force, & moins par conféquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement de l'Enfant Prodigue; s'il est attendri, s'il a versé des larmes, il est vertueux, au-moins dans ce moment. Il a partagé les regrets, la honte, les remords de son semblable; il a goûté avec lui le plaisir de détester aux pieds d'une femme honnête, sensible & généreuse, le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ses égaremens, son cœur s'est dilaté

laté au moment du pardon, il a baisé avec Euphémon la main de fa vertueuse amante: voilà donc les circonstances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conferver que l'impression: de quoi ? D'un amour sans objet, sans motif, sans caractere, & qui dans son ame va se changer en vice? Je me perds dans cette analyse étrange du cœur humain

, Il faudroit apprendre aux jeunes " gens à se désier des illusions de l'a-

" mour, & à fuir l'erreur d'un penchant , aveugle qui croit toujours se fonder

fur l'estime.

J'ai dit comment le Théâtre répond à ces vues; mais dans les principes de Mr. Rousseau, rien n'est plus rare qu'une femme aimable & vertueuse; tout ce qui nous dispose à aimer les femmes, nous entraîne donc au vice. C'est ainsi qu'il doit raisonner. Pour moi qui dans les familles n'ai gueres vu que des filles bien nées, & les graces de l'innocence unies à celles de la jeunesse, je crois que c'est remplir l'intention de la Nature & celle de la Société, que d'attirer sur ces chastes objets les vœux innocens des hommes de leur état & de leur age : je crois que leur inspirer une estime, une confiance

fiance mutuelle, c'est les disposer à se rendre heureux: je crois en un mot qu'attendrir un sexe pour l'autre, c'est tirer l'homme de la classe des bêtes, & cacher la honte de l'amour physique sous l'hon-

nêreté de l'amour moral.

L'amour a ses dangers sans-doute; mais quelle passion n'a pas les siens? Il s'agit de le régler, c'est-à-dire de l'éclairer sur son objet, & de lui tracer des limites. L'homme a ses desirs, la nature les lui donne; il faut qu'il les fixe, ou qu'il les répande. Entre l'amour & la débauche il n'y a que la fagesse stoïque, ou l'insensible froideur. Voyez si vous prétendez faire de tous les hommes des Stoïciens, ou des marbres; les élever au dessus du soin de perpétuer leur efpece, ou les réduire à n'être plus que des automates multiplians. A moins de métamorphoser ainsi la nature, il me semble que le lien le plus doux, le plus vertueux qui puisse rapprocher, unir, enchaîner les deux fexes, c'est le nœud intime d'une affection mutuelle, & que le plus grand bien qu'on puisse opérer dans les mœurs d'un Peuple inconstant & volage, c'est de l'émouvoir, de l'attendrir, de le disposer à l'amour, en l'accoutumant mant à mépriser ce qu'un tel sentiment à de vicieux, à craindre ce qu'il a de funeste, à chérir ce qu'il a d'intéressant,

de respectable & de sacré.

Il n'est point d'armes que Mr. Rousseau n'employe, & qu'il ne manie avec beaucoup d'art, pour attaquer les mœurs du Théâtre. L'amour honnête qu'on y respire, réunit toutes les affections de l'ame sur un seul objet. Or, " le plus , méchant des hommes, est celui qui " s'isole le plus, qui concentre le plus , son cœur en lui - même. Le meilleur , est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse, que de s'aimer seul au Monde. quiconque aime tendrement fes parens, ses amis, sa patrie & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les au-, tres, & leur est infailliblement pré-" féré.

Je nie que le plus méchant des hommes soit celui qui s'isole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la Société. Or le néant n'est pas ce qu'il y a de pire. Il est évident que Cartouche étoit plus méchant que Timon. Du reste

il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ses devoirs, & qui en rompe les liens: tout sentiment vis les relâche; l'amitié, le sang & l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame; mais cet équilibre est une chimere. Lycurgue, pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs jusqu'aux enfans, & de former son nœud politique des débris de tous les nœuds domestiques & personnels. Avec l'argument de Mr. Rousseau je prouverai qu'une Mérope est un personnage vicieux, & aucune mere ne voudra m'en croire.

L'amour passionné, c'est-à-dire, aveugle & sans frein, est un des plus grands maux dont le cœur de l'homme soit menacé; aussi dans la peinture qu'on en fait sur la Scene, n'inspire-t-il jamais la pitié sans la crainte: voyez Hermione, Radamiste, Orosmane, &c. mais ce n'est point cette sureur cruelle, forcenée, atroce, dont vous craignez pour nos ames foibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces Spectacles tranquilles, où l'on répand de douces larmes, où la vertu gémit avec l'amour, où la volupté même est décente. Cénie,

Mé-

Mélanide, l'Oracle, c'est-là, dites-vous, qu'on respire le poison d'un amour dont les excès font inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez si froides, quand l'humanité, la pitié les frappe, deviennent donc tout-à-coup bien sensibles aux impressions de l'amour l Que dis-je? l'amour lui-même ne les touche donc qu'au Spectacle; car vous-même, vous avouez que le monde ne le connoît plus. J'ai Beau vouloir vous concilier avec vousmême, il n'y a pas moyen; votre opinion est un Protée, & je ne suis pas un Ulvsfe. Je conclus donc, sans plus de discussion, que l'amour, tel que peuvent l'inspirer ces Spectacles attendrissans, n'est rien moins qu'une frénésie, rien moins qu'un mouvement supide; qu'il est affez vif pour rapprocher les ames, & qu'il ne l'est point assez pour envyrer les sens; qu'il favorise le penchant de la nature, sans rompre la digue des bienféances, ni changer la direction du devoir & de la vertu. Bannissez donc l'amour de Geneve, comme les Spectacles; fouhaitez qu'il ne pénetre point dans les retraites de ces Montagnons fortunés, chez qui vous priez Dieu qu'on ne mette point de lapternes; mais laissez-nous de-

desirer qu'à Paris le sentiment le plus doux de la nature, prenne la place de la de la coquetterie & du libertinage. Les Spectacles y font utiles, non pour perfectionner le goût, quand l'honnéteté est perdue, mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux & publiquement applaudis; non pour couvrir d'un vernis de procedés la laideur du vice, mais pour faire sentir la honte & la baffeffe du vice, & développer dans les ames le germe naturel des vertus; non pour empêcher que les mauvaises mœurs ne degénerent en brigandage, mais pour y répandre & perpétuer les bonnes, par la communication progressive des saines idées, & l'impression habituelle des sentimens vertueux; en un mot, pour cultiver & nourrir le goût du vrai, de l'honnête & du beau, qui, quoi qu'on en dise, est encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le Théâtre comme l'Ecole la plus pernicieuse du Vice, on doit bien s'attendre que Mr. Rouseau n'épargnera pas les mœurs des Comédiens. Je n'examine point le fait; la satyre m'est odieuse. Je parle de ce qui peut être, sans m'attacher à ce qui est;

& je considere la profession en faisant

abstraction des personnes.

Selon Mr. Rousseau , dans une grann de Ville la pudeur est ignoble & basse; " c'est la seule chose dont une semme bien élevée auroit honte Une femme qui paroît en public, est une femme " deshonorée"; A plus forte raison, une femme qui par état se donne en spectacle: il n'y a rien de plus conféquent. Leur maniere de se vêtir n'échappe point à sa censure. Si on lui dit que les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues, il répond que ,, les nô-, tres en ont encore moins, car elles s'habillent ". Si une Chinoise ne laisse voir que le bout de son pied, c'est ce bout du pied qui enflamme les desirs. Si parmi nous la mode est moins sévere, les charmes qu'elle laisse appercevoir, sont une amorce dangereuse. Ainsi une femme ne peut sans crime, ni se voiler, ni se dévoiler. Si faut-il bien cependant qu'elle soit vêtue de quelque maniere; & à vrai dire il n'en est point que l'habitude ne rende décente. Or les Actrices sont mises à-peu-près comme on l'est dans le Monde : elles se montrent avec cette bonne grace que Mr. Rouffeau

permet aux filles de Geneve d'avoir au Bal; & dans tout cela, il n'y a rien que d'honnête.

Mr. Rousseau demande ,, comment , un état, dont l'unique objet est de se " montrer en public, & qui pis est, de n fe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes "? Je ne réponds point au premier article: j'ai fait voir que dans tout ce qui n'est pas d'inftitution naturelle, les bienséances dépendent de l'opinion. Dans la Grece une honnête femme ne se montroit point en public; parmi nous elle y paroît avec décence; un état qui l'y oblige peut donc être un état décent. Quant à la circonftance du falaire dont Mr. Rouffeau fait aux Comédiens un reproche plus humiliant, a-t-il oubliéque rien n'est plus honnête que de gagner sa vie? & ne fait-il pas gloire lui-même de se procurer par fon travail, de quoi n'être à charge à personne? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Misantrope, de Zaire, ou que l'on donne un Concert pour de l'argent, tout cela est égal, si de part & d'autre les plaisirs que l'on procure à qui les paye, n'ont rien que d'honnête: or c'étoit-là seulement ce qu'il falloit confi-Tome II.

sidérer, sans s'attacher à une circonstance qui ne fait rien du tout à la chose: car si le Spectacle étoit pernicieux, il y auroit encore plus de honte à être Acteur gratuitement, qu'à l'être pour gagner fa vie. Qui d'ailleurs assure Mr. Rousseau que l'argent soit le principal objet d'un Baron, d'une Lecouvreur, & de celui qui, comme eux, aspire à se rendre célebre ?

Sans doute les talens & le génie ont un objet plus noble que le salaire du travail. Mais comme il faut vivre pour se rendre immortel, la premiere récompense du Comédien, comme du Poëte, du Peintre, du Statuaire, &c. doit être la subsistance, dont l'argent est le moyen; car on ne peut pas en même tems faire

Cinna & labourer la terre.

, Il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette , bientôt en personne ". Un si excellent Ecrivain peut-il vouloir faire passer en preuve d'une imputation flétrissante un tour d'expression qui n'est qu'un jeu de mots? L'Actrice qui joue Emilie ou Colette est-elle plus vendue à l'or des Spectateurs que ne l'étoient Corneille & Mr. Rousseau lui-même? S'il me répond qu'els

qu'elle leur vend sa présence, son action, fa voix, & le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite ; je dirai que Corneille & Mr. Rousseau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, & le don de feindre qui leur est commun avec elle. C'est principalement ce don de feindre & d'en imposer, que Mr. Rouffeau trouve deshonorant dans la profession de Comédien. " Qu'est-ce , que le talent du Comédien? l'art de n se contresaire... de dire autre chose , que ce qu'on pense, aussi naturellement , que si on le pensoit réellement, & , d'oublier ensin sa propre place, à force de prendre celle d'autrui ". Et, à votre avis, Monsieur, qu'est-ce que l'Art du Peintre, du Musicien, & sur-tout du Poëte? Auriez-vous jamais fait les rôles de Colin & de Colette, si vous ne votis étiez pas déplacé? Mr. de Voltaire, que vous n'acculerez pas d'exercer un métier infame, étoit-il semblable à lui même en écrivant ses l'ragédies? L'art de faire illusion est-il plus de l'essence du Comédien, que de l'essence du Poete, du Muficien, du Peintre, &c. Celui qui trous va le Dominicain travaillant avec un air atroce au Tableau de St. André, le ioup= conçonna t-il d'être complice du foldat qu'il peignoit alors infultant le faint Martyr?

En-vérité, plus j'y pense, moins je conçois que vous ayez écrit sérieusement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation si étrange & si peu fondée, vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez fi ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion. n'abuseront jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes; votre crainte peut être fondée, & je sens qu'un bon Comédien doit sçavoir mieux que personne, l'art de témoigner ses desirs sans déplaire, & de les rendre intéressans. Cet art est honnête selon vos principes; mais comme je ne vous prends pas au mot, j'avoue qu'un bon Comédien sans mœurs, est plus dangereux qu'un autre homme; mais vous allez encore plus loin. , Ces , valets filoux, si subtils de la langue & , de la main sur la Scene, dans les be-, foins d'un métier plus dispendieux que , lucratif, n'auront-ils jamais de distrac-, tion utile? ne prendront-ils jamais la , bourfe d'un fils prodigue, ou d'un pe-" re avare, pour celle de Léandre ou " d'Argan "?

Que ne demandez-vous de-même si celui qui joue Narcisse, ne sera pas un empoisonneur au besoin? Je passe rapidement sur ce trait qui vous est échappé sans-doute, je n'ai pas le courage d'en plaisanter; & si je le relevois séricusement, je tomberois peut être moi-même dans l'excès que je vous reproche: je

m'en tiens donc à notre objet.

L'Auteur qui compose & l'Acteur qui représente, se frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à peindre. Racine cravonnoit de la même main le caractere divin de Burrhus, & le caractere infernal de Narcisse. Milton est sublime dans les blasohêmes de Satan & dans l'adoration de nos premiers peres. L'ame de Corneille s'élevoit jusqu'à l'héroisme pour faire parler Cornélie & César, après s'être abaissée jusqu'aux sentimens de la plus lâche trahiton pour faire parler Achillas & Septime. Il en est de l'Acteur comme du Poëte, avec cette différence que celui-ci a besoin de se transformer tout entier, & que son ame doit être, s'il est permis de le dire, centralement affectée des passions qu'il veut rendre, puisque c'est lui qui les enfante; au lieu que l'Acteur inspiré par le Poëte, n'en est que le

V 3

copisse, & n'a besoin, pour le rendre, que d'une émotion plus superficielle, qui influe encore moins par conséquent sur

son caractere habituel.

L'ame prend, à la longue, une teinture des affections vertueuses dont elle se pénetre: l'intérêt qu'elles lui inspirent leur sert comme de mordant. Mais les sentimens qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on méprise au moment qu'on le joue, & qu'on voit en butte au mépris, ce rôle, dis je, n'a rien de séduisant, rien de contagieux, ni pour le Poëte qui le feint, ni pour l'Acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je sens comme vous qu'un Comédien vertueux, une Comédienne sage & honnête sera une espece de prodige, quand vous les réduirez l'un & l'autre à l'amour pur de la vertu, & à la privation desintéressée de tous les plai-

sirs qui les sollicitent.

Le crime a trois fortes de frein: les Loix, l'Honneur, la Religion. Le vice n'a que la Religion & l'Honneur. D'un côté l'on excommunie les Comédiens, de l'autre on yeut les rendre infames. Je demande par quel effort généreux ils fe priveroient des plaisirs tolérés par les Loix,

& permis par la Nature? S'ils ont des mœurs, ce ne peut être qu'en s'élevant au-dessus des autres hommes par une droiture & une force d'ame qui les raffure & qui les confole. Ils ne sont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger quelle est l'influence de cette profession sur les mœurs, commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice, les deux plus fermes appuis de la foiblesse & de l'innocence : la Religion & l'Honneur. Ne les privez de rien, ne les dispensez de rien, laissez à leurs penchans les mêmes contrepoids qu'aux nôtres; & alors s'ils font constamment plus vicieux que nous, c'est à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

Mr. Rouffeau prend la chose à rebours. & de la honte attachée à l'état de Comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, & contre celles des Spectacles. A Rome les Comédiens étoient des esclaves; * la condition d'esclave étoit infame, & par conséquent celle de Comédien. Mr. Ronffeau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans

^{*} Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tom. XVII. p.210.

la Grece, les Comédiens étoient des hommes libres, & leur état n'avoit rien de honteux. Mr. Rousseau nous répond qu'ils représentoient les actions des Héros, que ces grands Spectacles étoient donnés tous le Ciel, sur des Théâtres magnifiques, & devant toute la Grece afsemblée. Il nous dispensera, je l'espere, de prendre tout cela pour des raisons; &. s'il veut bien se souvenir que ces Comédiens représentoient familiérement des Héros incestueux ou parricides, qu'ils jouoient & calomnioient Socrate, il avouera que si jamais l'état de Comédien a dû être deshonorant, c'est sur le Théâtre d'Athenes.

Dans les premiers établissemens des nôtres, l'indécence & l'obscénité des Spectacles ont dû attirer sur la profession de Comédien les censures de l'Eglisse & le mépris des honnêtes gens Les mœurs de la Scene ont changé; & si Mr. Rousseau n'a pas prouvé que le Spectacle est pernicieux, tel qu'il est, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de Comédien soit en lui-même un état honteux. Or si cet état peut être honnête, il est de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs

mœurs de l'y encourager. Je le répeté, l'Honneur & la Religion sont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu, & les contrepoids des passions humaines: priver l'homme de ces secours, c'est l'abandonner à luimême. Heureusement les Comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon désespérant: autorisés, protégés, récompensés par l'Etat; accueillis, confidérés même dans la Société la plus décente lorsqu'ils y apportent de bonnes mœurs, ils sçavent que si nos sages Magistrats n'ont pas cru devoir encore céder aux vœux de la Nation & aux motifs puissans qui sollicitent en faveur du Théâtre, c'est par des raisons très-supérieures aux préjugés de la Barbarie. sçavent que ces raisons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite personnelle, & par conséquent rien de deshonorant pour eux; aussi n'ont-ils pas perdu le courage d'être Chrétiens & honnêtes gens. Mr. Rouffeau n'a connu particuliérement qu'un seul Comédien, & il avoue que son amitié ne peut qu'honorer un honnête homme.

A l'égard des tentations auxquelles une Actrice est exposée, il en est quidans la situation actuelle des choses me semis blent comme inévitables. On ne doit pas s'attendre à voir des mœurs pures au Théâtre, tant que le fruit du travail & du talent ne pourra suffire aux dépenses attachées à cette profession. Mais que tout compensé il reste à une Actrice qui pense de quoi vivre modestement & honnétement dans sa maison, où ses études continuelles l'attachent, qu'elle puisse d'ailleurs prétendre dans son état à tous les avantages que l'estime publique attribue à la vertu; il y a d'autant mieux à présumer de sa conduite & de ses mœurs. que les principes & les sentimens dont elle est habituellement affectée, lui éclairent l'esprit & lui élevent l'ame.

J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peutêtre, & encore n'ai je pas relevé tous les traits qui dans cet Ouvrage mériteroient d'être discutés. Si je me livrois à toutes les réslexions que Mr. Rousseau me présente, je ferois un Livre plus long que le tien, mais infiniment moins curieux, moins éloquent, moins intéressant de toutes manieres. Mon dessein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ses dépens; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ses Lecteurs sur l'article des Specta-

cles.

cles. Je puis avoir raison contre luis sans préjudice pour sa vertu que je respecte, ni pour ses talens que j'admire; & s'il m'est échappé quelque trait qui fasse douter de ces sentimens, je le desavoue & le condamne. Du reste il est à fouhaiter pour lui-même que j'aie raison contre lui. " Les farces, dit-il, les plus n groffieres font moins dangereuses pour n une jeune fille, que la Comédie de l'O-" racle". Quels reproches ne se fait-il donc pas d'avoir composé en vers & en musique cette Scene si naïve & si touchante, que toutes les jeunes filles fçavent par cœur!

Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire.

" Le Théâtre François est, dit-il en-» core, la plus pernicieuse Ecole du Vi-

, ce... J'aime la Comédie à la passion... "Racine me charme; & je n'ai jamais

manqué volontairement une représen-

n tation de Moliere.

Il est, comme on voit, selon ses principes, dans le cas d'un homme qui auroit assisté journellement & avec délices. à un festin où il auroit sçu que l'on verfoit du poison aux convives.

J'au

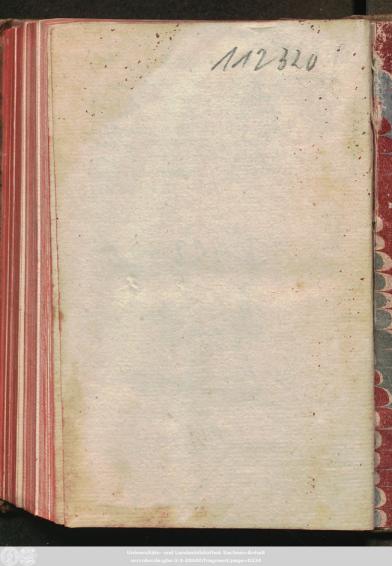
316 APOLOGIE DU THEATRE.

J'aurai donc rendu à Mr Rousseau un service bien essentiel, si j'ai pu lui persuader que ces idées affligeantes qu'il a prises pour la vérité, n'en étoient que de vains phantômes; & que le mal auquel il croit avoir contribué par ses cerits & par ses exemples, est un bien pour l'Humanité.

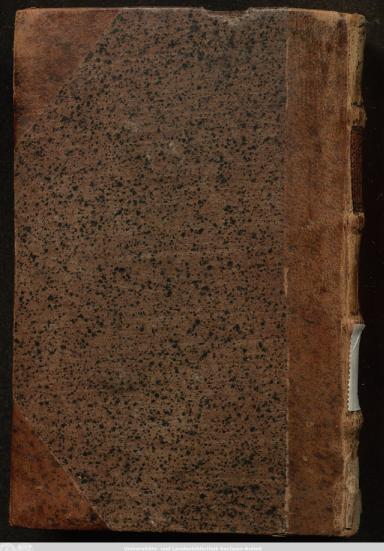
FIN:



AB 112320 (2) X 2365606 De 4113 X









do anje, or all. CONTES MORAUX Par MR. MARMONTEL, SUIVIS d'une Apologie du Théâtre. TOME SECOND. Centimetres Farbkarte #13 B.I.G. Blue Cyan Green Yellow Magenta Red White 3/Color Black